

C<sup>t</sup> P. GALY-ACHÉ

---

# HORIZONS MALGACHES

DE FORT-DAUPHIN A ANDEVORANTE

---

*Impressions et Souvenirs*



PARIS  
AUGUSTIN CHALLAMEL, ÉDITEUR  
RUE JACOB, 17  
*Librairie Maritime et Coloniale*

1916

Bibliothèque Lettres Arts & Sciences Humaines



D

092 2187059

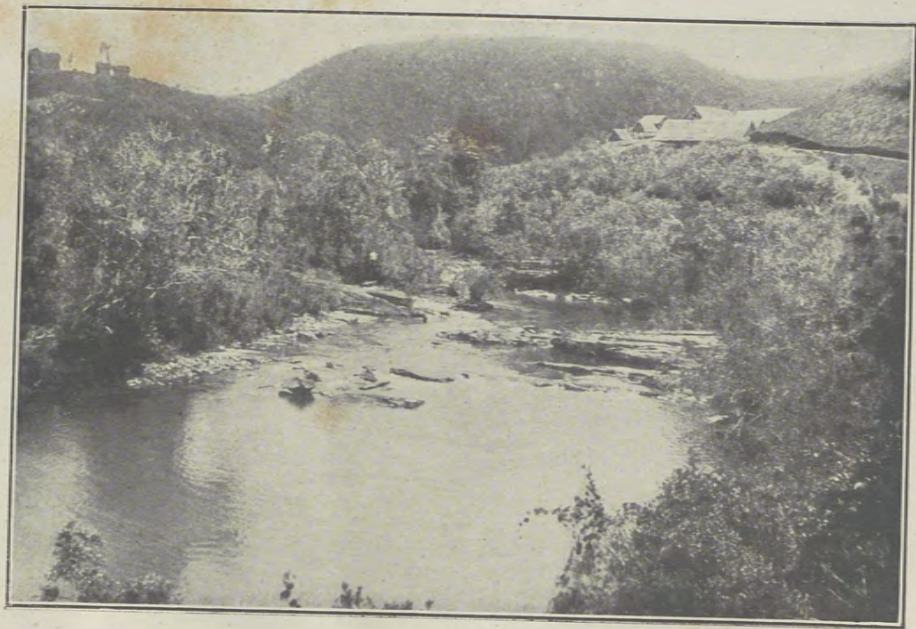
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

HORIZONS MALGACHES

Ces notes ont paru dans la *Nouvelle Revue*  
de Mars à Juillet 1907.

---

*Tous droits réservés.*



PAYSAGE MALGACHE

C<sup>t</sup> P. GALY-ACHÉ

---

# HORIZONS MALGACHES

DE FORT-DAUPHIN A ANDEVORANTE

---

*Impressions et Souvenirs*



PARIS  
AUGUSTIN CHALLAMEL, ÉDITEUR  
RUE JACOB, 17  
*Librairie Maritime et Coloniale*

—  
1916

AU GOUVERNEUR GÉNÉRAL LEPREUX

*Hommage de respectueuse affection.*

*Mon cher ami,*

*Dans mes souvenirs d'outre-mer, Madagascar occupe une place prépondérante et je n'ai pas consacré une longue période de ma carrière active à notre grande colonie de l'océan Indien sans ressentir pour elle quelque chose de l'attachement proverbial que les Malgaches éprouvent à l'égard de leur pays natal.*

*C'est là que se sont formés les liens d'affectueuse parenté qui nous unissent. Deux de vos fils sont nés à Tananarive et j'y ai connu la joie d'être grand-père. Enfin quel relief n'accuse pas aujourd'hui pour nous, dans l'attente de la Victoire, un passé qui nous mit en contact journalier à Tananarive avec le général Galliéni, disparu hier dans une émouvante apothéose, et dont je m'honore d'avoir été pendant six années le dévoué collaborateur ; avec les généraux Joffre, Roques,*

*Lycauley, et tant d'autres héros de notre épopée coloniale, comme de la grande guerre, dont quelques-uns, hélas ! dorment à l'ombre du drapeau leur dernier sommeil.*

*Merci donc pour la délicate attention que vous avez eue d'inscrire mon nom à la première page de ce petit livre qui fera mieux connaître à vos fils le cher pays lointain de leur naissance et qui apportera à nos amis de Madagascar, dont certains trouveront leurs noms mêlés à vos impressions de voyage, le souvenir de notre fidèle sympathie.*

*Paris, le 15 octobre 1916.*

**C. LEPREUX,**

*Gouverneur général honoraire des Colonies.*



## PROLOGUE

Depuis que notre domination s'étend définitivement sur tous les territoires de Madagascar, même sur ceux où l'ancienne monarchie hova n'avait pu établir qu'une suzeraineté nominale, le général Galliéni avait reconnu la nécessité de s'imposer, chaque année, un déplacement de quelques semaines, parfois même de plusieurs mois, pour aller visiter, l'une après l'autre, les diverses régions de la Grande Ile, et particulièrement celles qui ont été le plus récemment conquises.

Ces tournées périodiques, au cours desquelles le chef de la colonie prend personnellement contact avec les populations soumises à son autorité, ont le grand avantage de lui permettre de se rendre un compte exact, non seulement des ressources plus ou moins grandes que présentent les territoires parcourus, mais aussi de l'état d'esprit et des besoins des populations qui les habitent.

Tous, fonctionnaires, colons ou indigènes, ont ainsi l'occasion de lui présenter directement leurs doléances ou leurs desiderata. Certaines questions délicates, se rap-

portant aux pays traversés, et qu'il pourrait être imprudent, sinon dangereux, de trancher à Tananarive au vu de renseignements souvent incomplets, parfois même inexacts, peuvent être ainsi étudiées sur place, par le Gouverneur général, qui statue, après avoir entendu lui-même tous les intéressés.

De plus, au cours de son voyage, le chef de la colonie constate de ses yeux, et sans intermédiaires, les progrès réalisés et apprécie ceux qui restent encore à accomplir. Il est donc en mesure de renseigner, avec la plus grande exactitude, le Département sur la situation politique, militaire, agricole et commerciale de la région visitée, et le Gouvernement de la métropole peut suivre, pour ainsi dire, pas à pas, la marche ascendante de l'œuvre civilisatrice et économique entreprise à Madagascar depuis la conquête.

Enfin, il est hors de doute que la présence du chef de la colonie exerce la plus heureuse influence sur l'esprit des indigènes. Les peuples de Madagascar sont, en effet, imbus du principe d'autorité et se montrent particulièrement sensibles à ses manifestations extérieures. Il est donc de bonne politique d'entourer d'un certain appareil les déplacements du Gouverneur général et, notamment, les kabary (1) qu'il adresse aux tribus en présence de leurs administrateurs, civils ou militaires, auxquels se joignent les chefs indigènes, qui reçoivent de ce fait comme une nouvelle investiture.

M. le gouverneur Lepreux, chargé par intérim du gou-

(1) Kabary, discours. La réunion où il est prononcé.

vernement général de Madagascar depuis le 16 mai 1905, date du départ en congé du général Galliéni, n'avait garde de manquer à une tradition aussi judicieusement établie. Il décida donc qu'en raison de la rébellion dont le sud-est de l'île avait été le théâtre à la fin de l'année 1904, il visiterait d'abord les populations de cette région, bien que les troubles ne fussent pas encore complètement apaisés.

En rendant compte au Ministre des Colonies de cette détermination, il lui faisait connaître qu'il espérait retirer de sa tournée des résultats politiques importants, grâce au prestige que le « fanjakana » (1) a toujours exercé sur les populations à demi-sauvages du sud de l'île. Peut-être même pourrait-il obtenir, sans coup férir, la soumission des derniers chefs insurgés, ce qui assurerait d'emblée la pacification définitive et complète de la région. Il se proposait enfin de s'attacher, au cours du voyage, à pénétrer les causes occasionnelles du soulèvement, restées jusqu'alors obscures, afin d'en dégager un enseignement pour l'avenir.

Il n'est sans doute pas inutile, avant d'entrer dans le récit du voyage accompli par M. Lepreux et les membres de sa mission, de rappeler brièvement ici les déplorables événements qui ont motivé le choix de son itinéraire, et dont la relation marquera d'une page ensanglantée les annales de la colonisation française à Madagascar.

Vers le milieu de novembre 1904, alors que la sécurité paraissait complète dans toute l'étendue de la Grande Ile

(1) Fanjakana, autorité, gouvernement.

et qu'on s'accordait à considérer comme terminée l'œuvre de pacification du général Galliéni, le sergent X..., chef du poste d'Amparihy, était soudainement assassiné par ses administrés, au cours d'une tournée qu'il avait entreprise en vue de la collection de l'impôt. Peu de jours après, sinon le même jour, le colon C..., originaire de la Réunion et commerçant à Sandraviny, subissait le même sort. En outre, la colonie européenne apprenait avec horreur que la rage des assassins n'avait pas été assouvie par la mort des malheureuses victimes, dont les cadavres, encore pantelants, avaient subi d'odieuses mutilations.

Une reconnaissance aussitôt envoyée de Befotaka dans la vallée de l'Isandra, fleuve qui arrose les villages où venaient d'éclater contre nous ces actes d'hostilité sauvage, se heurta inopinément aux fusils du modèle 1874 des miliciens d'Amparihy. En effet, ceux-ci, à la nouvelle du meurtre de leur chef, oubliant leurs serments de fidélité à la France, s'étaient spontanément joints aux rebelles à l'instigation du brigadier indigène Kotavy, originaire de la région, comme d'ailleurs la plupart de ses camarades. Notre petite troupe, qui comprenait seulement quelques tirailleurs indigènes, conduits par les lieutenants d'infanterie coloniale Baguet et Janiaud, tomba dans une embuscade tendue par Kotavy, dont on ne pouvait alors soupçonner la trahison, et dut s'enfuir précipitamment, laissant sur le terrain plusieurs hommes mis hors de combat et, notamment, ses deux chefs, l'un tué sur le coup, l'autre grièvement blessé. Ce dernier, le lieutenant Janiaud, qui, en cette tragique journée, fit preuve d'une extraordinaire

présence d'esprit, put heureusement se jeter dans un marais, où il se dissimula complètement au milieu des roseaux. On n'envisage pas sans frémir que l'énergique officier resta plus de douze heures immobile dans cette affreuse situation, entendant autour de lui les voix des rebelles acharnés à découvrir sa retraite. Après leur départ, et la nuit étant venue, il put, enfin, après avoir dispersé à coups de revolver quelques indigènes restés en surveillance auprès du corps de Baguet et salué d'un adieu suprême la dépouille mortelle de son malheureux frère d'armes, gagner péniblement un village voisin, habité par la tribu fidèle des Andrabe, qui lui fournirent aussitôt des porteurs pour le ramener à Midongy.

Une deuxième reconnaissance, partie de Manantenina sous les ordres du lieutenant Barbassat, qu'accompagnait l'administrateur Hartmann, chef du district de Ranomafana, accouru à la nouvelle des événements, ne fut pas plus heureuse. Le 30 novembre, elle rencontra près de Vohimasy, descendant d'Amparihy et se dirigeant vers le sud, la bande des rebelles, grossie de nombreux guerriers recrutés sur sa route. Après avoir subi quelques pertes, dont la plus douloureuse fut celle de M. Hartmann, le lieutenant Barbassat, cédant devant le nombre, rétrograda prudemment pour aller s'enfermer dans le poste de Manantenina, non sans avoir perdu tout son convoi, par suite de la défection des porteurs.

Malgré des assauts incessants, la petite garnison put heureusement tenir les rebelles en échec jusqu'à l'arrivée des renforts envoyés de Fort-Dauphin.

La nouvelle des événements d'Amparihy s'était propagée avec la vitesse d'une trainée de poudre parmi les tribus guerrières de race antaisaka, bara et antanosy, qui peuplent le sud de la province de Farafangana, les districts d'Ihoso et de Betroka et l'est du cercle de Fort-Dauphin. Pour soulever les populations, un hideux trophée, la main de l'infortuné sous-officier assassiné, fut promené, au cri de « Mort aux Français », dans toute la région, jusque chez les Mahafaly et les Antandroy. Les ombiasy, ou sorciers, dont l'influence est encore considérable sur les populations crédules et superstitieuses du sud de l'île, prêchèrent la guerre contre les Français dans des kabary solennels tenus la nuit, en forêt, à la clarté de la lune ou à la lueur des incendies. Les quelques postes disséminés sur un territoire dont l'étendue dépasse celle de la Belgique, qui, ignorant les événements, se croyaient en pleine sécurité, se trouvèrent ainsi soudainement isolés au milieu d'un peuple révolté et fanatique. Comme des flots qui, au milieu d'une inondation grandissante, sont tour à tour submergés, les postes, trop faibles pour résister au flot des insurgés, disparurent l'un après l'autre. Les plus favorisés purent être évacués par leur garnison. Les autres furent enlevés et mis à sac par les rebelles : en particulier, le poste de Begogo, qu'occupait le sergent Alfonsi avec quelques tirailleurs betsileo.

Ce sous-officier était récemment arrivé à Begogo, depuis longtemps abandonné, et qu'il venait réoccuper par ordre de l'autorité militaire. Par suite de l'inclémence de la saison, les travaux de reconstruction de l'ancien

poste étaient poussés avec la plus grande activité, grâce au concours des indigènes, qui faisaient à cet effet les corvées nécessaires. L'entente de la garnison avec la population du village voisin paraissait complète.

Le 25 novembre, quelques habitants, parmi lesquels Befanoha, dont le nom, hier encore inconnu, allait devenir si tristement célèbre, pénétraient dans le poste avec une fourniture de bois demandée par le sergent Alfonsi. Contrairement à l'usage, ils avaient conservé leurs lamba (1) sous lesquels des haches étaient dissimulées. Tout à l'installation de son poste et bien éloigné d'ailleurs de soupçonner les événements tragiques qui s'étaient déroulés quelques jours auparavant à Amparihy, situé à une journée de marche de Begogo, Alfonsi accueillit sans défiance Befanoha et ses compagnons...

Après s'être débarrassé de sa charge, Befanoha, qui guettait l'instant favorable, saisit brusquement sa hache et d'un seul coup, étendit à ses pieds le malheureux sous-officier. Frappés de stupeur par cet assassinat accompli avec un sang-froid inouï, et d'ailleurs déconcertés par la mort de leur chef, les tirailleurs se laissèrent massacrer à leur tour presque sans résistance.

Maître de la place, Befanoha distribua aussitôt à ses hommes les armes et les munitions de ses victimes et gagna ensuite la forêt, où sa bande se grossit rapidement de nombreux partisans. Dès lors et jusqu'au dernier jour, ce chef, dont l'indomptable énergie ne devait pas se démentir un seul instant, fut véritablement l'âme de la

(1) Lamba, sorte de châle.

révolte. Chose incroyable pour qui connaît la pusillanimité coutumière des Malgaches, il poussera l'audace jusqu'à prendre l'offensive contre la colonne du capitaine Maritz, envoyée à sa poursuite, et osera même, le 2 juin, tenter de nuit une attaque soudaine contre Betroka, boulevard du pays bara, et pourvue d'une garnison relativement nombreuse. Ce dernier coup de main eût peut-être réussi si M. l'administrateur Bastard, chef du district de Betroka, et depuis neuf ans au milieu des indigènes, dont il a su gagner la confiance, n'eût été averti à temps par ses émissaires des intentions hostiles de Befanoa.

Lorsque l'arrivée des renforts l'eut définitivement réduit à la défensive, Befanoa, pour échapper à l'enveloppement concentrique de nos colonnes, se retira dans la région chaotique de montagnes presque inaccessibles et couverte de forêts réputées impénétrables, qui forme l'éperon sud de la chaîne centrale de l'île. De là, il put tendre la main aux tribus occupant les hautes vallées qui contournent ce massif ou y prennent naissance, tribus qui, soumises en apparence par nos armes, étaient en réalité encore frémissantes sous le joug. S'il ne parvint pas toujours à les entraîner dans la révolte, du moins fut-il constamment ravitaillé par leurs soins et renseigné par elles sur nos mouvements. Enfin, il n'est pas douteux qu'il recruta parmi elles des guerriers pour combler les vides produits chez ses partisans par le feu, la maladie ou les défections.

Malgré l'horreur qu'inspire le crime odieux par lequel Befanoa a débuté dans la rébellion, on ne peut dénier à son énergique attitude une certaine grandeur. On doit



reconnaître que, par son inlassable activité, notre courageux et tenace adversaire a su grouper contre nous des races et des tribus rivales, et donner à l'insurrection le caractère d'un semblant de réveil patriotique.

Au moment du départ en tournée de M. le gouverneur Lepreux, Befanoha venait de passer une fois de plus entre les mailles serrées du réseau que, dans un suprême effort, le lieutenant-colonel Berdoulat, chef d'état-major du corps d'occupation, avait tendu autour de lui, dans la forêt du Kalambatitra. Sa trace fut d'abord perdue, mais on sut bientôt que, suivi seulement de quelques fidèles, l'infatigable chef s'était dirigé vers Tsivory, où sa présence était susceptible d'entraîner à une nouvelle rébellion les tribus qui obéissent au chef Regaky, lequel, deux fois déjà, avait répondu à son appel.

Quant à la masse des insurgés venus du nord après l'échec du lieutenant Barbassat, laissant devant le poste de Manantenina un gros de rebelles, d'ailleurs renforcé par la plupart des habitants du village, elle remonta avec impétuosité la vallée du Manampanihy, soulevant sur son passage les Romeloko d'Ampasimena, village dont le nom rappelle l'un des épisodes les plus tragiques de l'insurrection. Il est à remarquer que cette tribu belliqueuse, dont le colonel Lyautey avait autrefois signalé l'humeur indépendante et difficile, forme une enclave bara dans le pays antanosy.

Les révoltés enlevèrent ensuite, sur leur route, le poste

de Ranomafana, privé de son chef, l'administrateur Hartmann, et vinrent, après avoir franchi le col du Sakavelona, se heurter à un détachement de 20 fusils, commandé par le capitaine Gramont, envoyé par le commandant du cercle de Fort-Dauphin au secours de Manantennina, dont la situation menaçait de devenir critique.

Devant le nombre considérable des insurgés qu'il avait devant lui, le capitaine Gramont jugea téméraire de pousser plus avant et, après avoir recueilli la petite garnison de Ranomafana, il regagna Fort-Dauphin, où ne restaient plus qu'une vingtaine de soldats, talonné par les bandes rebelles, qui pénétrèrent à sa suite dans les faubourgs, semant l'épouvante parmi les nombreux colons habitant la ville.

Ainsi, le 4 décembre, c'est-à-dire quinze jours après l'assassinat du sergent X..., l'insurrection était maîtresse de toute la partie orientale du cercle, de Manantennina à Fort-Dauphin.

Il ne peut évidemment entrer dans le cadre d'une relation de voyage de retracer l'historique complet de l'insurrection. Mais il était indispensable, pour l'intelligence du récit, de faire connaître au lecteur les deux chefs principaux de la révolte, Kotavy et Befanoha, qui, bien que réduits à l'impuissance au moment du départ de M. Lepreux, erraient cependant en liberté à travers le pays, théâtre de leurs forfaits, et aussi de relater sommairement les événements insurrectionnels dont les villages, situés le long de l'itinéraire que devait suivre la mission à travers

la région troublée, évoquent le souvenir. Cet itinéraire comprend en effet, dans sa première partie, la route de Fort-Dauphin à Sandraviny, par le col du Sakavelona et la vallée du Manampanihy.

Je n'entrerais donc pas dans le détail des mesures répressives ordonnées par le général Galliéni à la suite des événements ci-dessus rappelés, qui marquèrent l'origine de la rébellion. Je dirai simplement qu'un mois environ après la retraite du capitaine Gramont, les troupes envoyées de Diégo-Suarez à Fort-Dauphin suivirent exactement la marche inverse de celle des rebelles, qu'elles refoulèrent rapidement, malgré une assez vive résistance. Le poste de Ranomafana, qui avait été incendié, fut réédifié sur l'emplacement de l'ancienne mission lazarisite, également brûlée par les rebelles, et occupé par une compagnie de Sénégalais. Manantenina fut débloqué et sa garnison renforcée ; enfin, tous les postes détruits et évacués furent reconstruits et réoccupés, cependant que les insurgés qui, avec Kotavy, avaient envahi le cercle de Fort-Dauphin, se réfugiaient dans les hautes vallées de l'Ionaivo et de l'Itomampy, d'où ils pouvaient prendre le contact avec les bandes de Befanoha.

Dès ce moment, toutes les colonnes convergèrent vers la région, d'accès difficile, qu'occupaient les deux chefs rebelles, et si, malgré les dispositions habiles ordonnées par le lieutenant-colonel Berdoulat, elles n'aboutirent pas à une rencontre décisive, elles obtinrent du moins le résultat appréciable de disloquer les bandes insurgées, ce qui permit ensuite d'en venir à bout par l'action politique.

En définitive, après les opérations du Kalambatitra, Kotavy et Befanoha, loin de pouvoir songer à reprendre la campagne, en étaient réduits à errer loin des lieux habités et à chercher des abris dans les refuges que leur offrait une forêt épaisse, dont le sol tourmenté est creusé de grottes naturelles, présentant pour la plupart plusieurs issues connues des seuls indigènes.

---



UNE FEMME MALGACHE ET SON ENFANT

## DE TANANARIVE A FORT-DAUPHIN

Le 16 août, à 6 heures du matin, M. Lepreux quittait Tananarive en automobile, avec MM. Fillon, directeur du contrôle financier, se rendant en mission à Majunga, et le commandant Galy-Aché, chef du bureau militaire du Gouvernement général, qui devait accompagner le Gouverneur dans sa tournée. Il arrivait vers 4 heures du soir à Mahatsara, point terminus de la route carrossable, où il trouvait déjà rassemblés les fonctionnaires formant le complément de la mission :

MM. l'administrateur Sasias, chef du cabinet civil du Gouverneur général ;

Docteur Jourdran, médecin-major de 1<sup>re</sup> classe, directeur de l'Ecole de médecine de Tananarive, et inspecteur de l'assistance médicale indigène ;

L'administrateur de Guise, chef du bureau des finances du Gouvernement général ;

L'administrateur Carde, chef du bureau des affaires indigènes du Gouvernement général ;

Bouchet, commis des services civils, attaché au cabinet ;

Lejeune, sergent, secrétaire d'état-major, attaché au bureau militaire ;

Plus quelques écrivains et interprètes indigènes.

Tout ce personnel, auquel s'était joint M. Vally, administrateur chef de la province des Betanimena, s'embarquait aussitôt, à destination d'Andevorante, sur le *Tamatave*, vapeur de la Compagnie des Messageries françaises de Madagascar, dont le sympathique administrateur-délégué, M. Mirio, faisait les honneurs avec son obligeance accoutumée.

La descente de l'Iaroka, fleuve large et même majestueux dans la dernière partie de son cours, dure environ une heure. Nous entrons ensuite dans le Ranomainty, affluent de gauche de l'Iaroka et l'un des émissaires du chapelet de lacs qui s'égrène le long du littoral de l'Océan Indien, entre Tamatave et Andevorante, puis se prolonge dans le sud, jusqu'au-delà de Fort-Dauphin.

Bientôt le *Tamatave* accoste l'appontement de la Compagnie des Messageries françaises, où notre débarquement est salué par les bruyantes acclamations de la population betsimisaraka, massée sur la rive.

M. Lepreux, avec un mot aimable pour chacun, serre la main des colons et des fonctionnaires rangés sur son passage ; puis des bourjanes nous enlèvent sur leurs robustes épaules, et nous entraînent dans une galopade rapide à la Résidence d'Andevorante, où nous devons être, jusqu'au lendemain, les hôtes de M. Vally.

La ville d'Andevorante est bâtie à l'embouchure de l'Iaroka, sur une étroite langue de terre limitée à ce

fleuve et resserrée entre le Ranomainty et la mer. Comme la plupart des habitations européennes de la côte de Madagascar, la résidence de l'administrateur chef de la province est une vaste construction démontable à un étage sur rez-de-chaussée surélevé. Les murs, les cloisons et même les parquets, sont uniformément composés de pans de bois soutenus et reliés entre eux par une solide armature de fer, formée de poutrelles verticales et horizontales. Tout autour de l'habitation se trouvent ménagées de larges vérandahs, que des persiennes mobiles protègent contre l'ardeur du soleil. La construction s'élève sur la plage même, parallèlement au littoral.

A l'occasion de la présence à Andevorante du Gouverneur général, M. Vally avait convié à sa table les principaux fonctionnaires de la province. Ce n'est donc que tard dans la soirée qu'il me fut enfin permis de prendre un repos indispensable après une étape longue et fatigante. La brise de mer, qui soufflait avec force, pénétrait librement à travers les persiennes, dans la pièce qui m'était réservée. Je jugeai qu'il n'y avait pas à redouter, pour cette nuit, la visite importune des moustiques. Cette constatation me ravit, car rien n'est plus désagréable que d'entendre soudain, dans le silence de la nuit, le bourdonnement aux vibrations suraiguës de ces exaspérantes bestioles.

Je m'endormis donc paisiblement, en songeant aux êtres chers que j'avais laissés à Tananarive, et dont j'allais être séparé pendant plusieurs semaines. Puis, sans doute par une réminiscence inconsciente et lointaine de l'épisode légendaire des bourgeois de Calais, je vis en rêve les chefs



insurgés Kotavy et Befanoha, pieds nus, en chemise et la corde au cou, venant humblement demander l'aman au Gouverneur général.

Le lendemain, un peu avant 6 heures, les sifflements stridents et répétés du *Tamatave* réveillent en sursaut les voyageurs et à 7 heures précises, nous montons de nouveau à bord. Notre vaillant petit vapeur se met aussitôt en devoir de remonter le Ranomainty, pour enfileur ensuite la série des lacs séparés par des seuils ou « pangalanes » qui, on le sait, ont été percés depuis la conquête. D'Andevorante à Ivondro règne ainsi une ligne d'eau continue : c'est le canal des pangalanes.

Une description fidèle et saisissante du splendide paysage que présentent les rives verdoyantes et fleuries du Ranomainty et des lagunes qui font suite, a été esquissée déjà par la plume enthousiaste du rédacteur de « l'Itinéraire de Tamatave à Tananarive », édité par l'Etat-major du corps d'occupation.

« La région comprise entre Tamatave et Andevorante  
« est sans contredit l'une des plus pittoresques, sinon la  
« plus pittoresque de Madagascar. Sous ce grand soleil  
« des tropiques, si favorable au développement et à la  
« multiplication de la vie végétative, la terre et l'eau  
« semblent se disputer avec un égal succès ce beau do-  
« maine : ce conflit, d'ailleurs tout pacifique, est le secret  
« de la beauté de cette contrée.

« C'est un chaos de lacs, d'étangs, de canaux aux con-  
« tours très irréguliers, découpés par d'innombrables pro-  
« montoires, caps, presque îles séparant autant de criques et

« de minuscules golfes, pointés ça et là d'îlots disparaissant  
« sous une luxuriante végétation tropicale et aquatique.

« Et quel cadre à ce tableau ! A l'Orient, la mer im-  
« mense assaille sans cesse le rivage de son mouvement  
« rythmé, écrasant ses flots successifs à crête blanche sur  
« le glacis lavé des dunes fauves ; à l'Occident, les ter-  
« rassemements boisés des hauts plateaux, moutonnement  
« pressé de mamelons obtus grandissant à mesure qu'ils  
« s'éloignent, se fondent en une masse énorme étayant le  
« ciel à l'horizon. »

Après avoir vu défiler sous nos yeux le merveilleux décor que forme la succession de ces sites pittoresques, nous arrivons, vers 4 heures du soir, à Ivondro, où MM. Faucon, administrateur chef de la province, et Hesling, administrateur maire de Tamatave, sont venus saluer le chef de la colonie.

Le temps de débarquer nos bagages et nous voici dans le train, dont la voie court sur la dune, le long du littoral, pendant une quinzaine de kilomètres, pour aboutir à Tamatave, qu'elle côtoie dans toute sa longueur, en suivant la ligne des quais qui s'incurve de la pointe Hastie à la pointe Tanio.

En arrivant à la gare, les membres de la mission s'égaillent, en quête d'un gîte, dans les divers quartiers de la ville. J'ai l'avantage d'être logé à l'Hôtel du Gouvernement général, vaste construction semblable en tous points à la résidence d'Andevorante et qui, comme elle, est sise à une faible distance du littoral.

De la vérandah attenante à ma chambre, je découvre le

spectacle vraiment grandiose d'un Océan immense, dont les lentes et puissantes oscillations ébranlent périodiquement le rivage.

En face, au-dessous de la ligne d'horizon, l'alignement formidable des brisants blancs d'écume, qui séparent la rade de la haute mer, attire et retient le regard. Les trois grandes brèches qu'on aperçoit dans cette ligne mouvante correspondent respectivement aux passes du nord, de l'est et du sud.

Une énorme épave, à laquelle les lames livrent sans répit des assauts furieux, git lamentablement sur les roches madréporiques. C'est la carcasse d'un navire de commerce russe, dont le capitaine, sans doute inconscient des dangers que présentent ces parages redoutés des navigateurs, voulut, par assez gros temps, entrer de nuit dans la rade, alors insuffisamment éclairée, et vint, par une manœuvre désastreuse, éventrer son navire sur les récifs.

A gauche, vers le nord, une corbeille de verdure s'étale coquettement sur les flots azurés ; c'est l'île aux Prunes, entourée d'une ceinture de coraux, et dont le sol est couvert d'arbres aux puissantes ramures reliés par un inextricable lacs de lianes. Dans cette île, sans cesse balayée par le vent du large, l'administration a installé le lazaret du port de Tamatave.

A droite, la vue est arrêtée par un rideau impénétrable de manguiers vénérables, grands arbres aux frondaisons massives qui se chargent, à la saison, de fruits savoureux. Lorsque l'atmosphère est immobile, on voit leur feuillage vert sombre s'illuminer de reflets métalliques sous les rayons verticaux du soleil de midi.

Semblable à une main tendue au bout d'un bras démesurément long, un robuste wharf métallique s'avance du quai vers l'intérieur de la rade. Mais je remarque que les grands vapeurs — un paquebot des Messageries Maritimes et un cargo-boat de la Compagnie Havraise Péninsulaire — qui lentement se balancent sous mes yeux, au mouillage, semblent dédaigner cette invite muette, de même d'ailleurs que les quelques voiliers de toutes dimensions, qui émaillent la rade et dansent légèrement au gré des lames capricieuses. C'est que, dans la baie foraine de Tamatave, ouverte aux vents du large, qui soufflent presque sans interruption à toute époque de l'année, le ressac est en effet trop violent pour permettre d'accoster le wharf sans danger. Aussi cette coûteuse construction est-elle demeurée inutile, et les débarquements continuent, comme par le passé, à s'opérer au moyen de chalands à faible tirant d'eau, que des petites chaloupes remorquent jusqu'à un modeste appontement, voisin de la pointe Hastie, qui s'abrite tant bien que mal dans un repli de la côte.

Deux phares, bâtis sur les deux pointes qui limitent la rade, en assurent l'éclairage, et des balises terrestres et maritimes en indiquent les passes, de jour comme de nuit. Lorsque, après le crépuscule, la rade s'illumine de l'éclat de ces phares, dont les irradiations puissantes se croisent avec les rayons plus modestes des bouées lumineuses, les feux multicolores des navires et la vague clarté des réverbères disposés de distance en distance le long des quais, le coup d'œil est vraiment merveilleux.

La mi-août correspond en France aux jours caniculaires. Ici, au contraire, le temps revêt à cette date son « manteau de froidure ». Par une conséquence de la loi générale de l'équilibre qui semble régir notre globe, le cours des saisons est donc inversé quand on passe d'un hémisphère à l'autre, de sorte que, si l'été règne en-deçà de l'équateur, l'hiver sévit au-delà.

Qu'on n'aille pas s'imaginer cependant que, même sur les hauts plateaux de l'Imerina, l'hiver comporte le cortège de frimas, de neiges et de glace dont il s'accompagne le plus souvent en Europe. Cependant, l'arrêt de la végétation, que ne stimule plus la pluie bienfaisante, est presque complet ; la plupart des arbres sont entièrement dépouillés de leurs feuilles. Il n'est même pas rare de voir, au lever du soleil, la vaste plaine de la Betsimitatra, que sillonnent l'Ikopa et ses affluents, recouverte d'un épais brouillard blanchâtre agrippé aux montagnes qui bornent la vallée. Sur les sommets de l'Ankaratra, dont la masse imposante se dresse dans le lointain, au sud de la capitale, la neige tombe parfois en abondance. A Tananarive même, sur le plateau de Soanierana, on a observé un minimum de trois ou quatre degrés au-dessous de zéro.

Aussi, les personnes frileuses maudissent-elles l'imprévoyance des architectes locaux, qui ont construit des habitations dont les pièces sont ornées par de fausses cheminées dans l'âtre vierge desquelles il est impossible d'allumer du feu.

Par contre, à Tamatave, le climat est délicieux à cette époque de l'année. Même au milieu de la journée, le ther-

momètre ne s'élève guère au-dessus de 30 degrés et, grâce à la fraîcheur relative des nuits, le sommeil est aussi doux et réparateur qu'il peut l'être sous nos latitudes tempérées, au printemps et à l'automne.

Pour mon compte, j'ai une prédilection marquée pour ces deux saisons intermédiaires, également éloignées des feux de l'été et des glaces de l'hiver.

Aussi, vois-je sans déplaisir se prolonger notre séjour à Tamatave par suite du retard de la *Ville-de-Pernambuco*, paquebot des Messageries Maritimes, faisant le service régulier de la côte est de Madagascar, que nous devons utiliser pour nous rendre à Fort-Dauphin, point de départ de la tournée. D'après l'horaire officiel, ce vapeur aurait dû arriver à Tamatave le 18, pour en repartir le 19. Mais c'est seulement le 21 à l'aurore que la silhouette attendue du petit paquebot se profile dans la passe du sud.

Quelques minutes après, le steamer glissant silencieusement sur les eaux glauques de la rade venait jeter l'ancre sous ma fenêtre. Au même instant, les premiers rayons du soleil levant, dont le disque radieux émergeait majestueusement à l'horizon, nimbaient d'une auréole sa svelte coque blanche qui, pendant quelques secondes, sembla flotter sur une nappe éblouissante d'or et de lumière...

Malheureusement, la fin de la journée ne devait pas répondre aux promesses du début. Dans l'après-midi, en effet, la pluie tomba avec abondance. Déjà la veille, de 2 heures du soir jusqu'à la nuit, des averses diluviennes s'étaient abattues sur la région, rappelant par leur fré-

quence et leur durée les grosses pluies d'hivernage que j'avais eu l'occasion d'observer déjà à la Martinique. Mais, alors que, dans la mer des Antilles, ces pluies qui surviennent seulement pendant la saison chaude, saturent de vapeur d'eau une atmosphère déjà surchauffée, qu'elles sont impuissantes à rafraîchir, les grains des 20 et 21 août déterminèrent au contraire une baisse très sensible du thermomètre. Devant l'inclémence du temps, je dus même reprendre les vêtements d'hiver que j'avais abandonnés en arrivant à Tamatave.

Les opérations de chargement et de déchargement de la *Ville-de-Pernambuco* durèrent toute la journée du 21 et l'embarquement des membres de la mission ne put avoir lieu qu'à 9 heures du soir.

Dans la nuit noire, où la mousson souffle par rafales, notre baleinière glisse rapidement sur la houle sous l'impulsion de huit vigoureux rameurs. Pour empêcher que, pendant l'accostage, la frêle embarcation ne soit prise entre les lames et la lourde échelle appliquée contre le bordage du navire, le montant extérieur de cette échelle se prolonge notablement en-dessous du dernier échelon. L'agitation de la mer est telle qu'en chaque point l'amplitude de l'ondulation atteint plusieurs mètres. Il faut donc, pour embarquer, saisir sans hésitation l'instant précis où la baleinière qui monte et descend le long du montant protecteur se trouve au niveau de l'un des échelons.

Des passagers de nationalité allemande, des chercheurs d'or qui vont tenter la fortune dans l'hinterland de Manan-

jary, sans doute inexactement renseignés sur l'heure de l'embarquement, ont erré quelque temps en canot autour du paquebot, demandant en vain que l'échelle soit amenée. Tout entier à l'embarquement et au débarquement des marchandises, qui durent depuis son arrivée, le commandant est resté sourd à leurs appels. En montant à bord, les aventuriers d'Outre-Rhin manifestent hautement leur mauvaise humeur, et, n'osant interpellé directement le capitaine, accolent au nom du *Pernambuco* une épithète désobligeante. Leur impertinence est aussitôt relevée par le vieux loup de mer, aux traits énergiques, qui, d'une voix brève et tranchante, menace de mettre les mécontents aux arrêts dans leur cabine. Cette apostrophe clôt l'incident.

Toute la mission est à bord. Chacun s'empresse de reconnaître sa cabine et de surveiller l'arrimage de ses bagages. Nous échangeons nos impressions sur le séjour à Tamatave, sur le navire, sur son équipage. L'élégant vapeur passe, au dire de tous, pour un rouleur et un tanguer abominable. « La houle doit être forte au large, avec une pareille mousson. Le capitaine est la prudence même ; il est de la vieille école des marins, celle qui salue les grains et arrondit les pointes, donc la traversée sera longue », etc., etc.

Malgré ces pronostics fâcheux, je ne suis guère inquiet, étant peu sujet au mal de mer.

On parle aussi du courrier arrivant de France, que nous avons croisé dans le canal des pangalanes. Nos lettres sont allées nous chercher à Tananarive et n'en sont pas



encore revenus. J'éprouve quelque ennui de ce contre-temps, attendant des nouvelles de la partie de ma famille restée en France. Mais le chef de cabinet, qui songe à tout et se multiplie dans l'intérêt commun, nous rassure ; il a, dès le premier jour, envoyé à Tananarive des instructions pour que nos correspondances soient acheminées par terre sur Vatomandry, le point de la côte le plus rapproché de la capitale, où nous les trouverons demain.

Dans la cabine où je me suis retiré d'assez bonne heure, il m'est impossible de dormir par suite de la manœuvre du treuil. Tous les voyageurs connaissent le supplice intolérable qui, de ce fait, leur est infligé aux escales. De plus, quand on fait du charbon, il faut fermer les sabords ou les hublots et l'atmosphère devient à peu près irrespirable. La cabine, qui va être ma demeure pendant trois jours, est assez spacieuse : c'est celle du commissaire du bateau ; elle est confortablement meublée, elle possède une table, luxe rare, une grande couchette surmontant une commode à trois tiroirs, une armoire et une banquette sur laquelle j'installe la petite malle de prévoyance qui m'accompagne dans tous mes déplacements. Une toilette complète l'ameublement qui est, comme on le voit, aussi confortable que celui des grands paquebots.

Mais la médaille a son revers.

Dès la mise en marche, le 22 août, à 2 heures du matin, je suis surpris par un roulis désordonné, qui m'oblige à faire fermer le hublot. J'entends dans les cabines voisines

les plaintes de quelques-uns de mes malheureux compagnons en proie à l'affreux mal de mer. Déjà le docteur Jourdran se multiplie. La cabine devient intenable : je monte sur le pont ; il est 5 heures du matin. Entre deux averses, je fais le tour du bateau. Le pont est encombré par de nombreux indigènes, 500 environ, qui ont pris passage en même temps que nous. J'y vois les 250 porteurs engagés en Imerina pour nous accompagner dans la tournée et 180 tirailleurs de race hova, ou betsimisaraka, la plupart accompagnés de leurs femmes, allant permuter dans le cercle de Fort-Dauphin avec des tirailleurs de race antanosy, qui ont besoin de changer d'air, le commandant du cercle ayant conçu des doutes sur leur loyalisme.

Quelle désillusion ! L'élégant paquebot dont je suivais de ma fenêtre le balancement gracieux dans la rade de Tamatave, n'est qu'un vulgaire cargo. La salle à manger, située sur le pont à l'arrière, est le seul refuge possible et il y flotte des relents de cuisine ; elle est également imprégnée de l'odeur forte des bourjanes (1) qui couchent dans le couloir, s'enveloppant dans leur lamba comme dans un linceul, la tête recouverte comme le reste du corps. Il y a bien un spardeck au-dessus, mais malgré la présence d'une toile jadis imperméable, la pluie le rend inhabitable. De plus, en raison de son élévation au-dessus de l'eau, le roulis y atteint une grande amplitude et il serait nécessaire, pour y séjourner sans danger, de faire amarrer la chaise de bord dont j'ai eu soin de me munir.

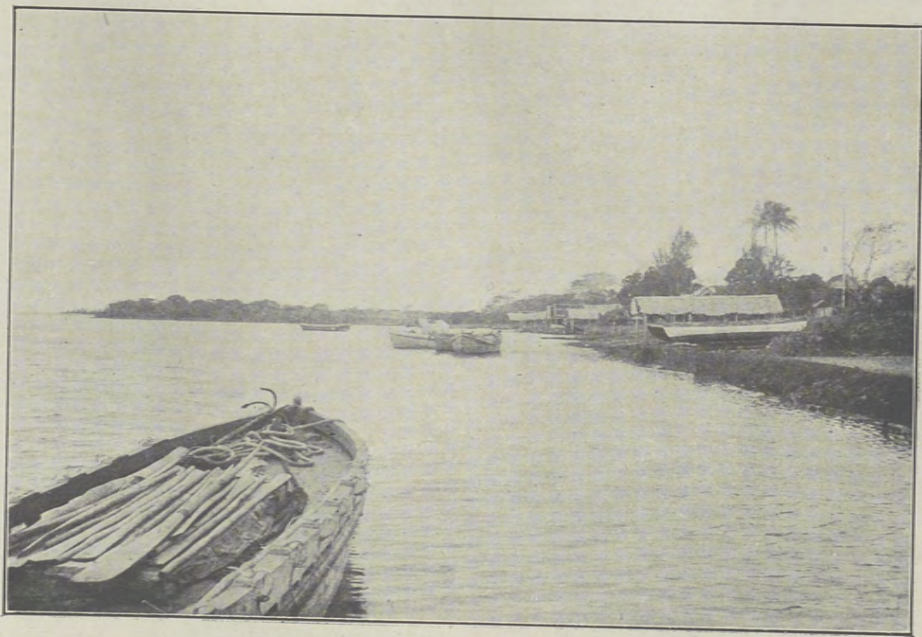
Conformément à l'apophtegme rappelé plus haut : « sa-

(1) Bourjane, porteur.

luer les grains, arrondir les pointes », le commandant du bord s'est éloigné de terre le plus possible. L'heure du lever du soleil étant proche, nous inclinons vers l'ouest et bientôt nous apercevons à l'horizon les hautes montagnes bleues de la chaîne centrale, dont l'aube blanchit déjà les sommets.

On reconnaît alors que le *Pernambuco* se trouve au sud de Vatomandry, sa première escale vers Fort-Dauphin ; il faut donc remonter vers le nord à toute vapeur. Mais une déception nous attend.

Les villes de la côte Est sont toutes bâties à l'embouchure des fleuves. Or, l'action combinée, sur la mer, des vents régnants, qui soufflent dans une aire comprise entre le nord-est et le sud-est, et du courant du fleuve; produit, en avant de l'embouchure, des barres difficiles à franchir quand le temps est défavorable. Généralement la barre est maniable à la pointe du jour, car le vent faiblit un peu à ce moment. Le retard consécutif à notre descente involontaire dans le sud eut pour résultat de nous amener devant la barre de Vatomandry à une heure tardive où elle devenait impraticable, et, des cinq barques pontées assez semblables aux baleinières de pêche de l'île de Groix, ou grésillons, appelées ici assez improprement chalands, qui tentèrent de franchir la barre pour venir à bord du *Pernambuco*, trois seulement purent y parvenir. Quant aux deux autres, dont l'une portait M. Marcoz, administrateur chef de la province de Vatomandry, et sans doute aussi nos correspondances, après plusieurs tentatives infructueuses, elles durent renoncer à passer. Nous ne



LA RADE DE VATOMANDRY

devions recevoir nos lettres que le 7 septembre, à Farafangana, au retour de Fort-Dauphin.

Le lendemain, 23 août, même plongée dans le sud, suivie d'une remontée équivalente dans le nord. Mais l'administrateur de la province de Mananjary, M. Godel, plus heureux que son collègue, peut arriver à bord. Le procédé employé pour le transbordement ne manque pas de pittoresque et n'est pas exempt de danger ; qu'on en juge. Au centre du vapeur, auprès de l'écouille, ouverture rectangulaire pratiquée dans le pont pour introduire les marchandises dans les cales, est fixée une grue pivotante dont le bras, à l'extrémité duquel se trouve un palan, est naturellement d'une longueur supérieure à la demi-largeur du bateau. On attache aux filins du palan une grande caisse carrée, puis on fait pivoter la grue de manière que son bras surplombe la barque pontée, et, tandis que s'entrechoquent les deux bateaux ballottés par la houle, on descend la caisse sur le chaland. Les passagers y prennent place. La caisse est alors soulevée au moyen du treuil, la grue pivote en sens inverse et, après avoir décrit une courbe hélicoïdale aux inflexions multiples et parfois angoissantes, les passagers sont déposés sur le pont avec une délicatesse qui dépend uniquement de l'habileté de l'opérateur et de la concordance de ses mouvements avec ceux de la mer. Ce moyen, généralement employé sur la côte de Madagascar, est aussi d'un usage courant sur la côte occidentale d'Afrique, particulièrement à Grand-Bassam et à Kotonou.

Le 26 août, la plongée dans le sud s'accroît encore et c'est à 9 heures seulement que le commandant donne l'ordre de virer de bord. A midi, nous apercevons enfin les cocotiers qui dominent les cases de Farafangana.

La barre de Farafangana est la plus difficile de cette côte inhospitalière. Aussi restons-nous six heures en vue de la ville, assistant muets et impuissants aux efforts répétés que tentent inutilement les chalands, tous rejetés à la côte, sans pouvoir arriver jusqu'à nous.

A Farafangana se trouvent M. l'administrateur Bénévent, chef de la province et le lieutenant-colonel Berdoulat, chef d'état-major du corps d'occupation, venu là tout exprès pour rendre compte au Gouverneur général de sa mission relative à la répression des rebelles du sud ; impossible de communiquer.

La mer devient de plus en plus mauvaise ; nous roulons bord sur bord au point d'embarquer de l'eau par le bordage. Une conversation du Gouverneur général avec l'officier supérieur qui a dirigé les opérations contre les insurgés et l'administrateur de la province la plus contaminée par la rébellion, eût été cependant des plus intéressantes. Force est d'y renoncer.

Le roulis est tel qu'il devient impossible d'écrire. Ma chaise glisse, mon encrier chavire, le porte-plume disparaît sous la table et commence aussitôt des évolutions pendulaires, synchrones de celles du bateau. Heureusement il n'y a pas de barre à Fort-Dauphin, où nous arriverons demain.

De guerre lasse, à 6 heures du soir, le commandant

levait l'ancre et mettait le cap sur Fort-Dauphin, que nous apercevions le 25 août, vers 9 heures du matin, après trois jours et demi de navigation désagréable pour tous, mais particulièrement pénible pour plusieurs auxquels l'inclemence de la mer ne permit pas de quitter un seul instant la position horizontale.

Nous doublons bientôt la pointe Itaperina et le rocher de la Baleine et nous entrons enfin dans une baie aux eaux bleues reflétant l'azur d'un ciel plus pur que celui d'Italie, tant vanté par les poètes, et dont le contour harmonieux est dessiné par une large plage de sable fauve. Cette baie est située dans un cirque grandiose de montagnes abruptes et dénudées que domine le pic Saint-Louis et au pied desquelles s'étendent des dunes couvertes d'arbustes rabougris.

La baie de Fort-Dauphin est ouverte aux vents du nord-est, qui sont assez fréquents dans ces parages. La rade n'est donc pas sûre. Le croiseur *La Pérouse*, portant le général Gallieni, lors de son voyage de circumnavigation autour de Madagascar, en 1898, fut, le lendemain de son arrivée à Fort-Dauphin, surpris par un fort coup de vent. Il chassa sur ses ancres dont les chaînes, par une fatalité singulière, cassèrent l'une après l'autre, et fut jeté à la côte. Sa carcasse, complètement enlisée dans les sables, gît lamentablement sur la plage. Aucune mort d'homme, heureusement, ne fut à déplorer.

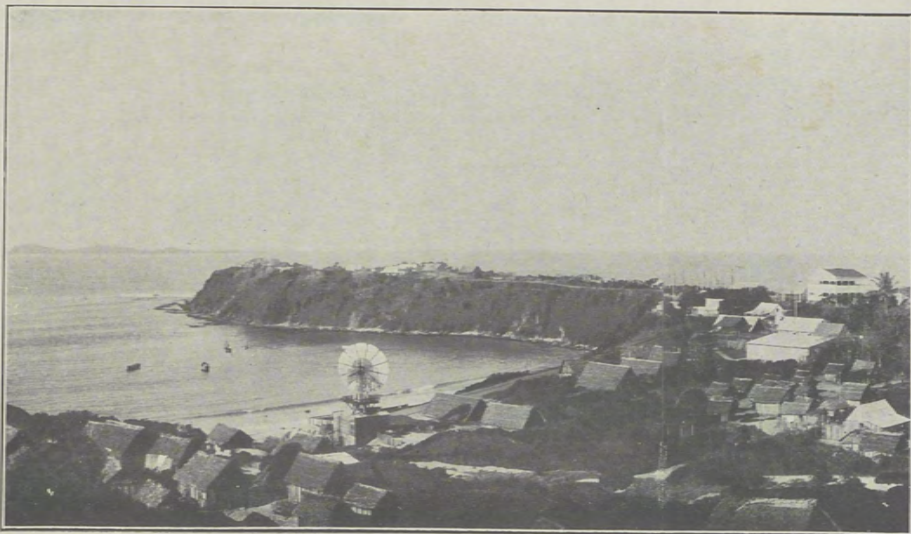
Au moment où nous jetons l'ancre à l'abri du rocher qui termine le cap sur lequel est située Fort-Dauphin, dans un fouillis de verdure que domine la vieille citadelle, bâtie

au xvii<sup>e</sup> siècle par Flacourt, de superbes marsouins, de « forts dauphins », comme dit plaisamment un membre de la mission qui ne dédaigne pas les jeux de mots, viennent prendre leurs ébats autour du bateau, et décrivent dans l'air, avec un ensemble de gymnastes bien disciplinés, leurs arcs de cercle semblables à des croissants argentés, comme pour nous souhaiter la bienvenue.

Quelques minutes après, nous prenions place dans la baleinière du très aimable et sympathique commandant du cercle de Fort-Dauphin, M. le chef de bataillon Traloux, et nous frôlions au passage le canot automobile de M. Jaussand, de Tuléar, le principal exportateur de bœufs de la région, qui vient d'accomplir la traversée difficile de Tuléar à Fort-Dauphin.

---





LA RADE DE FORT-DAUPHIN

## II

### LE CERCLE DE FORT-DAUPHIN

Les événements insurrectionnels eurent, à Fort-Dauphin, une répercussion accentuée. Les nombreux colons établis dans cette ville furent avertis que quelque chose d'anormal venait de se passer, par le fait que, simultanément et comme obéissant à un mot d'ordre, tous les travailleurs et domestiques Antavaratra (1) abandonnèrent leurs maîtres et quittèrent la ville sans même réclamer leurs salaires. Peu après le *Pernambuco* apportait la nouvelle des événements d'Amparihy.

Après la retraite du capitaine Gramont et l'invasion du cercle par les insurgés, l'alarme était grande dans la ville. Aussi, comme au temps de Flacourt, la nuit venue, la population européenne tout entière allait, dès que la retraite avait été sonnée par le clairon du poste, se réfugier dans le rova, vieux fort aux épaisses murailles de moellons, bâti par le hardi aventurier sur le point culminant de la falaise qui domine la baie.

Cette situation se prolongea pendant trois semaines,

(1) Antavaratra, les gens du Nord.

qui parurent d'une longueur mortelle aux colons étreints par une angoisse que venait encore aviver la nouvelle du meurtre du lieutenant en congé Conchon. Cet officier exploitait la concession l'Émeraude, aux portes mêmes de Fort-Dauphin. Il y fut assassiné dans les circonstances les plus dramatiques, sous les yeux de sa femme, par ses propres domestiques, des Romeloko d'Ampasimena. Le chef du complot paraissait être le cuisinier. Leur crime accompli, les assassins laissèrent Mme Conchon et ses enfants libres de gagner Fort-Dauphin.

Avec le capitaine Gramont arrivèrent aussi à Fort-Dauphin, Mme Hartmann, veuve de l'adjoint des affaires civiles tué à Vohimasy et le Père Coindard, missionnaire de Ranomafana, également renvoyés indemnes par les rebelles, après le sac du poste et de l'établissement des lazaristes de Ranomafana.

L'esprit frappé par les tragiques événements auxquels elle avait assisté, Mme Hartmann, qui brilla autrefois dans la société mondaine de Tananarive, où on appréciait ses talents d'écuyère et de cantatrice, entra en religion chez les sœurs trappistines de Tarragone.

Quant au Père lazariste Cotta, échappé d'Ampasimena grâce au dévouement de l'un de ses élèves, qui le prévint à temps de l'arrivée des rebelles et l'aida à se cacher dans la forêt, il réussit également, au prix de fatigues inouïes, vivant de racines et couchant à la belle étoile, à atteindre Fort-Dauphin. Il y fut recueilli par la garnison, qui put enfin se donner de l'air après l'arrivée du *Corsica*, amenant des renforts de Diégo-Suarez (20 décembre 1904).

Au débarquement, toute la population était massée sur le rivage ; colons, troupes européennes et indigènes, ayant à leur tête le dernier lieutenant de la légion étrangère présent dans l'île, officier de très belle allure, fonctionnaires de toute espèce et de tout rang, indigènes de toutes races : Antandroy, Antanosy, Antatsimo, etc., etc.

Mgr Crouzet, directeur de la mission lazariste, est à la tête de ses élèves, dont la fanfare joue la *Marseillaise*. Je remarque un Père aux joues rebondies, qui souffle avec une ardeur louable l'hymne national dans un cornet à pistons.

A la suite du Gouverneur, que guide le commandant Traloux, nous gagnons la Résidence, construction démontable, installée sur un tertre verdoyant au centre de la ville et, là, nous nous absorbons aussitôt dans le dépouillement de nombreux télégrammes officiels dont l'incidence évitée à Farafangana n'avait été, comme de juste, que différée. Lorsque cette fastidieuse besogne est enfin terminée, la nuit tombe déjà. Nous nous hâtons vers la popote des officiers du cercle mise à la disposition de la mission, où nous remarquons un billard dont l'état de vétusté est tel que nous en faisons unanimement remonter l'origine à Flacourt.

Le lendemain, 26 août, visite de la ville sous la conduite du commandant Traloux.

Fort-Dauphin est bâtie sur une série de dunes de sable parallèles séparées par des vallons.

L'aspect de la côte rappelle celui du littoral de la Gas-

cogne. L'analogie se poursuit d'ailleurs complète jusque dans les moindres détails : large plage sablonneuse, réseau de dunes parallèles à la côte, lagunes allongées dans le même sens. Cet aspect est le même, à peu de chose près, de Fort-Dauphin à Foulpointe : le littoral est sensiblement rectiligne, toujours comme en Gascogne, et sur une longueur de 1.100 kilomètres environ.

La falaise de 40 mètres de hauteur, qui domine le rivage et sur laquelle Flacourt avait bâti la citadelle, dont subsistent encore quelques bastions, sépare la baie de Fort-Dauphin de la fausse baie des Galions.

Au cours de notre promenade, le commandant nous a fait remarquer quelques spécimens de la curieuse végétation de cette étrange contrée et en particulier l'arbre sans feuilles qui croît surtout dans le pays des Antandroy et fournit un excellent bois qu'ils utilisent pour la charpente. On dirait un gigantesque chandelier à plusieurs branches ; c'est l'arbre candélabre. Il y a aussi l'arbre saucisse, l'arbre cigare, l'intisy, d'où l'on tire un excellent latex, etc., etc.

Les promenades intéressantes et instructives sont malheureusement rares, faute de temps. Le programme comprend la réception des colons à la résidence, à partir de 8 heures du matin ; à 10 h. 15, vin d'honneur offert au Gouverneur général par la Chambre de commerce. L'après-midi, visite de l'hôpital et des écoles, parmi lesquelles l'école professionnelle due à l'initiative de Mgr Crouzet mérite une mention spéciale.

Demain, kabary sur la place du marché, où trafiquent surtout les négociants hova. Tous les chefs des environs sont convoqués et viendront avec enthousiasme, assure le commandant Tralboux. A l'issue du kabary, déjeuner officiel suivi d'une excursion au jardin d'essai.

Après-demain en route pour Ranomafana et Ampasimena. Dès aujourd'hui, l'un des premiers soins du Gouverneur général est de s'enquérir des points de refuge des chefs Befanoha et Kotavy. Le premier serait dans le secteur de Tsivory, le second dans le district de Vangaindrano.

M. Lepreux donne l'ordre de télégraphier au capitaine Vacher et à l'administrateur Bénévent d'envoyer respectivement à Befanoha et Kotavy des émissaires sûrs pour annoncer à ces rebelles l'arrivée dans le sud du Gouverneur général et les sommer de venir au-devant de lui faire leur soumission, avec promesse d'avoir la vie sauve. Le télégramme adressé à Tsivory indiquait en outre l'itinéraire de la mission que connaissait déjà M. Bénévent.

Dans la matinée du 27 août a eu lieu sur la place du marché le grand kabary prévu au programme. Les chefs Antanosy des environs avaient été exacts au rendez-vous, où se trouvaient aussi de nombreux Antandroy et quelques Bara, sans compter les Hova établis dans le cercle.

Après le kabary, les guerriers Antandroy, entrelacés comme nos écoliers quand ils jouent à l'ours, dansent le « berida », dont les évolutions pesantes sont accentuées par un chant aux inflexions monotones.

Les gens de ce pays sont très différents des Hova. Grands, bien bâtis, ils ont un aspect féroce et sauvage, particulièrement les Antanosy et les Bara. Les Antandroy sont, je crois, les gens les plus arriérés de la planète. Ils ne sont vêtus que d'un pagne, sauvegardant à peine la décence. Pendant la dernière insurrection, ils sont restés paisibles. Sollicités par les Antanosy et les Bara de se joindre à eux contre nous, ils ont répondu : « Lorsque les Vazaha (1) sont venus conquérir notre pays, à nous Antandroy, vous leur avez servi de bourjanes et avez porté leurs bagages ; eh bien, aujourd'hui que vous êtes en guerre avec eux, c'est à notre tour de porter ce dont ils auront besoin. » Et ils firent comme ils avaient dit, ce dont ils ont été félicités au cours du kabary officiel, traduit en hova par l'interprète Rabary et en dialecte tanosy par le gouverneur indigène de Fort-Dauphin. J'ai trouvé ce discours un peu abstrait pour des indigènes dont l'intellectualité ne dépasse guère celle de leurs bœufs, auxquels ils tiennent d'ailleurs tellement que c'est pour eux un crève-cœur d'en vendre un seul sur un troupeau de 500. Une seule chose m'a paru les frapper, c'est lorsqu'on leur a dit qu'à persister dans la voie de la rébellion contre la France, ils auraient inévitablement le sort de l'œuf qui veut lutter contre la pierre, proverbe malgache : « Atody tsy miady amam-bato ». C'est ce langage simple qui convient seul à mon sens.

A midi, déjeuner de 24 couverts offert par le Gouverneur général, et auquel assistaient Mgr Crouzet, les offi-

(1) Vazaha, Européen, blanc.



UN CHEF ANTANDROY ET SES LIEUTENANTS



ciers du cercle et plusieurs colons. La table était brillamment décorée de fleurs empruntées au jardin d'essai de Nampohana, parmi lesquelles des camélias à la fois roses et blancs, des azalées, des œillets de toutes nuances et la plante curieuse, en forme de pipe avec couvercle à rabattement, le népenthès, qui emprisonne les mouches et autres insectes assez imprudents pour se poser à l'intérieur de sa corolle, les absorbe et les digère !

A 2 h. 1/2, départ pour le jardin d'essai, situé à 5 kilomètres de la ville. Sur la route on remarque la végétation des dunes : plantes rampantes aux larges feuilles, vontaka aux fruits sphériques, jaunes lorsqu'ils sont mûrs, et dont la noix très dure, qui ne peut être brisée que contre une grosse pierre ou un arbre, renferme une pulpe grisâtre de saveur acide. Leurs dimensions sont celles d'une grosse orange. A Nampohana j'ai admiré les letchi dont les fruits exquis sont malheureusement encore verts, le thé, les poivriers, les singuliers arbres sans feuilles de l'Androy dont j'ai parlé plus haut, l'arbre corail — on dirait du corail peint en vert. — Il y a aussi un cimetière Antanosy dans un bouquet de bois, réservé aux sépultures indigènes au moment de l'établissement du jardin. On nous montre encore quelques échantillons du terrible tanghin, dont le fruit renferme un poison qui joue un rôle bien connu dans l'histoire des souverains malgaches. Le tanghin existe un peu partout dans la brousse du littoral, entre Fort-Dauphin et Andevorante.

Le jardin d'essai de Nampohana a été occupé par les rebelles au cours des derniers événements ; le directeur

M. Delgove et sa jeune femme n'eurent que le temps de se réfugier à Fort-Dauphin. M. Bousquet, jardinier, un petit homme vif, à l'accent méridional, est très empressé auprès des membres de la mission, auxquels il tient à soumettre les spécimens les plus rares de ses parterres, de ses vergers et de ses carrés de légumes.

Demain, lever à 6 heures pour répartir les bagages aux porteurs (mpitondro entana) et les envoyer en avant à Belavenina (1), où ils nous attendront.

Le 28 août, nous partons à une heure de l'après-midi, par un temps très agréable. Au vent violent de la veille, qui soulevait des nuées de sable brûlant, aveuglant les voyageurs, a succédé une brise légère, ridant à peine la surface de la baie. Nous laissons derrière nous la machine éolienne de M. Marchal, créole mauricien. Ce moulin à vent, destiné à élever de l'eau douce à la hauteur d'une dizaine de mètres pour irriguer ensuite des terrains plus ou moins arables, aurait coûté 80.000 francs. L'appareil est aujourd'hui hors de service et tend ses bras immobiles vers le ciel indifférent. C'est la première chose qu'on doit apercevoir en débarquant à Fort-Dauphin, quand l'attention n'est pas absorbée par le protocole d'une tournée officielle. M. Marchal a, paraît-il, réalisé une jolie fortune dans le commerce du caoutchouc.

Le commandant Tralboux nous accompagne. Il jouit d'une santé florissante, qu'il doit sans doute à son égalité d'humeur : « Jamais de fièvre », dit-il. Et cependant il ne

(1) Belavenina signifie : où il y a beaucoup de cendres.

se protège pas contre le paludisme avec le soin méticuleux de son commensal, le vétérinaire G... Celui-ci a fait obturer par des toiles ou des gazes métalliques, dont les fils sont suffisamment serrés pour empêcher les moustiques de passer, toutes les ouvertures de la maison qu'il habite et rien ne le désoblige autant que laisser la porte ouverte quand on entre chez lui. Il espère éviter ainsi les piqûres et la fièvre paludéenne qui en est la conséquence.

Sous la direction du commandant Traloux, nous nous engageons dans les dunes qui, peu à peu, se couvrent d'une végétation superbe. Ces chaînons de sable, parallèles à la côte, sont vraiment curieux à observer. Comment ont-ils pu se former ? Voici une théorie que je soumets à l'appréciation des géologues : Sur la côte orientale de Madagascar, l'action persistante des vents d'est lance constamment les vagues à l'assaut du littoral. Or, les rivières, à l'allure torrentielle, qui descendent des hautes montagnes formant l'ossature de l'île, entraînent dans leurs eaux le sable qu'elles détachent perpétuellement des roches siliceuses rencontrées sur leur route. Les deux courants — eau douce de la rivière, eau salée des vagues — se heurtant à l'embouchure, la vitesse résultante devient nulle et le sable se dépose en vertu de la pesanteur. C'est le phénomène de la barre. Cette barre est constamment désagrégée par les courants de l'Océan dont les lames apportent sans trêve sur le rivage le sable ainsi entraîné. Le flot le pousse ensuite le plus possible en avant au moment du flux et, en se retirant, l'étale en pente douce inclinée vers la mer. A son tour le soleil entre en jeu pour

le dessécher, ce qui le rend mobile. Puis le vent régnant, perpendiculaire à la côte, le roule vers l'intérieur des terres où il s'amoncelle en une chaîne ininterrompue de monticules en avant de l'obstacle continu que forme la végétation touffue du littoral. Vienne la saison des pluies, en arrière de la première ligne de dunes ainsi formée, l'eau s'accumulera formant lagune. Sous l'action du vent, du sable sera alors projeté sur la rive de la lagune opposée à la côte. On a ainsi, sur le littoral, une série de dunes parallèles dont la hauteur va en s'affaiblissant à mesure qu'on s'éloigne de la mer. Corrélativement, les lagunes voisines de la côte sont assez importantes, les autres ne sont que des marécages.

La route suit précisément le bord d'une lagune au pied de la dune. J'admire des citronniers couverts de fruits, qui poussent librement en pleine terre, de nombreux badamiers étendant au-dessus du sol leurs branches horizontales. Après deux heures de marche à l'ombre protectrice des arbres de la dune, parmi lesquels je citerai encore les filaos, les palmistes, les cycas, etc., etc., nous débouchons dans une grande plaine ressemblant absolument à nos landes françaises et couverte, comme elles, de bruyères. La couleur locale se manifeste par la présence des ravinala ou arbres du voyageur, aux grandes feuilles disposées en éventail autour d'un tronc commun et qui, ici, remplacent les ajones. Sous le sable, on rencontre le tuf ou alios, fait de sable aggloméré par le lent travail des siècles. Bientôt apparaît à nos yeux surpris l'un des phénomènes les plus curieux du règne végétal, la plante gobe-mouches, dont

j'ai parlé plus haut. Les fonds marécageux de la lande en sont parsemés.

La plante gobe-mouches, ou népenthès, est une touffe de joncs dont les fleurs, qui se trouvent à l'extrémité de certaines feuilles, affectent assez exactement la forme d'une flûte à champagne munie d'un couvercle pouvant se rabattre autour d'une sorte de charnière ; la tige qui porte cette fleur singulière est recourbée sur elle-même à la manière des cors de chasse.

Qu'une mouche vienne à s'introduire dans le cornet fatal où l'attire un suc exquis, elle est rapidement anesthésiée par ce suc qui contient, sans doute, un stupéfiant énergique et tombe au fond de la flûte, où elle se décompose et est absorbée par la plante. J'ai fait une expérience amusante. Sur ma demande, un gobe-mouches a été placé sur mon filanjana. En peu de temps, les mouches qui m'entouraient en grand nombre, sont allées se jeter d'elles-mêmes dans la gueule du minotaure et elles n'en sont pas ressorties. J'ai ouvert des gobe-mouches qui contenaient de gros papillons. Quel rêve pour un papillon que d'avoir le calice d'une fleur pour tombeau. Ai-je dit déjà que le couvercle a une belle couleur rouge et donne l'impression d'un magnifique lépidoptère butinant une fleur jaune.

Vers 4 heures, nous quittons la lande pour entrer dans un joli bois peuplé d'oiseaux babillards. Nous traversons une petite rivière sur un pont rustique. Ce pont est formé de troncs d'arbres accolés, reposant, d'une part, sur la rive et, de l'autre, sur des pieux formant pile enfoncés au milieu du courant. La rivière coule sous un berceau de

verdure, où ne pénètre, malgré l'ardeur du soleil, qu'une lumière très atténuée. Ce paysage est ravissant. Devant nous, un village. C'est Belavenina. La première étape est terminée.

Belavenina est un village d'une trentaine de cases, bâti sur un petit tertre entouré de marigots. Le sergent Lejeune, auquel incombent les délicates fonctions de fourrier, arrivé quelque temps avant la colonne, avait réparti entre nous les cases peu confortables des indigènes, lesquelles, détruites par des fahavalo (1), — les gens de Belavenina n'ont pas participé à l'insurrection — avaient été reconstruites hâtivement. Pour parvenir à la mienne, il fallait traverser un emplacement où, le soir même, peu avant notre arrivée, on avait tué des bœufs et laissé sur place le sang et les viscères des animaux. Sur le conseil du commandant Tralboux, qui avait fait construire une case spéciale pour le Gouverneur et une autre, destinée à servir de salle à manger, je m'installe dans cette dernière, bien située sur la grande place au milieu du village.

A notre arrivée, le chef du village et les notables, « le fokonolona », étaient venus recevoir le Gouverneur. Le chef se drapait avec quelque dignité dans un beau lamba de soie orné de perles et valant, paraît-il, quelques bœufs.

Il faut, dans chaque village, nourrir, non seulement les membres de la mission et l'escorte, mais aussi les 250 bourgeois qui nous accompagnent, portant nos bagages, nos personnes et l'encombrant matériel du cabinet civil.

(1) Fahavalo, ennemi, brigand de grand chemin.

J'ai, en principe, 30 bourjanes, dont 12 de filanjana, mais, vu mon embonpoint et les objets disparates que je suspends à mon filanjana, muni de crochets à cet effet, fusil, puncho (rectangle de toile caoutchoutée, percé d'un trou central où l'on passe la tête), carré de toile imperméable à mettre sur les genoux en cas de pluie, quart et bidon que je remplis chaque matin de thé léger, petit sac de toile, renfermant les cartouches de consommation journalière, un flacon de quinine, ce viatique du colonial, une gourde de vieux rhum, mon képi, le casque devenant insupportable dès que le soleil est au-dessous de l'horizon, etc., j'ai cru devoir faire une mutation et j'ai 14 bourjanes de filanjana et seulement 16 porteurs de bagages. Il est vrai que le poids de ceux-ci n'atteint pas 100 kilos.

Cette petite troupe obéit au commandeur Rainivondry.

Ce commandeur est un bourjane de haute taille, coiffé d'un chapeau de paille à larges bords, orné d'un ruban noir. Il est vêtu d'une longue chemise blanche serrée à la ceinture par un cordon auquel est attaché un long tube de fer blanc renfermant les « taratasy » ou papiers qui constatent les droits de ses administrés temporaires — état nominatif des porteurs, visa aux points de départ et d'arrivée, vatsy (1) reçus, etc.

Le lamba négligemment rejeté sur l'épaule droite, le parapluie, insigne de commandement, à la main, le pantalon de toile blanche serré à la cheville, la tête haute, la démarche assurée, le commandeur Rainivondry a vraiment grand air.

(1) Vatsy, avances.

Les porteurs de bagages marchent plus lentement que les porteurs de filanjana. Ils doivent donc partir de très grand matin pour arriver en temps utile à l'étape, avec les vivres, le matériel de cuisine et de couchage et les vêtements indispensables. Il n'y a pas d'auberges sur la route, en effet.

Aussi chaque matin se pressent-ils à la porte de nos logements attendant, avec impatience, que nos ablutions matinales soient terminées pour emballer, à la hâte, le matériel de couchage — farafara (lit), table et chaises pliantes — et les menus objets de toilette, y compris le photophore. Les porteurs de bagages sont sous la surveillance directe du commandeur.

Les marécages qui entourent Belavenina ont des contours indécis, d'autant que leurs rives vaseuses sont recouvertes de verdure. Heureusement un indigène me sert de guide, d'indicateur et même de bac. Debout avant le jour, j'arrive devant un marais où s'ébattent de nombreuses sarcelles. Mes deux coups de fusil ne produisent aucun résultat, bien que tirés à bonne portée. Mon désappointement est grand et je n'hésite pas à incriminer la qualité de ma poudre. Je manque encore un pigeon bleu picorant sur un rocher, à demi-portée de fusil. Le Malgache, qui a des yeux de lynx, a vu distinctement, dit-il, mon plomb ricocher sur les plumes du volatile, qui ont ainsi formé cuirasse.

Dépité, je me rends au point de rassemblement, devant la case où le Gouverneur général a passé la nuit, mais bien



que le soleil s'annonce à peine, la colonne est déjà partie. Je monte en filanjana au milieu des acclamations des habitants du village qui me font escorte jusqu'à la limite de leur territoire en battant des mains et chantant à tue-tête.

La colonne est en marche, au loin, derrière l'escorte composée de dix solides Sénégalais, commandés par l'un des leurs, caporal, géant de six pieds, portant une barbe rare et rude, à l'aspect rébarbatif. Les Sénégalais sont ici la terreur des indigènes et la sauvegarde des Européens. Comme à Fort-Dauphin, le commandant Traloux me demandait si une escorte était nécessaire, le cercle paraissant complètement calme, nous sommes tombés d'accord sur le chiffre de dix Sénégalais, suffisant pour constituer une escorte d'honneur et aussi pour assurer, le cas échéant, toute sécurité.

A quelques kilomètres de Belavenina, indiqué de loin par un arbre touffu et élevé, dans les rameaux duquel flotte un « lamba mena » (1), un cimetière se trouve au bord de la route. Le nom du village dont dépend ce cimetière n'est pas donné par la carte de l'état-major.

Ce cimetière Antanosy d'un village ignoré est tout à fait remarquable ; il se compose d'abord d'un très grand nombre de pierres plates levées, dont quelques-unes ont sept ou huit mètres de hauteur. En outre, on distingue quelques colonnes de bois sculpté. Ces colonnes, formées du fût d'un arbre long et mince, sont surmontées du profil d'un oiseau — pintade ou canard — et le bas du

(1) Lamba mena, drap rouge.

fût porte souvent en bas-relief l'image grossière d'un caïman. Les cornes des bœufs immolés au moment de l'inhumation du chef, dont la colonne doit perpétuer la mémoire, sont fixées par paires tout autour de la colonne ; j'en ai compté jusqu'à 40 paires. Or les 40 bœufs tués ce jour-là ont été mangés par la population. On peut donc se figurer les orgies, les saturnales qui accompagnent ici les grandes cérémonies funèbres. On immole aussi des bœufs, paraît-il, et en grand nombre, au moment de la circoncision des enfants mâles.

La route que nous suivons est tracée au milieu d'une brousse assez épaisse, où dominent les ravinala et les citronniers qui portent des fruits excellents, précisément mûrs en cette saison et analogues, sinon identiques aux fameux limons de Sicile. De distance en distance, on rencontre des villages dont la population massée au bord du chemin, les hommes d'un côté, les femmes et les enfants de l'autre, acclament le Gouverneur à son passage. Nous traversons ainsi le village d'Iroanga. A Tsianoria, passage d'une rivière à gué. La population est massée sur la rive opposée. Les femmes dansent au son du langorono ou tambourin malgache.

A Andramenaka, je remarque le chef du village que je reconnais pour avoir assisté au kabary de Fort-Dauphin. Il porte crânement un chapeau canotier et se drape dans un magnifique lamba de soie. Ses traits assez fins dénotent l'intelligence. Le commandant Tralboux me dit qu'il jouit dans le pays d'une assez grande influence. Les rama-

toa (1) de son village trépignent vigoureusement aux accents des langorono et des apongabe (grosses caisses).

Lorsque nous dépassons Andramenaka, le chef nous emboîte le pas pour nous accompagner jusqu'au col du Sakavelona.

Depuis quelques heures, la route monte insensiblement vers les montagnes et déjà nous avons quitté les plaines. Il est 11 heures, nous arrivons aux abris que le commandant Traloux a fait construire pour nous permettre de déjeuner à couvert. Le sentier est bordé de bois de haute futaie. Au-dessous de nous s'étend une vaste plaine ; au loin, vers Sainte-Luce, des hauteurs bordent la mer bleue, qu'on aperçoit distinctement par deux échancrures. La plaine donne l'impression d'un immense désert, où les terrains ensemenés ont une si faible étendue qu'à cette distance les cultures sont noyées dans les ravinata qui décidément dominent dans la région. Au-dessus de nos têtes, verdoie la montagne inaccessible couverte de forêts. Autour des sommets, des aigles planent en cercle, majestueusement et sans se lasser. Plus près de nous, attirés par l'odeur du sang des bœufs tués la veille pour nos bourjanas, des papango (vautours) et des goaika (corbeaux) se disputent sans relâche. Je remarque que le corbeau isolé cède la place au vautour, mais que deux corbeaux réunis mettent celui-ci en fuite. Dans les fourrés chantent les toloha ou coqs de pagode, tête de faisan sur le corps d'une huppe. Le cri du toloha ressemble assez exactement au glouglou d'une barrique renversée dont le contenu s'écoule tumultueuse-

(1) Ramatoa, femme indigène.

ment par la bonde. Des veuves ou railova, sorte de merles à longue queue, se perchent à la cime des arbres. Elles sont ainsi appelées à cause de leur plumage entièrement noir.

Les Malgaches ont aussi donné aux « veuves » le nom de mpanjaka-vorona — roi des oiseaux — parce que, disent-ils, elles arrachent les plumes des autres oiseaux pour en construire leurs nids !

J'aperçois aussi quelques pintades ; cet oiseau à l'air triste et inquiet me rappelle le héros grec Ajax, qui portait, lui aussi un casque orné d'une sorte de cimier recourbé d'avant en arrière. Le cimier de la pintade malgache est gris, sur une tête d'un bleu vif.

Nous sommes à mi-côte du col de Sakavelona que nous franchirons dans l'après-midi avant d'arriver à Ranomafana. La chaleur est beaucoup plus sensible à cette altitude que sur le littoral. Cette remarque est absolument générale sur la côte est de Madagascar.

Après le déjeuner, dans un site mouvementé, où les arbres servent de refuge à de nombreux oiseaux, parmi lesquels les pigeons verts sont les plus appréciés par les gourmets, nous entrons dans la grande forêt où nous admirons des arbres gigantesques, splendides, des lianes énormes aux enroulements capricieux, descendant parfois en tire-bouchon de la voûte de verdure suspendue à 20 mètres au-dessus de nos têtes. Ce spectacle justifie une phrase de Chateaubriand, que j'avais jadis trouvée un peu emphatique ; je la cite de mémoire : « Des arbres de toutes couleurs, de toutes essences et de tous parfums, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent le regard ». Pour

arriver au col par des pentes acceptables, le sentier tracé au flanc de la montagne que dominant à pic d'énormes rochers et qui côtoie des gouffres d'une profondeur impressionnante, se déroule en lacets capricieux. Parfois un torrent dévale de la montagne et traverse la route en mugissant sous un ponceau de troncs d'arbres.

Pendant quelques instants, la lisière de la forêt voisine est entièrement brûlée et les arbres morts dressent lamentablement vers le ciel leurs troncs desséchés et tordus. L'impression ressentie à la vue de cette étendue couverte de cendres et où d'immenses fumerons semblent jalonner les tombes d'un cimetière, est pénible et même sinistre. La destruction de cette partie de la forêt doit être récente puisque le manteau de végétation, que la nature confectionne ici avec une rapidité inconcevable, n'a pas encore recouvert ces ruines.

Depuis notre entrée dans la forêt, les ravinala ont cessé. Pas d'oiseaux non plus. Nous avançons dans un silence impressionnant, religieux. Parfois, assure-t-on, le cri du babakoto (1) traverse la solitude et plus rarement encore, on voit l'« aï » ou « paresseux », dont la taille est celle d'un enfant de 7 à 8 ans, passer lourdement d'un arbre à l'autre en utilisant le réseau touffu de lianes qui unit les ramures de tous les géants de la forêt.

Pendant la marche, j'examine à loisir notre escorte sénégalaise, dont, je ne sais par quel hasard, je me trouve rapproché. Deux « madames Sénégal » (2) restées à Fort-

(1) Babakoto, espèce de singe.

(2) « Madame Sénégal, » nom que donnent les Malgaches aux femmes des tirailleurs sénégalais.

Dauphin, au moment où leurs époux sont partis de cette place pour aller réoccuper le poste de Ranomafana, ont obtenu du commandant Traiboux l'autorisation de profiter de notre voyage pour aller rejoindre leurs maris. Comme toute Sénégalaise qui se respecte, elles ont de lourds bracelets d'argent au poignet et à la cheville, des bagues aux doigts et aux orteils, des anneaux dans les oreilles et même dans le nez. Elles sont vêtues de robes aux couleurs voyantes et portent un mouchoir élégamment noué dans les cheveux à la manière de nos paysannes gasconnes. Je suis intéressé par le manège d'un garnement sénégalais, de 3 ou 4 ans au plus, qui nous accompagne à cheval sur les épaules de l'un des tirailleurs. Ses cheveux sont déjà rasés et seule une longue mèche a été réservée au sommet du crâne. C'est le marabout.

Mon petit diable noir s'agite inconsidérément sur sa monture qu'il fatigue beaucoup, en tournant vers moi un visage espiègle où brillent deux prunelles d'un noir de jais. Pour soulager le tirailleur, je fais jucher le bonhomme sur les épaules de l'un de mes bourjanes aux cheveux crépus duquel il se cramponne en lui tirant sournoisement la langue.

Au col du Sakavelona, le capitaine Dayre, commandant du secteur de Ranomafana, est venu à notre rencontre à mulet avec une vingtaine de Sénégalais. Un vent très frais souffle dans l'échancrure du col et une petite pluie fine tombe même pendant quelques minutes. C'est la condensation produite par les deux courants d'air chaud et humide et d'air froid et sec qui se heurtent dans le col.

La descente est rapide par le versant plongeant vers l'ouest. Le long du sentier mes porteurs cueillent des longoso, sorte de racines dont la forme rappelle celle des échalotes. A l'intérieur se trouve une pulpe blanche acide mêlée de graines noires qui laisse un arrière-goût pimenté analogue à celui du « gingerale ». Sur un arbre ramassé en boule comme nos pommiers, les bourjanés cueillent également des fruits appelés « vanaka » qui ressemblent vaguement à des nèfles et qui ont le goût de pommes un peu blettes.

Nous traversons le village d'Ambahy. Les habitants paraissent moins policés que ceux du littoral. A demi sauvages, ils rappellent le type polynésien, et même parfois sémite. Tous sont rassemblés au bord de la route, en deux groupes distincts : les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Leur aspect n'est guère rassurant ; sur le milieu du front, hommes et femmes portent un tatouage représentant une tête de bœuf ; dans les cheveux, des grigris, débris de seiche taillés en rond et dont le trou central est traversé par une touffe de poils provenant d'un bœuf sacrifié.

Au sortir de ce village, la vue s'étend sur un plateau mamelonné, sans arbres, sans verdure, couvert uniquement d'herbes jaunies par le soleil, au milieu duquel serpente le Manampanihy. Le paysage triste et monotone, comme ceux que j'ai eu l'occasion de voir autrefois dans le vaste désert du Boéni, de Maevatanana à Andriba, n'est pas exempt de grandeur sauvage. Au loin, des hauteurs dénudées ou couvertes d'une herbe rare et sèche

bornent le vaste horizon. Des ravins profonds, dont les flancs sont mouchetés de ravinale, rayent çà et là de traits verts les pentes des montagnes fauves. A mesure que nous avançons vers Ranomafana, nous avons l'impression de descendre les gradins d'un cirque aux proportions grandioses. Bientôt la colonne s'arrête sur la rive droite du fleuve, que nous traversons sur un bac improvisé, aux acclamations enthousiastes de la population massée sur la rive opposée. Cependant le soleil, au terme de sa course, disparaît à l'ouest derrière les montagnes dont les échancreures laissent entrevoir d'admirables et changeants jeux de lumière. Un instant encore, les derniers feux de l'astre du jour illuminent les sommets, puis tout s'estompe dans les demi-teintes du crépuscule au moment où, salués par les clairons du poste, nous entrons dans le village de Ranomafana.

Le commandant Tralboux nous montre les ruines de la résidence qui fut saccagée et brûlée par les rebelles, après le départ, sous la protection du Père Coindard, de la veuve de l'infortuné Hartmann. L'établissement fondé à Ranomafana par la mission des Pères lazaristes a été également détruit de fond en comble, et c'est sur son emplacement, au point culminant d'un tertre dominant le village, qu'a été construit le blockhaus de la compagnie de Sénégalais qui occupe aujourd'hui Ranomafana. Ce blockhaus est un rectangle de palanques fichées en terre, appointies à leur extrémité supérieure et dont les intervalles sont juste suffisants pour laisser passer les canons des fusils des défenseurs.



La palissade ainsi constituée est entourée d'un fossé, peu profond à la vérité, mais dont l'escarpe est recouverte de cactus aux longues feuilles se terminant par des épines dures et acérées comme le fer d'une sagaie. Au centre, s'élève un réduit, constitué comme le corps principal, mais couvert en bardeaux. En mémoire de la mort tragique de l'administrateur Hartmann, son nom a été donné au nouveau poste de Ranomafana.

Le village, détruit pendant l'insurrection et rebâti depuis sa réoccupation par nos troupes, comprend une quarantaine de cases dont deux ou trois boutiques tenues par des Hova, la seule race de l'île qui soit apte au négoce.

Cinq minutes après notre arrivée, toute la population se trouvait rassemblée devant l'habitation du capitaine Dayre, et recevait en un kabary solennel les reproches sévères du Gouverneur général et ses exhortations en vue d'un avenir meilleur. Ce discours parut produire un excellent effet sur les indigènes auxquels, en signe d'oubli du passé et pour fêter sa bienvenue, le Gouverneur général fit distribuer quelques bœufs pris jadis aux insurgés et gardés depuis dans le poste. Ces bœufs furent abattus immédiatement, puis débités et distribués au peuple. Comme toujours, après ces agapes, on pouvait voir le lendemain à l'aube, planer au-dessus de la vallée une nuée de vautours et de corbeaux attirés par l'odeur du sang et se disputant avec acharnement les débris du charnier de la veille.

L'itinéraire comportant une demi-journée de repos à

Ranomafana, le Gouverneur général décida d'aller visiter la source thermale qui donne son nom au village. Ranomafana signifie en effet « eau chaude » et rappelle ainsi notre Chaudesaigues du Cantal. Cette source se trouve au fond d'une petite combe située à une demi-heure environ du poste. L'eau qui sort en bouillonnant a une odeur et un goût fortement sulfureux. Sa température doit être voisine de 60°. Le point d'émergence est au centre d'une aire circulaire de sable mouvant de 2 mètres de rayon, que recouvre un tapis vert de plantes dont l'aspect rappelle assez celui du trèfle. Les eaux de la source thermale se répandent par un étroit canal, long de quelques mètres, dans une rizière qui ne paraît souffrir ni de la température de l'eau, ni de sa teneur.

Pendant que nous examinons curieusement la source dont nous goûtons l'eau tour à tour à l'aide du gobelet dont j'ai eu soin de me munir, nos bourjanés, profitant de l'aubaine, barbottent pieds nus dans le canal. L'eau est un peu chaude, il est vrai, mais le Malgache a l'épiderme épais et dur comme du cuir.

Avant de quitter Ranomafana, M. Tralboux me fait remarquer l'importance stratégique de ce point, à la croisée des routes de Fort-Dauphin à Esira et de Manantena à Ambovombe.

Après un frugal déjeuner, nous nous mettons en route pour Andasibe (le grand campement). Nous descendons la vallée du Manampanihy. De distance en distance, des termites ont édifié leurs cônes de terre rouge qui pointent au-dessus de la mer d'herbes sèches couvrant

le plateau à perte de vue. Parfois, cependant, des roches se montrent à nu et leur couleur grise rompt l'uniformité mélancolique du paysage. Dans leurs anfractuosités s'est amassée un peu de terre végétale où croissent en abondance des ananas sauvages. Bientôt, nous traversons le Maloto (le sale) sur un pont improvisé. En face de nous, sur la rive opposée du Manampanihy, s'élève une colline dont le sommet est ombragé d'arbres séculaires. Ce sont les ruines d'Ambohimanga, ancien poste fondé par les Hova pour asseoir leur domination dans la région.

Dans la même direction, mais à une altitude bien supérieure, le capitaine Dayre nous signale le repaire de Vohimasy, où, à la fin de février 1905, s'étaient retranchés de nombreux fahavalo chassés de Ranomafana par le capitaine Gramont et de Manantenina par le capitaine Fleuriot de Langle. Attaqués de front par le détachement du lieutenant Lefranc, ils accueillirent par un feu terrible les Sénégalais de cet officier, qui, bien que blessé grièvement, se cramponna énergiquement au sol, attendant du secours. L'arrivée de renforts débouchant sur le flanc des rebelles les décida enfin à évacuer Vohimasy. En récompense de sa brillante conduite dans cette affaire, le lieutenant Lefranc a reçu la croix de la Légion d'honneur à la fin de l'année 1905.

Nous traversons quelques villages dont les populations acclament le Gouverneur. A Masiakena, la colonne s'arrête. Le commandant Tralboux tient à présenter au Gouverneur général le chef Mahavelo, ombiasy et fahavalo de

marque, dont il a reçu récemment la soumission. Mahavelo manifeste publiquement le regret de sa conduite passée, déclare qu'il a été entraîné dans la révolte par les ombiasy venus du nord, promet d'être dorénavant un sujet fidèle de la France et de se consacrer exclusivement à la culture du riz. Ses traits énergiques, son attitude martiale contrastent avec l'humilité de ses paroles. Pendant son discours, le docteur Jourdran, qui l'observe avec curiosité et intérêt, reconnaît dans ses yeux les symptômes caractéristiques de la cataracte, et lui annonce qu'il sera complètement aveugle avant deux ans, à moins qu'il ne consente à venir à Tananarive pour s'y faire opérer par les médecins européens. D'abord surpris par cette grave révélation, Mahavelo ne tarde pas à se ressaisir et promenant sur ses compagnons un regard assuré, il leur dit d'une voix ferme : « Je vois que le vazaha est aussi un ombiasy, mais, ce qu'il m'a dit, je le savais déjà ». Cette attitude a pour but de ne pas laisser entamer son prestige sur les indigènes vis-à-vis desquels sa perspicacité aurait pu sembler en défaut.

Il convient de rappeler que Mahavelo a été l'un des instigateurs du guet-apens d'Esira, dont fut victime le sergent Pietri, affaire identique dans tous ses détails au sac du poste de Begogo dont nous avons raconté plus haut les tragiques péripéties.

Pour arriver à Andasibe, situé sur le Mandrare, affluent de gauche du Manampanihy, nous franchissons un col en avant duquel les rebelles avaient établi des retranchements qui paraissent, autant que j'en puis juger de

mon filanjana, être tout à fait analogues à nos ouvrages de compagnie.

A quelques kilomètres de là, nous sommes rejoints par des indigènes, armés de sagaies, venus à notre rencontre. Ce sont les partisans d'Andasibe qui réclament l'honneur de faire escorte au Gouverneur général jusqu'à son entrée dans leur village. Restés fidèles à notre cause pendant les troubles, les habitants d'Andasibe se fortifièrent et se gardèrent eux-mêmes contre les entreprises des rebelles jusqu'à l'arrivée de nos troupes.

Un spectacle inoubliable nous attendait au débotté ; devant la case réservée au Gouverneur, toute la population du village était réunie autour de deux jeunes danseurs bara, à peine vêtus de pagnes, et dont la luxuriante chevelure était ornée d'un diadème formé de longues plumes de coq. Au son des langorono, sur lesquels frappent frénétiquement sans discontinuer deux robustes guerriers bara aussi sommairement vêtus que les danseurs, les deux éphèbes se trémoussent en cadence, en simulant les phases d'un combat de coqs. Les assistants, groupés autour du Gouverneur et des membres de la mission, assis au premier rang sur des sièges rustiques, trépignent de joie et des murmures d'admiration soulignent les passes les plus mouvementées et les mieux réussies. Le docteur profite des dernières lueurs du crépuscule pour prendre une photographie de cette scène héroï-comique.

Les cases d'Andasibe sont les plus misérables que j'aie encore vues et celle où est logé le Gouverneur, bien que soigneusement tapissée de nattes de jonc posées sur la

terre battue et sur les cloisons en « falafa » (1), ne fait pas exception à la règle. L'un des compartiments de cette case est mis à ma disposition, mais je ne me hâte pas d'en prendre possession, aimant mieux rêver dans ma chaise-longue, sous « l'obscur clarté qui tombe des étoiles ».

Le ciel est en effet d'un calme et d'une pureté admirables ; des milliers d'étoiles scintillent au firmament. Cette nuit est l'une des plus belles entre les splendides nuits de ces régions. Devant moi, le losange de la Croix du Sud s'incline lentement, cependant que s'abaisse, à ma droite, la bannière d'Orion dont je compare mentalement le brillant baudrier à l'attache d'une hampe que porterait l'étréscelant Sirius. La disposition en ligne droite et à égale distance des trois étoiles de ce baudrier a frappé l'esprit observateur des Malgaches qui, du nord au sud de l'île, connaissent ce fragment de constellation sous le nom de « telonohorefy » (les trois qui sont distantes d'une brasses).

Cependant l'incomparable Vénus, que les indigènes appellent pittoresquement « Vadimbolana », — l'époux de la lune — descend lentement derrière les montagnes, à l'endroit même où a disparu le soleil, au char duquel elle est indissolublement attachée, car tantôt elle le précède, tantôt elle le suit.

Quel peut bien être le système du monde qu'imaginent les habitants de Madagascar ? Le capitaine du génie

(1) Falafa, sorte de lattis fait avec les nervures des feuilles du ravinala.

Mouneyres, chef du service des mines de la Grande Ile, qui connaît à fond la langue et les mœurs des indigènes, m'a raconté qu'un jour, au cours d'une mission dans l'ouest, il avait interrogé à cet égard un ombiasy réputé. « La terre est plate, déclara le sorcier ; car si elle était ronde, outre qu'il serait difficile de se tenir en équilibre sur un corps rond, certains auraient la tête en bas, et tomberaient nécessairement dans le vide. Le soleil sort de la mer tous les matins à l'est et s'y replonge tous les soirs à l'ouest. » Et comme le capitaine lui demandait comment il s'expliquait dès lors qu'on vit chaque matin reparaitre cet astre à l'Orient... sans doute, pour revenir ainsi mystérieusement à son point de départ, devait-il emprunter quelque voie souterraine ? « Non, répondit gravement l'ombiasy, il revient par le chemin déjà suivi pendant le jour, mais on ne peut le voir, puisqu'il fait nuit... »

A quelques heures de nous, là-bas, dans la montagne, vers Tsivory et Befotaka, les audacieux chefs de la révolte, traqués de toutes parts comme des bêtes fauves, doivent en ce moment faire des réflexions toutes différentes. En tous cas, il est peu probable qu'ils s'inquiètent de quelle façon le soleil rebrousse chemin chaque soir vers le « manoir liquide ». Leurs préoccupations actuelles doivent être plus immédiates et plus terre à terre.

J'en étais là de ma rêverie lorsque, dans le silence de la nuit, j'entendis, dans le sentier qui conduit au village, le trot cadencé d'une monture. Bientôt je distinguai la silhouette martiale d'un cavalier qu'entouraient des indigènes porteurs de torches.

C'est le lieutenant Lefranc, le héros de Vohimasy, chef du district de Manantenina, qui arrive à franc étrier pour nous faire les honneurs de sa circonscription, après avoir traversé à la nage le Manampanihy, au mépris des caïmans qui y pullulent. Je reçois le jeune officier, auquel je fais préparer un cordial et, pendant qu'on s'occupe de le loger, je rentre dans le compartiment qui m'est affecté, puis à la lueur d'un photophore tenu par le fidèle Rafaralahy (1), j'expulse de ma moustiquaire les anophèles et autres insectes désagréables qui y avaient élu domicile.

Le 31 août, à 4 heures du matin, je suis réveillé en sursaut par le tapage d'une discussion à la porte de mon logement. C'est un tsimandoa (2) porteur d'une dépêche qui arrive de Fort-Dauphin et que Rafaralahy, esclave de sa consigne, veut empêcher d'entrer avant l'heure que je lui ai fixée pour mon réveil. Le télégramme m'est bien destiné ; il annonce que ma famille, laissée à Tananarive et dont je suis sans nouvelles depuis notre départ de Tamatave, est toujours en excellente santé.

Puisque me voilà debout, je ne réintégrerai certainement pas mon grabat. Je m'habille à la hâte, pendant que Rafaralahy prépare la tasse de café habituelle, puis je

(1) Le boto Rafaralahy, sorte de Jocrisse noir, dont le sourire perpétuel découvre des dents blanches et aiguës. Ses pieds sont constamment tournés en dedans comme ceux des chevaux cagneux, ce qui ne l'empêche pas de trotter en avant de la colonne pour aller préparer à l'étape ma sommaire chambre à coucher. Je le vois seulement le matin, quand il m'apporte mon quart de café noir et le soir, quand il allume mon photophore. Rafaralahy signifie : « monsieur le dernier-né des enfants du sexe mâle ».

(2) Tsimandoa, courrier indigène.



mets mon fusil en bandoulière et je pars à la découverte avec mes bourjanes sur les bords du Mandrare, où j'attendrai le passage de la caravane près du gué que traverse la route de Manantenina. Je passe la rivière en filanjana, mes porteurs ayant de l'eau jusqu'à mi-corps. Au-delà d'Andasibe que j'ai laissé derrière moi et sur la rive du Mandrare où je viens d'atterrir, un habitant du village, cicerone improvisé, me montre un rocher surplombant la rivière, et sur lequel succombèrent le sergent Casalonga et ses braves compagnons, lorsque, après un siège de onze jours, ils se furent décidés à quitter l'église d'Ampasimena où ils s'étaient enfermés pour échapper aux bandes rebelles. Ce renseignement m'a d'ailleurs été confirmé par le commandant Traloux.

Après une heure de promenade, lassé, je m'assieds au bord d'un affluent du Mandrare qui coule sous un berceau de feuillage. De ma place, j'aperçois un site délicieux. En amont, je distingue sous l'enchevêtrement de la forêt vierge, des gerbes de bambous qui poussent en touffes serrées sur les rives, se penchant en une courbe gracieuse, au point de laisser tremper au fil de l'eau leurs longs panaches de verdure qu'agite mollement le courant. Les eaux limpides glissent en un mince filet sur une table de pierre inclinée qui forme le lit de la rivière et tombent enfin de cascade en cascade pour aboutir à un vaste bassin où elles s'étalent un instant avant de continuer leur course impétueuse.

Mais bientôt arrive la colonne, à la suite de laquelle je m'engage dans un sentier mouvementé, aux montées

et descentes capricieuses, qui suit la rive gauche du Manampanihy, à travers les ravinata dont la monotonie est çà et là rompue par quelques bouquets d'arbustes. Parmi ces derniers, je remarque des citronniers couverts de fruits minuscules dont la saveur, encore qu'un peu aigrelette, est cependant assez agréable.

Tout à coup, la colonne fait un crochet à gauche pour gravir une hauteur. Le chemin que nous suivons est tracé en ligne droite. Sous les mauvaises herbes, qui, à droite et à gauche, ont remplacé la brousse, on distingue encore des vestiges de cultures vivrières et de distance en distance quelques arbres fruitiers.

Arrivé au point culminant de la colline, le Gouverneur descend de filanjana et s'avance entre le commandant Traloux et le lieutenant Lefranc jusqu'aux ruines d'une vaste construction dont il ne subsiste que les fondations en pisé, auxquelles adhèrent encore quelques débris de planches brûlées. C'est là tout ce qui reste de l'église d'Ampasimena, où le sergent Casalonga et neuf tirailleurs sénégalais résistèrent, pendant onze jours, aux furieux assauts des rebelles. La vue de ces murs calcinés, qui évoquent l'un des souvenirs les plus poignants de la rébellion, fait vibrer dans nos cœurs la fibre du patriotisme.

Quel plus noble exemple d'héroïsme et de dévouement au drapeau que celui donné par ce modeste sous-officier ?

Aux premières nouvelles encore confuses des événements d'Amparihy, le chef de bataillon Leblanc, commandant le cercle de Fort-Dauphin, décida d'envoyer des renforts au poste de Manantenina, dans le but de protéger

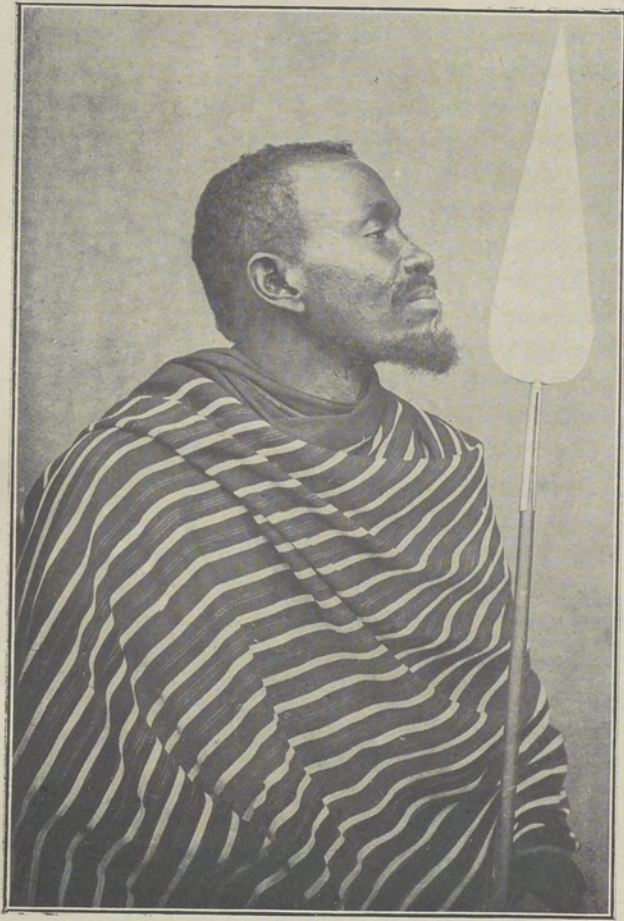
le nord de son territoire contre les incursions des rebelles. Le sergent Casalonga, qui tenait garnison à Ambovombe, poste principal de l'Androy, désigné pour cette mission de confiance, parvint, après une marche longue et pénible à travers un pays hostile qui se soulevait, pour ainsi dire, sous ses pas, à Ranomafana dont il trouva le poste évacué et brûlé. Loin de perdre courage, il continue sa marche vers le nord, environné d'un essaim toujours grossissant de rebelles. Arrivé à Ampasimena, il reconnaît l'impossibilité de faire franchir à sa petite troupe, en présence de groupements hostiles, le Manampanihy, grossi par les pluies et sur la rive duquel ne se trouvent plus les pirogues habituelles. C'est alors qu'il se barricade dans l'église, où, pendant onze jours, en proie aux tourments de la faim et de la soif, il oppose aux insurgés qui le cernent une résistance invincible.

Après cette lutte épuisante, ayant brûlé ses dernières cartouches, il fait ouvrir inopinément la porte de l'église. A la vue de ces hommes hâves, décharnés, mais toujours résolus, énergiques et dont les yeux brillent de fièvre, mais aussi d'une héroïque folie, les Malgaches s'écartent avec terreur et s'éparpillent dans toutes les directions. Peut-être Casalonga eût-il pu profiter de cet instant de répit pour traverser le fleuve et gagner Manantenina qui n'était plus qu'à cinq heures de marche. Mais, par suite d'une aberration due sans doute à l'état de surmenage physique et moral dans lequel il se trouvait, au lieu de se diriger vers le nord, il prend la route d'Esira, poursuivi par les insurgés qui massacrent un à un les vaillants Sénégalais

tombant le long du chemin, épuisés par les privations, à bout d'efforts vraiment surhumains. Mal renseigné, sans doute, le malheureux sergent évite le village ami d'Andasibe, où il eût trouvé le salut. Puis, harassé de fatigue et presque mourant, il se hisse péniblement avec ses derniers tirailleurs sur un rocher dominant le Mandrare, à 20 kilomètres d'Amipasimena. Il y est aussitôt rejoint et assailli par la meute implacable attachée à ses pas, et n'ayant plus même la force de se défendre à la baïonnette, Casalonga et ses compagnons trouvent enfin une mort glorieuse sous les sagaies de leurs misérables adversaires.

Bientôt cependant, l'ivresse meurtrière des sauvages habitants d'Amipasimena se dissipe, et, effrayés des conséquences inévitables de leur triste victoire, ils se mettent en devoir d'ensevelir leurs victimes que, sans doute, « ils regardaient sans peur pour la première fois ». Ils les enveloppèrent avec un soin pieux, qu'on s'étonnera sans doute de rencontrer chez ces tribus barbares, dans de grandes feuilles de ravinala et les déposèrent côte à côte dans le creux d'un ravin. C'est là qu'après la réoccupation de Ranomafana et le déblocement de Manantenina on retrouva les restes des héros d'Amipasimena. Ils reposent aujourd'hui dans un petit cimetière placé près de l'entrée du poste de Manantenina, qui a reçu le nom de poste Casalonga, pour perpétuer la mémoire du valeureux sous-officier.

Sont-ce bien les meurtriers de Casalonga qui nous accueillent aujourd'hui avec des transports d'enthou-



UN CHEF SAKALAVE

siasme au moment où, émus et pensifs, nous descendons la pente qui conduit de l'église vers la rivière, où nous attendent les pirogues. Nous marchons environnés d'une population acclamant frénétiquement le Gouverneur, en battant des mains en cadence selon la coutume des tribus malgaches. Sur le front des guerriers romeloko qui nous entourent, je reconnais le signe des bara et dans leurs cheveux brille l'os de seiche que traverse une touffe de poils de bœuf. Autour du cou, les ramatoa portent d'étranges colliers, et sur leur gorge, leurs bras, leur dos, on remarque de bizarres tatouages. Les gens bien renseignés affirment que tout leur corps en est couvert et que les fiancées se feraient scrupule de se présenter à l'époux, sans avoir, au préalable, tatoué leurs jambes de manière à figurer d'élégants pantalons. On voit que, pour n'être pas des clientes habituelles des grands magasins de Paris, ces dames n'en sont pas moins d'une coquetterie raffinée.

Mais nous voici sur la rive du Manampanihy. Pour la première fois, le *Kinga* (1) (l'élégant bateau démontable du docteur Jourdran) flotte sur la rivière, portant à l'arrière le pavillon tricolore. Le Gouverneur général y prend place et le frêle, mais très stable esquif, que flanquent à droite et à gauche des pirogues accouplées portant les autres membres de la mission, se met en marche sous les acclamations de la population massée en cercle sur les deux rives et maintenue à distance respectueuse par des Sénégalais de l'escorte qui, pour faire la police, se sont armés de bâtons à l'instar des agents de M. Lépine. A

(1) *Kinga*, agile.

noter qu'ici les bâtons sont des roseaux fraîchement coupés sur la rive du fleuve. Le mulot du lieutenant Lefranc, tenu en main par l'ordonnance assis dans une pirogue, passe à la nage, la tête émergeant seule, accompagné par le chien qui l'excite en donnant bruyamment de la voix.

La chaleur est intense dans la vallée. Sous la paillette où la table est dressée pour le déjeuner, la sueur ruisselle de tous les fronts. Cependant les chefs romeloko, conformément à l'usage et en signe d'obéissance et de vasselage, apportent au Gouverneur les fruits de la terre : framboises, ananas, poulets, œufs et riz. On leur remet en échange quelque argent représentant largement la valeur de ces denrées.

Vers une heure, nous nous remettons en marche sous un soleil de plomb, dont les ombrelles sont impuissantes à nous protéger efficacement. C'est l'heure où la sieste s'impose et, dans la lourde atmosphère, chacun somnole à demi sur son filanjana, tiré de temps à autre de sa torpeur par les mouvements saccadés des porteurs faisant brusquement et d'un seul élan passer le brancard d'une épaule à l'autre. Tout à coup, au détour d'un sentier, j'aperçois un tsimandoa immobile, tendant en travers de la route un pli fixé au bout d'un bâton fendu à cet effet. C'est une dépêche à l'adresse du commandant Traloux. Elle porte la signature du capitaine Gramont et annonce que, cédant aux sollicitations pressantes que M. Lepreux lui a fait adresser dès son arrivée à Fort-Dauphin, Befanoha vient de se rendre sans conditions, à Tsivory, au capitaine Vacher, demandant à être conduit à Farafangana en

présence du Gouverneur général pour implorer sa grâce.

L'importance de cette nouvelle est considérable. La soumission du chef obstiné qui, depuis neuf mois, est l'âme de la révolte en marque évidemment la fin. Le but du long et pénible voyage entrepris par le Gouverneur est désormais atteint. L'impression produite par sa présence dans le sud, jointe à sa réputation de haute bienveillance et de scrupuleuse équité, a été suffisante pour amener d'un seul coup l'heureux résultat qui marque, pour ces contrées désolées, le commencement d'une ère de pacification que nous espérons bien, cette fois, être définitive.

Mais ces réflexions, si agréables qu'elles soient, n'ont malheureusement pas pour effet d'abaisser la température et la chaleur est toujours accablante. Au passage d'un ruisseau dont l'eau claire tombe en cascade sous un berceau de feuillage d'un rocher qui domine la route, je tends avidement mon gobelet dans lequel j'exprime le jus d'un citron. Malheureusement, les soubresauts du filanjana qui valse sur les épaules de mes porteurs comme un youyou sur une mer houleuse, m'empêchent d'opérer avec précision et quelques gouttes du liquide acidulé se répandent sur mon pantalon kaki qu'elles tignent de vert. Malgré ce désagrément, je bois avec plaisir ma citronnade, qui me paraît aussi délicieuse que les orangeades glacées qu'aiment à absorber, pendant les jours caniculaires, les promeneurs du Bois de Boulogne, sous les frais ombrages du pavillon d'Armenonville.

Nous suivons, à quelque distance, la rive droite du Manampanihy traversant des villages dont les cultures



sont entourées de palissades formées de pieux jointifs et tout à fait analogues à celles qu'on rencontre dans certaines<sup>s</sup> de nos campagnes de France. Ce sont les fréquentes incursions des sangliers, très nombreux dans ces parages, qui obligent les indigènes à cette précaution inaccoutumée.

Maintenant la route est parsemée de lapilli, venus on ne sait d'où, et sur lesquels nos bourjanes marchent avec difficulté. Nous traversons une forêt brûlée, sous les arbres morts de laquelle s'étendent çà et là quelques buissons de bruyères, de fougères et aussi des ravinala. Le paysage rappelle assez exactement ceux de nos forêts de pins languedociennes, quelques années après un des incendies qui sont si fréquents dans cette région de la Gascogne.

Des perroquets, juchés sur les squelettes des arbres, nous regardent passer curieusement, à peine effrayés par les coups de fusil dont nous les saluons au passage.

Les incendies ayant détruit l'écran que forme ordinairement la végétation, nous apercevons maintenant les deux rives du fleuve. Sur le bord opposé, je compte jusqu'à sept plans de montagnes, dominées à l'horizon par l'une d'entre elles, en forme de dent, comme certaines montagnes suisses. A mesure que nous avançons vers Manantenina, nous inclinons de plus en plus vers l'est et la brise de mer rafraîchit sensiblement l'atmosphère. Bientôt nous apercevons devant nous l'immensité de l'Océan. Je me retourne, la Dent suisse a disparu pour faire place à une Aiguille semblable à celles qui pointent parfois dans les Alpes françaises. Ma pensée vagabonde erre d'Interlaken à Chamonix.

Mais les habitants de Manantenina, jeunes et vieux, femmes et enfants, accourent au-devant de nous en une ruée formidable. En un clin d'œil, ils repoussent nos porteurs de filanjana et se substituent à eux. C'est ici la plus haute expression de l'enthousiasme et, comme on le voit, elle correspond exactement à la manière européenne, qui consiste à dételers les chevaux du char d'un monarque, d'un tribun ou d'un soldat idolâtré de la foule. Hélas ! nous n'avons rien gagné au change et la marche heurtée des antatsimo (gens du sud) secoue nos corps endoloris par une longue étape sous le soleil, beaucoup plus que le pas flexible de nos ambaniandro (littéralement : « qui sont au-dessous du soleil ») ; ainsi nomme-t-on ici les habitants de l'Imerina, dont le pays est, en effet, situé entre les tropiques, alors que le sud de l'île est, à partir de la ligne Tuléar-Vangaindrano, entièrement au-dessous du tropique du Capricorne. Aussi demandons-nous bientôt à nos admirateurs de mettre un frein à leurs transports et de céder la place à nos porteurs professionnels.

Il est environ 5 heures quand nous entrons au poste de Manantenina, qui, comme je l'ai dit, porte aujourd'hui le nom de poste Casalonga, en souvenir du héros d'Ampasimena.

Le village de Manantenina est situé à l'embouchure du Manampanihy et s'étend partie sur la rive droite de ce fleuve — le bas Manantenina — et partie sur un plateau voisin de la mer — le haut Manantenina. Entre ces deux agglomérations se trouve une éminence sur laquelle est construit un poste de Sénégalais du même modèle que

celui de Ranomafana. Au moment de l'insurrection, il comprenait seulement une baraque en planches, formant aujourd'hui réduit, et qui porte de nombreuses traces de balles. Le lieutenant Lefranc nous montre l'endroit où, au cours de l'une des nombreuses sorties exécutées par la garnison pour châtier les assiégeants, qui poussaient parfois l'audace jusqu'à tenter d'enlever le poste d'assaut, deux Sénégalais tombèrent frappés à mort par le même projectile.

Il est curieux de noter que si le bas Manantenina fit immédiatement cause commune avec les rebelles venus de Sandraviny, la population de pêcheurs du haut Manantenina nous resta constamment fidèle et que, grâce à la protection du poste, elle tint bravement tête aux rebelles. Aujourd'hui, unis dans un même sentiment de déférence envers le fanjakana, les frères, si longtemps ennemis, mêlent leurs voix pour acclamer le représentant du Gouvernement et rivalisent d'ardeur pour attester la sincérité de leur loyalisme. Un kabary leur est fait devant le poste par le chef de la colonie, contenant, comme il convient, des félicitations à l'adresse des fidèles du haut et des reproches aux rebelles du bas. Tous écoutent en silence la parole du Gouverneur général ; puis les chefs des deux villages répondent longuement en protestant de leur dévouement à la France et en affirmant leur soumission à ses représentants.

La nuit tombe lorsque nous rentrons dans le réduit pour le repas du soir.

Mlle Dahl, représentante à Manantenina de la mission

luthérienne norvégienne d'Amérique (église unie), est malade, elle s'excuse par lettre de ne pouvoir se présenter au chef de la colonie et nous envoie aimablement, avec ses compliments de bienvenue, un magnifique gâteau de Savoie, confectionné sous sa direction par ses élèves. Cette révérende demoiselle habite le pays depuis de longues années déjà et elle a su acquérir l'affection des indigènes qui, pendant les troubles, respectèrent sa maison et son école.

A ce sujet, il est à remarquer que la fureur des rebelles, qui saccagèrent sans hésitation tous les établissements de la mission lazariste française, s'arrêta toujours à la porte des diverses missions norvégiennes d'Europe ou d'Amérique, qu'elles appartenissent à l'Eglise libre ou à l'Eglise unie (1).

Ainsi, on ne peut s'empêcher d'établir une comparaison entre le cas du R. P. Cotta, missionnaire lazariste d'Am-pasimena, obligé d'abandonner précipitamment son église et de se diriger péniblement de nuit vers Fort-Dauphin, en se cachant le jour dans les fourrés, et celui de Mlle Dahl, restant paisiblement dans sa demeure où elle continua avec tranquillité à instruire ses écoliers, pendant qu'à une demi-portée de fusil, nos soldats enfermés dans le poste de Manantenina soutenaient vaillamment contre les rebelles une lutte acharnée.

Quoi qu'il en soit, après avoir savouré un magnifique

(1) Toutes les sectes religieuses ont des adeptes parmi les Malgaches. Le plus curieux est d'entendre les indigènes anglicans, sujets français, prier *en anglais* pour leur roi Edouard VII, chef de leur religion.

surmulet, excellent poisson qu'on rencontre en abondance à l'embouchure des rivières au moment du renversement de la marée, nous fîmes avec grand plaisir honneur à la pâtisserie allobro-norvégienne. Pour rendre en quelque sorte sa politesse à la révérende demoiselle, le docteur choisit dans notre petite pharmacie de voyage les remèdes que nécessitait son état et s'empressa le soir même d'aller lui prodiguer ses soins les plus dévoués.

Après le dîner, je sors sur le terre-plein du poste pour fumer un cigare de France. Une animation extraordinaire règne auprès des cases de Sénégalais où les lumières vont et viennent sans répit autour de notre compagnon Carde, qui, très versé dans la langue malgache, discute avec les chefs du village pour arrêter l'organisation immédiate des corvées de portage. Le Manampanihy est en effet très large près de son embouchure et le nombre des pirogues est restreint. Il est donc à prévoir que le passage d'une rive à l'autre sera long et, pour permettre à la mission de franchir le fleuve sans retard le lendemain matin, il est de toute nécessité que les porteurs de bagages le passent pendant la nuit. Mais une discussion éclate au moment de la répartition des caisses, les ex-rebelles du bas et les fidèles du haut montrant le même empressement pour les bagages de faible volume. La querelle dégénère en dispute ; une rixe est à craindre.

La présence d'esprit de l'administrateur Carde sauve la situation. Tirant à l'écart le chef du haut Manantenina, il le persuade d'accepter les caisses les plus encombrantes dans lesquelles, lui dit-il, se trouvent enfermés les objets

les plus légers et charge ensuite les porteurs fournis par le chef du bas Manantenina des malles contenant les papiers, livres et documents qui, sous un moindre volume, sont incomparablement plus lourdes que les premières. De cette manière, chacun s'en alla content, convaincu d'avoir obtenu gain de cause sur ses rivaux.

Les rats pullulent à Manantenina à tel point que les Européens du poste sont dans l'obligation d'employer des garde-manger suspendus dans le vide au moyen d'un fil de fer. Par surcroît de précaution, l'un des prédécesseurs du lieutenant Lefranc a ajouté à ce dispositif un cône de protection en tôle, s'ouvrant vers le bas, de telle sorte que le rongeur assez agile pour descendre le long du fil serait infailliblement arrêté par cet obstacle infranchissable. Je suis logé dans une chambre au parquet vermoulu ; dans un coin paraît sommeiller depuis des années un vieil harmonium que des toiles d'araignée entourent comme d'une gaze légère.

Sans prendre autrement garde à ces détails, je m'endors profondément après avoir éteint mon photophore. Mais, bien avant minuit, je suis réveillé par la sarabande effrénée d'un escadron de rats qui, à la faveur de l'obscurité, ont envahi mon domicile et rongent avec entrain les courroies de ma malle et surtout le paquet de bougies que Rafaralahy a imprudemment oublié sur ma table pliante. Les plus hardis ont grimpé le long de la moustiquaire et gambadent sur le ciel de lit. Soudain, je frotte une allumette. Au bruit, mes désagréables visiteurs dégringolent en toute hâte de leurs positions dominantes et

s'empresment vers leurs repaires. Pour passer en paix le reste de la nuit, je prends le parti de laisser mon photophore allumé, la lumière ayant, comme on sait, pour effet d'intimider ces hôtes incommodes. Je puis ainsi, jusqu'au matin, jouir d'un repos relatif.

Mais une surprise m'attendait au réveil. Mes chaussettes que j'avais coutume de déposer sur une chaise avaient disparu. En vain je cherche dans tous les coins et recoins de la pièce ces accessoires indispensables de ma toilette, ils demeurent introuvables. Enfin, Rafarahaly que, dans ma détresse, j'avais appelé à l'aide, a l'idée de soulever le couvercle de l'harmonium et, dans la caisse où traînent encore quelques bouts de cordes rongées, j'aperçois avec stupéfaction mes chaussettes que les rats facétieux avaient transportées en cette cachette improbable.

Le 1<sup>er</sup> septembre au matin, avant de quitter Manantenina, toute la mission se rend, à la suite du Gouverneur général, au petit cimetière placé devant le poste, où reposent côte à côte l'adjoint des affaires civiles Hartmann, tué à l'ennemi dans les circonstances que nous avons déjà relatées, le sergent Casalonga et ses Sénégalais dont on connaît la glorieuse et lamentable odyssée, et le lieutenant Bournique, mort des fatigues éprouvées à la suite d'une colonne laborieuse et difficile.

De nouveaux détails nous sont donnés par un témoin oculaire sur la mort de M. Hartmann. C'est au cours de la retraite à laquelle le lieutenant Barbassat avait dû se résigner devant le nombre des rebelles et pendant une

halte, qu'une balle perdue, traversant la case devant laquelle il était assis, vint frapper mortellement l'infortuné chef du poste administratif de Ranomafana.

La traversée du fleuve, très large au point de passage, s'effectue sans incidents avec le *Kinga* et les pirogues accouplées. Arrivé l'un des premiers sur la rive opposée où nous attend le chef du haut Manantenina, indigène à l'air intelligent et sympathique, armé de son inséparable sagaie, je lui demande de me donner un aperçu de sa dextérité à manier cette sorte de javelot, assez semblable à la framée de nos ancêtres.

En un instant, mes bourjanes, que cette idée semble fort amuser, confectionnent avec le bozaka (1) très abondant en cet endroit un bonhomme de paille qui rappelle ceux que nos paysans de Gascogne fabriquent pour représenter le prince Carnaval dont on va joyeusement noyer l'effigie le mercredi des Cendres. Dès que le mannequin est debout, le chef se dissimule dans les roseaux de la rive, et tenant la sagaie par le milieu de la hampe, s'avance à pas de loup vers son imaginaire ennemi sur lequel restent constamment braqués ses yeux ordinairement doux et bons, mais qui ont pris une expression soudaine de férocité. Arrivé à 5 ou 6 mètres du but, il assure sa sagaie dans la main droite, ramène le bras le plus possible en arrière de la tête et lance l'arme avec tant de force qu'après avoir traversé en sifflant la masse de bozaka, elle s'enfonce en terre de 50 centimètres environ. Lorsque, après cet exploit, le robuste guerrier voulut retirer sa lance, le fer

(1) Bozaka, herbes sèches.



resta fiché en terre et il fallut une angady (1) pour le dégager. On peut juger par ce détail de la violence du coup.

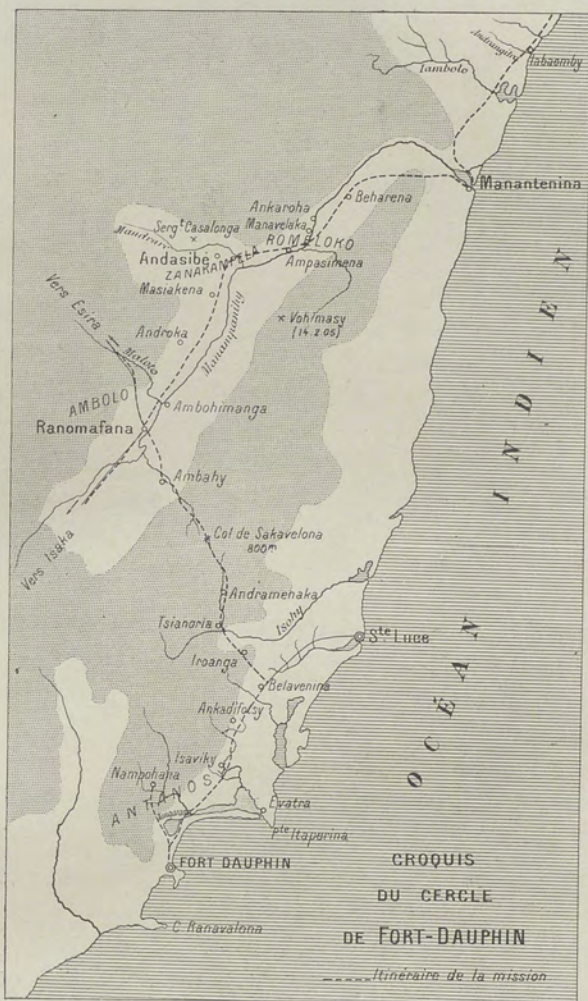
La région située entre Manampanihy et Isandra est celle où la rébellion a atteint son maximum d'intensité. Toutes les forêts qui la couvraient ayant été brûlées, elle est transformée aujourd'hui en une lande déserte et désolée. Bientôt nous arrivons à l'Andrangitra, petite rivière, où nous attendent M. l'administrateur Bénévent, chef de la province de Farafangana et le capitaine Bourgeron, commandant le district de Vangaindrano. Ces messieurs nous apportent une bonne nouvelle. L'ex-brigadier de milice Kotavy a en effet été surpris au gîte l'avant-dernière nuit par nos partisans et amené à Sandravinany où il est gardé à vue par les Sénégalais du lieutenant Bars.

Le capitaine Bourgeron, dont Kotavy avait juré la mort, et sur lequel, embusqué dans la brousse, il aurait tiré plusieurs fois, heureusement sans succès, est particulièrement satisfait de cette importante capture qui, survenant après la soumission de Befanoha, donne vraiment « le dernier coup à la dernière tête de la rébellion ». Chemin faisant, je cause avec le capitaine et je le félicite de ce que Kotavy, qui si souvent, a justifié à nos dépens sa réputation d'habile tireur, ait cette fois et à plusieurs reprises manqué son but. M. Bourgeron attribue cet échec à l'emploi par son ennemi d'un fusil modèle 1886, échangé par gloriole contre le fusil modèle 1874, au manie-ment duquel les miliciens sont exclusivement exercés.

(1) Angady, sorte de bèche.

Au cours de l'insurrection, plusieurs armes du nouveau modèle sont en effet tombées entre les mains des révoltés. Mais nous voici à Iabaomby, point fixé pour le déjeuner, après lequel le commandant Tralboux, le capitaine Dayre et le lieutenant Lefranc prennent congé du Gouverneur général, non sans avoir reçu ses remerciements et ses félicitations pour la manière dont, après avoir contribué à réprimer la rébellion sur leur territoire, ils ont su inspirer confiance aux populations et rétablir partout le calme et la tranquillité.

---



## LA PROVINCE DE FARAFANGANA

Dans l'après-midi, je traverse sur le *Kinga*, où le docteur m'a invité à prendre place, les trois bras de l'Isandra, notre canot étant porté à bras dans les intervalles, puis nous arrivons à Sandraviny — mot qui signifie : embouchure de l'Isandra — où un poste de Sénégalais a été établi depuis les derniers événements. La population s'assemble aussitôt autour du poste et le Gouverneur général lui adresse les reproches les plus vifs et les plus mérités : « Des Européens venus avec confiance au milieu de vous ont été assassinés lâchement par derrière et de malheureux Hova, instruits à Tananarive dans les écoles que nous avons fondées pour améliorer la condition du peuple malgache et qui, sur l'ordre du Gouvernement, s'étaient rendus dans la région pour vous faire profiter de nos leçons, ont subi le même sort. » Puis, s'adressant en particulier aux chefs et notamment à ceux d'Amparihy venus en grand nombre pour voir le représentant du Gouvernement de la République, il leur demande ce qu'ils ont à alléguer pour excuser leur odieuse conduite. Sous les véhémentes apostrophes du chef de la colonie, la

plupart baissent la tête, s'avouant coupables et implorent leur pardon. Cependant un chef de tribu, au visage martial et résolu, s'avance, et après avoir protesté de son respect pour la France et de sa soumission au Gouvernement de la colonie, déclare que lui et ses compatriotes sont prêts à payer l'impôt de capitation dont ils admettent le principe et qu'ils ne trouvent nullement exagéré, mais qu'ils se refusent à le payer deux fois comme cela est arrivé dans le secteur d'Amparihy.

Ces paroles, empreintes d'un accent de vérité manifeste, émeurent profondément le Gouverneur général, qui remercia l'indigène de sa franchise et de sa confiance dans l'équité du chef de la colonie, ajoutant cependant qu'il était regrettable que ces faits n'eussent pas été portés, alors qu'il en était temps encore, à la connaissance du chef du district et de l'administrateur de la province, dont l'intervention eût peut-être évité la révolte et la sévère répression dont elle avait dû être suivie.

Une enquête sommaire permit d'établir que les deux premières victimes du soulèvement, le sergent X... et le colon C... avaient, en effet, été, comme il arrive souvent, les propres artisans de leur perte.

Leurs imprudences, l'arbitraire de certains procédés vis-à-vis de populations à demi-sauvages avaient accumulé sur leurs têtes les rancunes les plus vivaces.

Aussi, au jour où sans doute une dernière goutte fit déborder le vase d'amertume, leur mort ne suffit point à apaiser la colère longtemps contenue des indigènes.

J'ai dit, au début de cette relation, que les cadavres de

X... et de C... avaient été affreusement mutilés. La vérité est encore plus effroyable, du moins en ce qui concerne C... dont le corps déchiqueté fut jeté en pâture aux chiens. Puis la femme indigène avec laquelle il vivait fut examinée par un ombiasy, qui palpa soigneusement le sein de la malheureuse pour y poursuivre jusque dans sa postérité le vazaha abhorré. Aucun signe de grossesse n'ayant été reconnu par le sorcier, la femme fut mise en observation, et ce n'est que lorsqu'il fut bien certain de sa stérilité que l'ombiasy lui rendit la liberté, tout en lui faisant connaître qu'il n'eût pas, le cas échéant, hésité à la faire mettre à mort pour détruire avec elle la progéniture de l'étranger.

On ne peut s'empêcher d'établir une comparaison suggestive entre l'odieux traitement dont les restes mortels de X... et de C... furent l'objet de la part des indigènes et le respect dont ils entourèrent au contraire les corps de Casalonga et de ses compagnons. La différence de race est insuffisante pour expliquer des attitudes aussi opposées, et, d'ailleurs, les Romeloko d'Ampasimena sont pour le moins aussi sauvages et aussi cruels que les Antaisaka de l'Isandra.

Il faut donc admettre que les accusations posthumes portées par les indigènes contre le sergent X... ne sont pas entièrement dénuées de fondement. En ce qui concerne C..., personne n'ose plus prendre sa défense. C'est lui le bouc émissaire, bien que l'on ne conçoive guère qu'il ait pu perpétrer les abus qu'on lui reproche sans la connivence du chef de poste d'Amparihy, résidant à quelques

lieux seulement du théâtre de ses dangereux agissements.

Quoi qu'il en soit de ces rumeurs, il paraît hors de doute, pour tout esprit non prévenu, qu'aux causes permanentes de la révolte, tenant à l'extrême mobilité de l'esprit des indigènes, à leur caractère belliqueux, à leur défiance instinctive de l'Européen, à l'hostilité latente des ombiasy, dont l'influence sur les populations est toujours considérable, s'ajoutent des motifs accidentels, dus au manque de mesure, aux imprudences, aux abus de pouvoir, de certains de nos nationaux. Il en résulte qu'il est nécessaire que le Gouvernement général procède avec le soin le plus éclairé au choix des sous-officiers et fonctionnaires subalternes qui sont appelés à exercer une délégation d'autorité dans les postes éloignés des chefs-lieux de province ou de cercle et qu'il convient en outre de réduire au strict nécessaire le nombre de ces résidences excentriques.

Mais le temps s'écoule rapidement et déjà la nuit tombe lorsque le Gouverneur général ordonne la comparution de Kotavy, fait prisonnier les armes à la main, avec son père et son frère qui l'ont accompagné dans sa rébellion.

Nous avons devant nous un jeune homme d'une vingtaine d'années, presque un adolescent, bien découplé, mais paraissant avoir beaucoup souffert, aux épaules amaigries enveloppées d'un lamba jadis blanc, laissant apercevoir de longues jambes fines et nerveuses. Le visage intelligent semblerait même avenant, si l'on ne songeait bien vite au désespoir des mères inconsolables qui, là-bas, en France, pleurent leurs fils tombés sous les balles de ce

bandit surnois et rusé. Son attitude est humble et craintive. Il ne répond que par monosyllabes aux questions pressantes qui lui sont posées. Il ignore pourquoi il a pris part à la révolte et prétend n'avoir pas été touché par la sommation du Gouverneur général qui lui a été adressée de Fort-Dauphin en même temps qu'à Befanoha. Lorsqu'on l'a arrêté, il était armé seulement d'une sagaie. On lui demande ce qu'est devenu son fusil. Il prétend l'avoir caché dans la brousse, il y a quelques semaines déjà, près de Manantenina. La chose est bien possible ; le lieutenant Bars nous assure que, depuis longtemps en effet, Kotavy n'a pas tiré un seul coup de fusil. Sans doute sa provision de cartouches était épuisée. Peu à peu il se ressaisit, surpris de ne pas être immédiatement envoyé au poteau d'exécution, ce que, dans sa mentalité de primitif, il estimait inévitable, et se renferme dans un mutisme obstiné. Le Gouverneur général se rendant compte qu'il n'obtiendra de lui ni déclarations ni renseignements utiles, donne l'ordre de le reconduire à la prison.

Pendant le dîner, on épilogue sur son cas. Chose extraordinaire, ce caporal, qui portait un uniforme et des armes françaises, n'est pas justiciable d'un conseil de guerre. La garde régionale, sorte de police qui remplace ici la gendarmerie, ne fait en effet partie intégrante de l'armée qu'en temps de guerre et ni l'état de guerre ni l'état de siège n'ont jamais été officiellement proclamés dans le sud de Madagascar. C'est évidemment là une chinoiserie, mais il n'est pas douteux qu'en droit le cas de Kotavy relève de la juridiction civile. Le Gouverneur



général décide donc que le prisonnier sera conduit sous bonne escorte à Farafangana pour répondre de ses actes devant une cour criminelle qui sera composée à cet effet, pendant le séjour du Gouverneur général au chef-lieu de la province. Des instructions précises sont données en ce sens au lieutenant Bars qui paraît enchanté de se débarrasser au plus tôt de son encombrant pensionnaire. Il n'existe en effet pas de prison à Sandraviny, où toutes les cases sont construites en « falafa » et cette circonstance oblige naturellement le chef du poste à prendre des mesures exceptionnelles pour assurer la garde de son prisonnier près duquel veillent, jour et nuit, en sentinelle, deux géants sénégalais armés jusqu'aux dents et se relayant toutes les deux heures. Ces braves Africains paraissent s'étonner que nous usions de ménagements avec le brigand qui a tué de sa main un si grand nombre de nôtres.

Ce sentiment est d'ailleurs partagé par nos indigènes, et le soir, en allumant mon photophore, mon boto (1), Rafaralahy, me marque sa stupeur de ce que ce « ratsifanahy » — mauvais garnement — de Kotavy n'ait pas été fusillé séance tenante, en présence du Gouverneur.

Le plancher de ma chambre est en « falafa » comme les cloisons et fléchit sous mon poids d'une manière inquiétante. Les souris et les rats pullulent ici, de même qu'à Manantenina et sur tout le littoral ; aussi dois-je, comme la veille, laisser ma bougie allumée. Un chat, auquel on a coupé les oreilles, sans doute parce que ces organes cons-

(1) Boto, domestique indigène.

tituent des points faibles dans la lutte que soutiennent contre lui les rats de forte taille, vient me rendre visite. J'en profite pour en faire mon garde du corps. Ayant ainsi doublement assuré ma sécurité, je m'endors en pensant aux événements de la journée et en regrettant que l'impossibilité absolue de modifier un itinéraire arrêté à l'avance nous empêche de pousser le lendemain jusqu'à Amparihy, point d'éclatement de la révolte, qu'il eût été cependant bien intéressant de visiter.

Le lendemain, 2 septembre, à l'aube, nous quittons Sandravainany pour nous diriger sur Manambondro. Le pays traversé est toujours désolé. D'ailleurs l'itinéraire remis avant le départ de Tananarive à chacun des membres de la mission indique que la région est totalement dépourvue des vivres les plus usuels, notamment de riz, denrée indispensable pour assurer la subsistance de nos porteurs. Naturellement des mesures ont été prises pour que les provisions nécessaires soient réunies en temps utile sur les divers points du parcours où nous devons séjourner.

Nous continuons donc à voir se dérouler devant nous une interminable lande où, de loin en loin, des troncs d'arbres dépouillés et noirs indiquent l'emplacement qu'occupaient jadis les forêts verdoyantes. Nous traversons la rivière Akondro sur un pont improvisé et la mission s'arrête pour déjeuner dans le village du même nom. « Akondro » signifie « banane », mais à notre grand regret, il nous est impossible de nous procurer le moindre régime de ces excellents fruits. L'étymologie malgache a de ces surprises.

Pendant la route, j'oublie la monotonie du paysage en discourant avec les chefs de la province et du district sur les événements. C'est ainsi que j'apprends que le nom de Kotavy serait probablement une déformation du prénom français Octave que le trop fameux transfuge aurait reçu à son baptême après avoir été instruit par les Pères dans la religion catholique. Au moment de l'assassinat du sergent X..., qui était son chef direct, la promotion de Kotavy au grade de sergent était imminente. Il ne l'ignorait pas et savait en outre qu'il allait, trois jours après, être envoyé à Vangaindrano pour y remplir les fonctions de son nouveau grade. Or, les Malgaches ont tous au plus haut degré l'amour du panache et il est possible d'obtenir beaucoup d'eux en faisant miroiter à leurs yeux grades, honneurs et dignités. Bon nombre de Français leur ressemblent, d'ailleurs, en ce point. Comment, dès lors, s'expliquer la défection de Kotavy qui, appartenant dans sa tribu à une caste inférieure, et voué ainsi par sa naissance aux emplois subalternes, se voyait au contraire élevé par les Français à la plus haute fonction à laquelle puisse aspirer un indigène dans les rangs de la garde régionale ?

Il est plausible de croire que le caporal n'a pris aucune part au meurtre de son chef, dont il ne pouvait avoir à se plaindre puisqu'il avait été proposé par lui pour l'avancement, mais que lui et ses miliciens ont été entraînés dans la révolte par le fait que les assassins du sergent X... étaient ou leurs parents ou leurs chefs dans la tribu. Kotavy et ses miliciens sont en effet originaires des villages

de la vallée de l'Isandra et on peut se demander à cette occasion s'il n'était pas imprudent, quelques années seulement après la conquête, de faire garder une population guerrière et turbulente par des miliciens recrutés dans son sein. Il semble bien cette fois que poser la question c'est la résoudre.

Quoi qu'il en soit, Kotavy a, le jour même de la mort de X..., fait cause commune avec les insurgés et s'est jeté dans la révolte sans esprit de retour. J'ai raconté déjà comment il avait assailli et détruit la petite troupe du lieutenant Baguet venue aux renseignements à Amparihy, aux premières nouvelles, d'ailleurs assez vagues, des troubles qui venaient d'éclater. De nouveaux détails me sont fournis sur cette sombre journée. Lorsque le lieutenant Baguet, venant de Befotaka, se présenta pour franchir l'Onilahy, affluent de l'Isandra qui le séparait du village, toutes les pirogues avaient été retirées, et comme l'officier s'en étonnait et réclamait avec instance la présence de X..., Kotavy en personne lui cria de l'autre rive que les piroguiers avaient descendu l'Isandra par ordre de X... pour aller à la pêche, et que le « Vahaza » de Vangaindrano, c'est-à-dire l'administrateur du district, venait d'arriver en tournée d'inspection, ce qui expliquait l'absence du chef de poste occupé à lui rendre ses comptes. Mais, ajoutait Kotavy, le sergent était prévenu de la présence du lieutenant et il allait sans doute venir à sa rencontre dès qu'il en aurait fini avec l'administrateur.

Pendant que le misérable abusait ainsi le malheureux

officier, les autres miliciens passaient la rivière à gué en amont et venaient à travers la brousse cerner la petite troupe sur laquelle ils déchargèrent soudainement leurs armes presque à bout portant. On sait le reste.

Depuis quelques heures, nous nous sommes rapprochés de la mer et nous suivons le pied des dunes, dont la végétation ressemble à celle du littoral avoisinant Fort-Dauphin. Nous traversons la rivière Somisiky et le village assez important du même nom. A quelques kilomètres de là, sur notre route, se trouvent les bâtiments de la mission norvégienne pavés aux couleurs françaises en l'honneur du Gouverneur général. Sans nous arrêter, car le temps presse, nous rendons leur salut aux missionnaires et à leurs élèves rangés sur notre passage. Vingt minutes après, nous entrons dans le poste de Manambondro, occupé par un fort détachement de Sénégalais.

Là, nous assistons à une scène amusante. Depuis la destruction, en avril dernier, par l'inondation du Mangoro, de la plantation de M. de Sardelys, où nos troupes de l'est et du nord s'approvisionnaient de café, cette précieuse graine manque à Manambondro et les Sénégalais touchent en échange une indemnité pécuniaire représentative de la ration. Or, deux tirailleurs s'imaginent, on ne sait pourquoi, qu'ils n'ont pas eu leur compte ; ils ont fait leur calcul d'où il résulte qu'il leur manquerait dix centimes. Quiconque n'a pas vu et entendu « clamer » des Sénégalais ne peut se faire une idée de la ténacité et

de la violence qu'ils apportent dans leurs revendications. En l'absence du capitaine, l'adjudant, pour mettre fin à l'excitation, a fait placer sa troupe sur deux rangs et a chargé le sergent indigène d'expliquer leur erreur à ses compatriotes. Mais les deux entêtés ne veulent rien écouter et, dès notre arrivée, se précipitent vers le capitaine qui, ne pouvant leur faire entendre raison, en désespoir de cause, donne l'ordre de les mettre en prison, où ils réfléchiront jusqu'au lendemain. L'un d'eux se soumet sans difficulté, mais l'autre refuse d'obéir et se dirige à grandes enjambées vers le Gouverneur général en disant qu'il veut « clamer au grand toubab » (1). Ce que voyant, le sergent, un gaillard de six pieds, doué d'une force herculéenne, le saisit par derrière à bras le corps, l'enlève de terre et le porte ainsi jusqu'au local disciplinaire dans lequel il le dépose, puis ferme la porte sur lui.

Dix minutes après, les deux protestataires demandaient à voir le capitaine pour « mander pardon ». Devant cet acte de soumission spontanée, l'officier se montra bon prince et fit relâcher ces deux grands enfants. Ainsi finit cette petite affaire par laquelle on peut juger du doigté et de l'énergie que nécessite le commandement d'une troupe de ces Africains, admirablement braves sous le feu, mais bien insupportables dans les mille détails de la vie de garnison.

Comme à Manantenina, devant le poste se trouve un cimetière. Les tombes portent les noms du sergent X..., du colon C... et d'un caporal tué à l'ennemi.

(1) Le grand chef.

Un kabary est fait aux indigènes du village qui ont, entre autres forfaits, à se reprocher le meurtre de l'instituteur betsileo Ratovo. Il est à remarquer en effet que, dans la région troublée, les habitants montrèrent au moins autant de haine pour les fonctionnaires hova ou betsileo, instruits par les Français, que pour nos compatriotes. C'est ainsi qu'à Fort-Dauphin le docteur Jourdran, directeur de l'Ecole de médecine de Tananarive, reçut la visite de son ancien élève, le médecin indigène Rabary, qui, se trouvant à Manantenina en tournée de vaccination, y fut surpris par la révolte. Réfugié dans le poste et envoyé en parlementaire auprès des rebelles, il fut appréhendé par eux et jeté dans la rivière sans autre forme de procès. Fort heureusement, Rabary se sauva à la nage et put gagner la rive opposée.

A la fin du kabary dont le thème ne différerait pas essentiellement de celui des kabary précédents, un indigène assez malpropre m'aborde avec obséquiosité et m'adresse la parole en excellent français, mais avec le plus pur accent bourbonnais. Il a, en effet, passé plusieurs années à la Réunion, où il a laissé deux fils qui, dit-il, doivent servir la France à Diégo-Suarez. Il me demande si par hasard je ne connaîtrais pas sa progéniture et termine son petit speech en me priant d'intervenir auprès du chef du district pour lui faire obtenir l'emploi de mpiadidy (1) de son village. Mais le capitaine Bourgeron, qui nous observe depuis quelques instants, intervient aussitôt et rétablit la vérité légèrement faussée pour les besoins de la cause.

(1) Mpiadidy, petit gouverneur indigène.

Mon quémendeur a bien deux enfants à la Réunion, seulement il les a abandonnés avec leur mère et, bien que fréquentant beaucoup les Français en raison de sa connaissance de notre langue et de son long séjour dans la colonie voisine, non seulement il n'a pas averti les autorités du mouvement qui se préparait et qu'il ne pouvait ignorer, mais encore il s'est joint aux rebelles et a gagné la brousse avec eux. A quoi mon interlocuteur répond qu'il ne pouvait guère faire autrement, car son contact prolongé avec les Français l'avait rendu suspect, et s'il avait trahi ses compatriotes ou seulement hésité à les suivre, il eût été infailliblement mis à mort. Mais, dit-il, il a fait tout ce qui était humainement possible avant les événements pour détourner de leur dessein les chefs indigènes qui ont fomenté la révolte. Il n'a pas réussi, mais est-il juste de lui imputer à crime cet insuccès ?

Malgré la logique de ce plaidoyer *pro domo*, je doute fort que mon Malgache-Bourbonnais obtienne de sitôt le poste de confiance qu'il ambitionne.

Cependant les nemrods de la mission sont descendus vers la rive du Manambondro et ont frêté des pirogues pour la chasse aux sarcelles très nombreuses dans cette rivière. J'entends la poudre crépiter dans l'air. Je m'élançe à mon tour, armé de mon fusil, dans les hautes herbes qui bordent le fleuve, mais déjà la nuit tombe et je ne réussis qu'à blesser un toloha glougloutant à la cime d'un saule. Il tombe dans les roseaux où, sans se soucier des caïmans, Rafaralahy le poursuit obstinément et finit par le capturer. Un éclat de rire général m'accueille à mon retour



au campement où mes camarades plus heureux ont déjà apporté le produit de leur chasse, sept ou huit pièces pour le moins.

Comme la veille, je laisse la lumière allumée toute la nuit pour me préserver des rats qui, avec les moustiques de toute espèce, sont la plaie de ce pays.

Notre départ pour Nosiomby est salué par la garnison du poste, rangée en bataille sous le commandement de l'adjudant Schon pour rendre les honneurs au Gouverneur général. Le chef du poste est, comme son nom l'indique, originaire d'Alsace. On éprouve vraiment quelque fierté à être Français en voyant d'une part la touchante obstination de ces braves gens n'hésitant pas à quitter sans retour la terre de leurs aïeux, que nous avons perdue, pour servir notre patrie et, d'autre part, l'abnégation des intrépides Soudanais, les derniers venus dans la grande famille gauloise, qui ne nous marchandent ni leur dévouement ni même leur vie. C'est ainsi que l'ancienne et la nouvelle France travaillent ensemble à la conservation du patrimoine et à la grandeur nationale. Existe-t-il au monde une autre nation dont le rayonnement soit assez puissant pour faire naître autour d'elle des affections aussi sincères et aussi profondes ?

La traversée de la Manambondro ne va pas sans quelques difficultés et, premier accident du voyage, une pirogue mal équilibrée chavire au milieu du fleuve avec les huit bourjanes qu'elle contient ; fort heureusement, ils peuvent regagner la rive avec les filanjana qu'ils convoaient.

Les sièges de ces sortes de chaises à porteurs étant, de ce fait, fortement mouillés, certains d'entre nous se voient contraints de poursuivre la route à pied, en attendant que l'ardeur du soleil ait fait œuvre d'assèchement. D'ailleurs, faire deux heures de « footing » chaque matin est un exercice hygiénique très recommandé par le docteur, qui prêche d'exemple, et a même converti le Gouverneur avec qui il marche en tête de la colonne.

Nous traversons maintenant quelques villages habités par la tribu fidèle des Rabehava, notamment Mahabetroky, où je remarque que les maisons sont bâties sur pilotis pour préserver les habitants de l'invasion des rats. Au centre du village, sur une grande place, est édifié, sur des pilotis très élevés, le grenier à riz de la communauté. Les tribus du sud de Madagascar sont, en effet, collectivistes ; chez elles la propriété individuelle n'existe pas. On assure même que souvent la tribu délègue à l'intérieur certains de ses membres qui vont travailler pour les vazaha, notamment pour le fanjakana, afin de gagner l'argent nécessaire au paiement de l'impôt pour la communauté tout entière. Dès que ce but est atteint, l'indigène disparaît le plus souvent sans prévenir et se hâte vers son village. Ce serait là la principale cause des défections subites dont se plaignent tous ceux qui ont eu à diriger à Madagascar des travaux de quelque importance.

En un mot, ici l'unité sociale n'est pas, comme en Europe, la famille, mais la tribu.

Les femmes rabehava sont pauvrement vêtues de nattes en jonc enroulées autour du corps et serrées, à la

ceinture, par un cordon de rafia. Les jambes et la tête émergent seules de cette sorte de tronc de cône à deux nappes dont la forme rappelle celle des coquetiers. Les jeunes enfants sont portés sur le dos, blottis dans la nappe supérieure du vêtement maternel. Pour les protéger contre les intempéries, la mère attache à son cou une sorte de natte en forme de couvercle allongé qui couvre la tête du baby. Le spectacle ne manque pas de pittoresque ni d'imprévu.

Les habitants de Mahabetroky étaient naturellement rangés sur notre passage, chantant et battant des mains en cadence. En avant, tel un tambour-major devant la batterie du régiment, se tenait le chef du village qui avait revêtu pour la circonstance un dolman d'uniforme rouge aux parements bleus, rapiécé aux coudes et dont les rares boutons encore présents portent le léopard britannique.

Les femmes nous font escorte pendant quelques centaines de mètres, interrompant de temps en temps leur monotone mélodie pour envoyer à terre un jet de salive rougeâtre. Toutes ces dames ont en effet l'aimable habitude de chiquer le bétel.

Non loin de Mahabetroky, la route côtoie un bois sacré de forme circulaire ayant environ 100 mètres de rayon. On y voit constamment des vols de corbeaux et de vautours qui planent autour de ses grands arbres.

C'est là que les Rabehava exposent leurs morts qu'ils déposent simplement sur le sol et qu'ils tournent et retournent à époques fixes, suivant un rite déterminé.

Ce n'est que lorsque le corps, enveloppé de lamba, est



GROUPE DE FEMMES DE MAHABETROKY

complètement desséché, qu'ils procèdent à l'ensevelissement.

Les Egyptiens étaient déjà, il y a cinq mille ans, beaucoup plus experts.

A Karanarivo (la hauteur des mille), arrêt pour le repas. Nous continuons à cheminer au milieu de mamelons couverts de bozaka desséché, entre lesquels s'enfoncent des vallons où croissent en abondance les ravinala. Au bord des marigots, dans lesquels croupit une eau saumâtre, se développe une végétation aquatique spéciale où dominent les larges feuilles des pandanus, des viha et des vakoa. D'ailleurs, depuis que nous avons atteint le littoral, l'eau a cessé d'être potable et il serait imprudent de la boire autrement que sous la forme d'infusion de thé par exemple.

Dans la soirée, nous arrivons sur la rive droite de la Masianaka, fleuve dont les eaux, avant de se déverser dans l'Océan par un orifice très étroit, s'épanouissent en un lac circulaire de plusieurs kilomètres de diamètre, au centre duquel se trouvent l'île et le village de Nosibe (la grande île).

La traversée du lac sur un radeau pavoisé et orné de feuillages dure environ une heure, au bout de laquelle nous abordons au village de Nosiomby où nous devons passer la nuit. Nosiomby signifie l'île aux bœufs. Or, ce village, situé sur une éminence qui domine la Masianaka et les marais d'alentour, n'est nullement entouré par les eaux, et les bœufs n'y sont plus qu'à l'état de souvenir.

L'appellation d'île doit cependant être justifiée. Un examen rapide de la topographie de la région avoisinante et du cours de la Masianaka, qui descend d'abord des montagnes en se dirigeant vers l'est et s'infléchit ensuite brusquement vers le sud, permet de supposer qu'autrefois le lit du fleuve s'étendait beaucoup plus au nord et qu'à cette époque la colline de Nosiomby était vraiment une île, sans doute peuplée de bœufs aujourd'hui disparus.

Après avoir assisté à la réception officielle, par le Gouverneur général, des chefs de la région, le docteur et moi recrutons dans le village deux piroguiers pour équiper le *Kinga* et partons en excursion sur le lac, en quête de sarcelles. Mais nos rameurs nous prédisent que ces oiseaux, dont les pirogues peuvent habituellement s'approcher sans exciter leur méfiance, auront peur de notre bateau dont la forme leur est inconnue. Malgré ce fâcheux pronostic, nous avons la bonne fortune d'arriver à portée d'une bande prenant ses ébats dans les roseaux et à laquelle nous envoyons une salve fructueuse. Plus loin, dans un îlot verdoyant, un spectacle étrange s'offre à nos yeux. L'une des maitresses branches d'un très grand arbre s'étend horizontalement au-dessus du fleuve, et porte, suspendues en un alignement correct, des masses informes qui, de loin, ressemblent assez à des jambons accrochés à l'égal d'un charcutier. Ce sont des « fanihy », sorte de roussettes gigantesques dont l'envergure atteint parfois 2 mètres. Ces cheiroptères pullulent dans le sud de Madagascar où ils affectionnent particulièrement le bord des cours d'eau. Certaines rivières portent d'ailleurs le nom

de Manampanihy dont la traduction littérale est « Là où il y a des fanihy ».

Depuis Belavenina, j'ai souvent remarqué, le soir, ces énormes chauves-souris au vol disgracieux, mais cependant assez rapide, tournant en cercle au-dessus de notre campement en poussant de petits cris caractéristiques.

L'occasion se présentant de voir de près ces horribles bêtes, j'en tire une qui tombe à la rivière où elle est aussitôt happée par nos piroguiers et hissée à bord. On dirait un petit chien ailé. Les ailes déployées couvrent une étendue supérieure à 1 m. 50 et, de même que chez les chauves-souris, la membrane translucide qui les forme est soutenue de distance en distance par des nervures.

Revenus à terre, nous abandonnons la « fanihy » à nos piroguiers qui nous remercient avec empressement.

Les indigènes sont, en effet, très friands de la chair des roussettes et ont imaginé nombre de pièges pour les capturer. C'est ainsi que les arbres où elles ont coutume d'aller se suspendre la tête en bas par les griffes en crochets qui forment l'extrémité de leurs ailes, sont souvent recouverts d'un filet à mailles serrées où les fanihy viennent s'empêtrer.

Je remarque que les femmes de Nosiomby portent coquettement autour de la tête un ruban noir très mince, passant sur le front et dont le milieu est marqué par un disque en cuivre ou en clinquant de la grandeur d'une pièce de vingt centimes.

Pour la première fois depuis le départ, je suis logé chez l'habitant, dans une spacieuse case en falafa située au

centre du village et établie sur pilotis. On accède à ce perchoir au moyen d'une échelle rudimentaire. L'une des cloisons est pleine, mais sur chacune des trois autres est pratiquée une large ouverture qu'on peut ouvrir ou fermer à l'aide de panneaux en feuilles de ravinala coulissant le long de traverses fixées aux cloisons par des liens de rafia. La chambre est entièrement tapissée de nattes de jonc. Au milieu de la pièce j'aperçois, fixé au plafond par une tige, un objet en bois ayant assez exactement la forme d'un abat-jour circulaire. C'est un porte-manteau qui sert à suspendre les lamba ; contre la cloison pleine est ménagée une sorte de cheminée en pisé au-dessus de laquelle est disposée une vaste étagère.

Me trouvant, cette fois, hors de l'atteinte des rats, je passe une nuit relativement bonne sous ma moustiquaire qui est décidément indispensable dans cette région.

Le lendemain, avant mon départ, je reçois la visite de mon hôte, le chef Raheetra, l'un des plus riches habitants de Nosiomy. Après force salamalecs, ce notable me dit qu'il est très heureux que j'aie passé la nuit sous son toit. Et comme je le remercie de m'avoir ainsi cédé une case aussi confortable, il me répond qu'il en possède plusieurs autres dans le village et qu'il les a toutes mises avec joie à la disposition des membres de la mission. Quant à lui, il est allé demander l'hospitalité à la famille de l'une de ses nombreuses femmes. On voit que les Nosiombiens sont polygames, quand ils le peuvent... Celui-ci, vêtu très proprement d'une sorte de chemise et d'un caleçon blanc, est coiffé d'un chapeau canotier et se drape avec orgueil dans



un lamba multicolore qu'il me confie avoir fait acheter aux magasins du Louvre de Tamatave par un de ses concitoyens momentanément employé aux travaux de cette ville.

Nous quittons la pseudo île aux bœufs à 6 heures du matin. Le village est plaisant et ses environs fort bien cultivés. La plupart des cases sont entourées de jardins fermés par des haies d'arbustes où domine le pignon d'Inde qui, comme on sait, sert de tuteur à la vanille. La route descend dans des fonds marécageux littéralement couverts d'un tapis de nénuphars. Des martins-pêcheurs au plumage azuré s'envolent à notre approche. L'effort industriel des habitants tend à transformer en rizières ces marais qu'inondent périodiquement les crues de la Masianaka.

L'embouchure de cette rivière est complètement fermée à cette époque de l'année, c'est-à-dire que la barre est venue se placer dans le prolongement exact du littoral, bouchant ainsi l'entrée du fleuve, de telle sorte qu'on peut passer à pied sec d'une rive à l'autre. Cette curieuse particularité n'est pas spéciale à la Masianaka et, sauf les fleuves de grand débit comme le Mangoro et la Mananara, les cours d'eau qui se déversent sur la côte Est de Madagascar sont alternativement bouchés et débouchés. Nous sommes ainsi en présence d'une sorte d'embouchure intermittente qui se distingue nettement du delta et de l'estuaire dont elle est également éloignée, et qui mérite bien le nom spécial de *vinany* que lui donnent les Malgaches. Le *vinany* serait donc caractérisé par un épanouissement

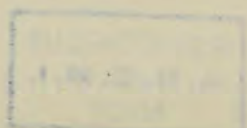


du fleuve au voisinage de la mer à laquelle ses eaux accèdent par un goulet toujours très étranglé et qui parfois même se ferme complètement. Les habitants ont remarqué que les vinany se bouchent lorsque les alizés soufflent du sud-est et qu'ils ne se débouchent qu'après le renversement de la mousson, alors que le vent vient du nord-est.

Il serait sans doute téméraire d'édifier sur ces quelques remarques et observations, faites pour ainsi dire à vol d'oiseau, une théorie complète et définitive des vinany, mais l'esprit humain est ainsi fait qu'il cherche toujours la raison d'être des phénomènes naturels qui se produisent sous ses yeux, alors même qu'il n'aurait pas recueilli toutes les données du problème à résoudre.

Dans le cas qui nous occupe, il semble bien que le jeu de l'ouverture et de la fermeture alternative des vinany soit d'une explication aisée. On sait que, le long de la côte Est de Madagascar, règne du nord au sud un fort courant marin, dérivé du grand courant équatorial. Si le vent vient du nord-est, son effet s'ajoute à celui du courant pour dégager l'embouchure du fleuve en entraînant la barre dans le sud, tandis que lorsque l'alizé vient du sud-est, l'action du vent tend à neutraliser celle du courant marin et par suite à maintenir la barre devant l'embouchure. Si, en outre, la composante du vent perpendiculaire à la côte l'emporte sur le courant du fleuve, la barre se rapprochera du littoral et pourra même venir souder les rives opposées.

A partir de ce moment, les eaux qui continuent à affluer du bassin hydrographique du fleuve s'accumulent en



avant du vinany bouché. Si elles atteignent le niveau des digues naturelles qui séparent le lit du fleuve des dépressions longitudinales situées en arrière des dunes formant le cordon littoral dont il a été question plus haut, elles les rempliront, contribuant ainsi pour une grande part à alimenter les lagunes dont nous avons signalé l'existence le long de la côte Est de Madagascar et qui reçoivent en outre tous les petits cours d'eau trop faibles pour se frayer un chemin jusqu'à la mer à travers l'obstacle des dunes.

Les eaux du fleuve s'étalent ainsi le long du littoral jusqu'à ce qu'elles rencontrent des seuils ou « pangalanes » qui les séparent des lagunes alimentées par les fleuves voisins. Leur niveau et par suite leur pression sur les dunes augmentent dès lors continuellement par l'apport incessant qu'elles reçoivent de la région montagneuse, et, lorsque les circonstances sont favorables, c'est-à-dire si le vent et le courant maritime agissent dans le même sens pour diminuer la contre-pression des eaux de la mer, le cordon littoral se rompt au point de moindre résistance qui, parfois, diffère notablement de l'emplacement du vinany primitif.

Tel paraît être, esquissé à grands traits, le mécanisme du phénomène des vinany et l'on voit combien est étroite sa corrélation avec celui de la formation des dunes et des lagunes dont j'ai tenté plus haut une explication sommaire.

La Masianaka que nous venons de laisser derrière nous se trouve en ce moment à la deuxième phase de ce développement, celle du renflement de la partie du fleuve qui précède immédiatement l'ouverture du vinany. Mais le nom même du village où nous avons séjourné indique bien

que ce renflement est susceptible de s'étendre encore et de couvrir les rizières et les marais que nous traversons (1).

Maintenant, le paysage ne diffère pas sensiblement de celui que, depuis Sandraviny, nous avons vu se dessiner à une certaine distance du littoral. Ce sont toujours des mamelons de sable recouverts de bozaka et des ravins, où se déploient dans tous les sens les éventails des ravinala. Cependant une petite rivière sur laquelle, en aval d'une jolie cascade, des poutres posées bout à bout forment un pont rustique, jette une note pittoresque dans cette monotonie. L'ensemble constitue un site charmant et le docteur, qui se double d'un photographe expert, en prend une vue. A 10 heures, nous arrivons devant une nouvelle Manampanihy, moins importante que la première, mais qu'il faut néanmoins franchir en pirogue. Parvenus sur la rive gauche, nous avons l'agréable surprise d'apercevoir une vaste étendue, couverte de rizières admirablement cultivées. Devant nous se développe une digue de 4 kilomètres de longueur ; c'est la route qui conduit à Vangaindrano. Nos bourjanes s'y engagent avec entrain. Dans le voisinage immédiat de la Mananara qui arrose ce gros bourg, les rizières font place à des marais couverts de roseaux au-dessus desquels vont et viennent des libellules de toutes couleurs. Des bandes de fausses aigrettes s'envolent à notre approche. Ces échassiers abondent à

(1) En France même, l'Adour offre un exemple de fleuve à embouchure intermittente. L'embouchure actuelle, ouverte au xvr<sup>e</sup> siècle, n'a pu, en effet, être fixée que par le creusement d'un chenal se prolongeant en mer et que l'on drague constamment.

Madagascar, où ils affectionnent les rizières et les marécages qui s'étendent le long des cours d'eau. Les Malgaches les appellent « vorompotsy », c'est-à-dire les oiseaux blancs. Cependant il n'est pas rare de voir dans une compagnie quelques individus au plumage noir de jais. Mes porteurs ne s'embarrassent pas pour si peu et désignent ces aigrettes singulières sous le nom paradoxal de « vorompotsy mainty » : les oiseaux blancs qui sont noirs !

Nous entrons à Vangaindrano sous des arcs de triomphe de feuillage portant des inscriptions variées. Je remarque surtout l'une d'entre elles ainsi libellée « Honneur au Général ». Pour les indigènes, en effet, un grand chef « vazaha » ne peut être autre que général. Un grand concours de population nous accompagne jusqu'au « rova » (1) dont l'entrée est gardée par deux vieux canons en fer montés sur des affûts en bois munis de roues polygonales (*sic*). Cet étrange matériel, qui doit remonter à l'invention des bombardes, a été abandonné là par les Hova lorsque nous sommes venus occuper le pays.

Vangaindrano est une agglomération assez importante, située à une douzaine de kilomètres de la mer, sur la rive droite de la Mananara, grand fleuve formé par la réunion de l'Ionaivo et de l'Itomampy. Les vallées de ces rivières sont habitées par des tribus qui ont joué un rôle prépondérant dans l'insurrection qui vient de prendre fin. C'est en effet sur les bords de l'Ionaivo que se trouvait le poste de Begogo, enlevé et détruit par Befanoha au début de la

(1) « Rova », demeure fortifiée de la reine de Madagascar ou de ses représentants, les anciens gouverneurs hova.

révolte, et l'Itomampy arrose les villages de Befotaka et de Midongy, où tenaient garnison les deux victimes du guet-apens d'Amparihy, les lieutenants Baguet et Janiaud. Les grottes d'Iabomary, où Kotavy s'était réfugié avec sa bande lorsqu'il dut abandonner la zone côtière et où il tint nos troupes en échec jusqu'à la fin d'avril 1905, se trouvent aussi dans la vallée de l'Itomampy, et c'est au cours de l'une des tentatives faites pour le déloger de ce repaire que le lieutenant Janvier de La Motte tomba mortellement frappé d'une balle tirée par le redoutable transfuge. Le combat avait lieu à si courte distance qu'on entendait distinctement les commandements que Kotavy faisait *en français* à ses partisans et que les adversaires en présence purent se défier et s'invectiver à la manière des héros d'Homère.

Dès notre arrivée, le Gouverneur se préoccupe de correspondre télégraphiquement avec Tananarive dont nous sommes sans nouvelles depuis une semaine. Mais la ligne entreprise de Farafangana à Vangaindrano, à la suite des événements du Sud, est à peine achevée et ne fonctionne pas encore.

Le capitaine Bourgeron, chef du district, nous fait les honneurs du rova où sont installés son logement et ses bureaux. Puis le Gouverneur général, entouré des membres de la mission, reçoit successivement les Européens habitant Vangaindrano : fonctionnaires, représentants des missions lazarisite et norvégienne et colons. Parmi ces derniers, l'agent de la Compagnie allemande « La Madagaskara » nous fait connaître qu'établi à Vangaindrano

depuis quelques années, il a des correspondants indigènes dans toutes les localités importantes de la plaine et de la montagne. Il demande l'ouverture au public de la ligne télégraphique, l'organisation du service des colis postaux, la délivrance des mandats-poste. Bonne note est prise de ces desiderata. Parmi les lazaristes, je remarque le Père Coindard qui ramena Mme Hartmann à Fort-Dauphin, après le sac de Ranomafana. Le pasteur norvégien, M. Horne, est présenté par M. Johannès Johnson, inspecteur des écoles de la mission, en résidence à Fianarantsoa et actuellement en tournée à Vangaindrano. Je constate que si M. Johnson s'exprime assez correctement en français, par contre, M. Horne ne sait positivement pas un mot de notre langue qu'il est cependant chargé d'apprendre aux indigènes. L'établissement norvégien occupe le plus beau site du pays, sur un coteau verdoyant dominant la Mananara.

Il y a encore à Vangaindrano un instituteur, récemment arrivé de France, qui me paraît pâle et malade et un jeune lieutenant dont la petite taille et la voix grêle contrastent singulièrement avec la carrure herculéenne et l'organe vibrant de son chef.

Je suis logé dans le rova. Le lit qui m'est attribué est simplement composé d'un cadre en bambou soutenu par quatre montants sur lequel est placé une sorte de filet à mailles serrées dont les cordes sont tendues dans les deux sens à la manière des raquettes de tennis. Les montants se prolongent par des tringles en bois qui supportent le cadre léger d'une moustiquaire. Aux murs, deux peintures

malgaches. L'une représente un guerrier bara portant dans la main droite un fusil à pierre dont la crosse et le fût sont ornés de clous jointifs à tête de cuivre et dans la gauche deux sagaies et une longue canne en ébène munie d'une douille de cartouche en guise de pommeau. Une poire à poudre pendant à la ceinture complète l'équipement du « fahavalo » qui s'accote à un rocher pour guetter l'approche d'un invisible ennemi.

La deuxième toile représente une idylle champêtre d'une naïveté biblique. Une jeune fille malgache puise, à l'aide d'une écuelle, de l'eau à une fontaine limpide et en verse le contenu dans une cruche posée sur le bord de la source, tout en écoutant les doux propos d'un jeune homme qui se tient auprès d'elle dans une attitude languissante. Au loin, une vieille femme vient à eux une cruche sur la tête et l'écuelle à la main.

Le 5 septembre, dans la matinée, kabary aux habitants de Vangaindrano dans la grande cour qui précède le rova. A droite se rangent les Rabehava, anciens maîtres du sol, à gauche les Zafimananga, leurs « menakely », ou anciens esclaves, tribus qui peuplent la région. Les premiers sont moins grands et moins robustes que les seconds, mais paraissent plus intelligents et plus affinés. La rivalité toujours vivace de ces tribus est la cause de nombreux conflits que les administrateurs ont quelque peine à apaiser.

Les gens de Vangaindrano n'ont pas pris part à l'insurrection, mais, sachant qu'elle se préparait, ils n'ont pas averti les autorités françaises. C'est là notre principal



grief contre eux et l'objet des reproches qui leur sont adressés par le chef de la colonie.

Lorsque le kabary officiel est terminé, les chefs des Rabehava et des Zafimananga exposent à tour de rôle leurs doléances au Gouverneur général. La lecture de ces discours, éloquentes dans leur simplicité, montrera l'acuité des conflits qui divisent ces tribus et mettra en évidence le défaut d'homogénéité que présentent les peuplades du sud de l'île. Voici le kabary des Rabehava.

« Monsieur le Gouverneur général,

« Nous sommes heureux de votre arrivée parmi nous ;  
« nous vous remercions infiniment de votre visite. Vous  
« êtes vraiment notre père et notre mère pour être venu  
« de si loin afin de nous voir, sans vous épargner les  
« fatigues et les accidents du voyage.

« En votre qualité de père et mère, veuillez nous per-  
« mettre de vous exposer ce qui suit :

« Nous, les Rabehava, étions les anciens seigneurs  
« féodaux des Zafimananga. Ces derniers, devenus plus  
« tard très nombreux, nous firent la guerre. Vaincus et  
« écrasés par le nombre, nous nous réfugiâmes auprès des  
« autorités de Farafangana et les Zafimananga prirent  
« nos villages et nos rizières.

« Notre dernière lutte date d'environ neuf ans, c'est-  
« à-dire de l'arrivée à Majunga du corps expéditionnaire,  
« en 1895.

« Au début de l'occupation, les autorités françaises

« nous conseillèrent de rentrer dans le pays de nos ancêtres, ce que nous fîmes. Mais, à notre retour, nous ne pûmes réoccuper nos terres et nos propriétés et nous nous installâmes sur les parcelles que venait de nous céder l'administration locale.

« Autrefois, quand les Zafimananga étaient encore nos menakely (serfs), nous possédions des rizières près des leurs. Mais après notre défaite, ils confisquèrent tous nos biens.

« Ainsi nous ne possédons plus actuellement que le tiers des rizières abandonnées par les Hova et dont les deux tiers furent cédés aux Zafimananga.

« Le partage de ces anciennes rizières des Hova fut fait par les soins des autorités malgaches, la plus petite part nous fut donnée, car André, l'interprète d'alors, était Zafimananga.

« Ne comprenant pas le français, nous ignorons si ce partage a été fait conformément aux ordres des autorités françaises.

« Les rizières qui nous avaient été cédées par le Gouvernement de la Colonie, à Ankarefo, nous ont été enlevées par André et remises entre les mains des Zafimananga.

« Nous portons la présente plainte auprès de vous, Monsieur le Gouverneur général, car pour toutes les corvées à exécuter pour le compte de l'administration française nous fournissons, les Zafimananga et nous, le même nombre de bourjanas, la même quantité de riz et nous payons les mêmes impôts. Ils sont cependant

« bien plus nombreux que nous et possèdent beaucoup  
« plus de rizières.

« Si les terres de nos ancêtres, rizières et autres, enlevées par les Zafimananga ne nous sont pas restituées  
« ou si d'autres ne nous sont pas cédées en compensation,  
« nous resterons vraiment malheureux et sans ressources.

« Nous vous demandons en conséquence des terres de  
« culture et des rizières car nos biens actuels ne pourront  
« suffire à notre existence et pour nous acquitter de nos  
« obligations envers le Gouvernement de la Colonie.

« Comptant sur votre équité et sur la bienveillance de  
« l'administration française, nous espérons, Monsieur le  
« Gouverneur général, que notre supplique recevra un  
« accueil favorable.

« Nous vous promettons fidélité à la France et obéissance aux ordres de ses représentants ici : MM. le capitaine Bourgeron et l'administrateur Bénévent. »

A leur tour, les Zafimananga s'expriment ainsi :

« Monsieur le Gouverneur général.

« Vivez heureux, soyez exempt de maladie, jouissez  
« d'une longue vieillesse.

« Nous aussi nous sommes très heureux de votre passage  
« parmi nous et vous en remercions vivement. Nous nous  
« louons de l'administration française à laquelle nous  
« restons et resterons toujours fidèlement attachés.

« Quant aux plaintes formulées par les Rabehava  
« contre nous, permettez-nous d'y répondre.

« Nous, les Zafimananga, composons la race autoch-  
« tone ; les Rabehava d'origine Sakalava sont venus dans  
« le pays pour nous faire la guerre. Vaincus par eux,  
« nous les avons servis comme menakely. Plus tard leurs  
« mauvais traitements à notre égard nous parurent  
« odieux. Ils vendaient nos femmes et nos enfants, pre-  
« naient de force nos biens et nos bœufs, maltraitaient  
« nos femmes après les avoir violées et donnaient à man-  
« ger aux chiens dans nos assiettes. Nous avons brisé  
« leur joug, nous les avons vaincus, chassés de la région  
« et refoulés jusqu'à Ambahy (Farafangana).

« Vers le début de l'occupation, les Rabehava furent  
« rappelés dans le pays par les soins du Résident de  
« France. Des terres et des rizières leur furent cédées,  
« c'est-à-dire le tiers des anciennes rizières des Hova dont  
« les deux tiers nous restèrent.

« Ce partage ayant été effectué par les soins et en pré-  
« sence du Résident, les Rabehava ne peuvent plus  
« aujourd'hui prétendre à une part qui nous fut léga-  
« lement attribuée.

« Nous sommes prêts à recommencer la lutte avec les  
« Rabehava plutôt que de leur céder la moindre parcelle  
« des terrains que nous possédons actuellement.

« Nous espérons d'ailleurs que l'administration fran-  
« çaise ne nous enlèvera point ce qu'elle nous donna jadis.

« Nous vous promettons, Monsieur le Gouverneur  
« général, de ne faire jamais cause commune avec les  
« rebelles et les malfaiteurs et d'être toujours fidèles à la  
« France, notre nouvelle patrie. »

Le reste de la journée fut consacré à la visite de quelques établissements officiels, notamment de l'école qui, récemment ouverte sous la direction de M. l'instituteur Sallé, parut au Gouverneur général installée dans les conditions les plus convenables.

Le 6 septembre, au matin, nous avons la surprise de voir le capitaine Bourgeron coiffé d'un immense chapeau boer, assez semblable à ceux que portent les forts de la halle, et qui lui sert à la fois d'ombrelle et de parapluie. Cette précaution n'est pas inutile, car le casque paraît avoir jusqu'à ce jour protégé bien insuffisamment contre l'ardeur du soleil le visage de notre sympathique compagnon.

Nous nous mettons en devoir de traverser la Mananara sur des pirogues en présence des Zafimananga et des Rabehava, groupés séparément sur la rive, où ils sont venus pour nous souhaiter bon voyage. A quelques centaines de pas du point de passage, je remarque une sorte de marabout (vanobe) immobile sur une patte au bord du fleuve dans lequel se reflète son image.

Nous cheminons au milieu des rizières qui entourent de nombreux villages. La région de Vangaindrano, que fertilisent les irrigations méthodiques de la Mananara, est, sans contredit, la plus prospère parmi celles que nous venons de traverser. Le chemin que nous suivons s'éloigne peu à peu de la côte. Vers 10 h. 1/2, nous parvenons au village de Betsihara, bâti sur une éminence. L'eau y est si mauvaise — du jus de caïman, affirme Carde, — qu'il est impossible de la boire, même sous la forme de thé sucré et punché.

L'après-midi, succession monotone de collines et de vallons que sillonnent des cours d'eau, et où stagnent des marécages, rarement transformés en rizières. Nous franchissons à gué la rivière Manarivo, tandis que devant nous, au nord, se dresse comme une muraille infranchissable, le plateau boisé d'Ankarana, auquel on accède par un escalier moussu dont les larges marches sont taillées à même dans le roc et que bordent à droite et à gauche de vénérables manguiers.

A l'un de ces arbres est adossée une pierre portant l'inscription suivante recueillie par le docteur :

*Ankarana, 5 adalo 1857, izao no nonenanay teo hova  
Hoy Andriantsalama, 13 voninahitra.*

« Andriantsalama, 13 honneurs, atteste que les Hova  
« ont commencé à habiter Ankarana le 5<sup>e</sup> jour de la  
« 11<sup>e</sup> lune de l'année 1857. »

Ankarana est, en effet, un ancien poste hova situé dans une position à peu près inexpugnable et dominant bien tout le pays d'alentour. Sur son emplacement, nous avons établi un camp de miliciens entouré d'une forte palissade, à l'intérieur de laquelle existe un réduit avec blockhaus. L'habitation du garde de milice, M. Bochet, est spacieuse et confortable. Un double toit la protège contre le soleil. Des chatières percées dans les portes donnent libre passage à des matous vigilants qui la préservent efficacement de l'invasion des rats.

Après réception par le Gouverneur général des chefs de

la région qui reçoivent des félicitations méritées pour le concours qu'ils nous ont prêté pendant les troubles, je pars avec un milicien dans la forêt voisine à la chasse des pigeons bleus. Arrivés dans une clairière, mon guide refuse d'avancer dans la direction d'un petit bosquet où, me dit-il, autrefois un gouverneur hova fit pendre cinq voleurs de bœufs dont les âmes errantes mêlent leurs plaintes lugubres au bruissement du vent pour réclamer une sépulture.

Je rentre au campement en traversant le jardin potager de M. Bochot, dont l'industrielle activité a fait pousser sur cette terre aride tous les légumes d'Europe et notamment de magnifiques salades. J'admire sans réserve les cages à lapins, le poulailler, le pigeonnier du maître du logis. Le poste d'Ankarana est certainement l'un des mieux tenus de notre itinéraire et celui qui offre le plus de ressources aux voyageurs européens heureux de pouvoir ajouter à leurs conserves de la bonne volaille et quelques légumes frais.

L'étape du lendemain, 7 septembre, est particulièrement longue et, si nous voulons arriver à Farafangana avant la nuit, il sera nécessaire de partir une heure au moins avant le lever du soleil. Aussi sommes-nous en route dès 5 heures du matin. C'est à la lueur des photophores, sous l'escorte des miliciens qui ont remplacé les vingt Sénégalais du capitaine Bourgeron, que nos filanjana descendent à la file indienne dans la vallée de la Manatsimba. Le spectacle de ces lumières falotes qui se suivent dans la nuit pendant une centaine de mètres sur le flanc de la montagne ne manque pas de pittoresque.

Mais l'aube commence à poindre à l'horizon et bientôt le paysage monotone de l'immense plaine nous apparaît, avec ses monticules et ses dépressions, comme une mer houleuse subitement figée.

Après avoir franchi la Manatsimba sur un pont improvisé, nous parvenons au village d'Ambatobe — à la grosse pierre — où on ne remarque d'ailleurs aucune pierre de dimensions extraordinaires. A Iabohazo, — les grands arbres — où nous déjeunons, il n'y a pas un seul arbre, grand ou petit. Ces désignations seraient-elles ironiques ? Pas du tout, déclare M. Bénévint, qui donne de l'énigme une ingénieuse explication. Ces noms ont été donnés par les Hova, affirme-t-il, lorsqu'ils ont pris possession du pays et rappellent le fait capital qui les a frappés au moment de l'occupation. Ainsi, dans un pays où il n'y a pas de bananes, ils ont trouvé au bord d'un cours d'eau un unique bananier, depuis longtemps disparu, d'où le nom d'Akondro donné à la rivière. De même à Ambatobe, il y avait un énorme rocher qu'on a dû depuis faire éclater à la mine pour empierrier la route et à Iabohazo quelques beaux arbres qu'on a transformés en bois de charpente....

Il existe à Iabohazo une école officielle mixte, dirigée par un gentil ménage d'instituteurs betsileo. Le Gouverneur général m'invite à poser quelques interrogations aux élèves, mais au lieu de répondre, ceux-ci, sur un signe du maître, entonnent une chanson de circonstance en l'honneur du chef de la colonie. C'est évidemment plus facile.

Après le déjeuner, nous nous mettons en route pour Farafangana. Bien que, comme on dit vulgairement, le



fond de l'air ne soit pas excessivement chaud, les rayons solaires ont une intensité telle que tout le monde s'abrite sous l'ombrelle et que le capitaine Bourgeron somnole doucement sous son chapeau boer. En quittant le village, dans une rizière voisine, j'aperçois une aigrette (vanobefotsy) isolée. Malheureusement les plumes de ce magnifique oiseau, qui, on le sait, sont très recherchées par nos élégantes et se vendent au poids de l'or, ne sont pas encore à point. Ce n'est guère qu'au mois de novembre qu'elles atteignent leur complet développement et par suite le maximum de leur valeur marchande.

Après avoir atteint la vallée de la Manambato, nous inclinons franchement à l'est et traversons une petite rivière sur un pont de bateaux formé par des bambous accolés. Je remarque des blocs erratiques d'oxyde de fer magnétique parsemant çà et là la plaine. L'aiguille de ma boussole s'affole et tourne dans toutes les directions ; le sentier que nous suivons est couvert de petites pierres poreuses analogues à la pierre ponce. En arrivant au bord des dunes, nous décrivons un arc d'assez grand rayon pour éviter les marais qui entourent Farafangana au sud et où pullulent d'énormes caïmans. La chaleur devient accablante. L'eau des mares étant putride, nos bourjanes se désaltèrent tour à tour en pratiquant des incisions dans les ravalala et en aspirant avec la bouche l'eau potable que ces plantes renferment en grande quantité. On sait que c'est cette particularité qui a fait donner au ravalala le nom d'arbre du voyageur.

Au moment d'arriver à Farafangana, deux Sénégalais

et un caporal, placés en vedette à l'entrée du pont de la Manambato, nous rendent gravement les honneurs. Nous nous engageons enfin sur un grand pont en bois de 80 mètres de long sous les vivats d'une affluence considérable de population indigène et de toute la colonie européenne massée sur la rive opposée et nous entrons dans la ville en suivant le boulevard maritime. De nombreux arcs de triomphe de verdure, brillamment pavoisés, sont disposés de distance en distance sur notre passage ; ils portent des inscriptions parmi lesquelles je relève les suivantes : Soyez le bienvenu ; Les Hova au Gouverneur général ; La province de Farafangana au Gouverneur général, etc., etc...

La ville de Farafangana est bâtie le long du littoral sur une langue de sable qui s'étend entre les fleuves Manambato au sud et Manampatra au nord. Ce dernier, qui est de beaucoup le plus important, chemine longuement dans la mer entre deux digues naturelles de sable à peu près parallèles à la côte enfermant ainsi entre l'une des digues et le littoral une lagune salée, isolée de la haute mer et dans laquelle se déverse la Manambato. La Manampatra forme la barre de Farafangana qui, nous l'avons vu, est une des plus difficiles de cette côte inhospitalière.

Le pont, dépourvu de parapet, qui traverse la Manambato près de son embouchure, est protégé en amont par des épis de bois dont la résistance est insuffisante en cas de crue subite ou d'inondation. En avril 1905, en effet, au moment des grosses pluies d'hivernage qui endom-

magèrent fortement le chemin de fer de Brickaville à Tananarive et ruinèrent la plupart des plantations de la côte orientale, une île errante détachée des rives de la Manambato vint heurter le pont et le détruisit.

La Résidence, ombragée par un bosquet de filaos, sorte de pins aux aiguilles longues et fines, est une maison démontable tout à fait analogue à celle d'Andevorante, dont nous avons donné plus haut une description sommaire. Comme l'eau potable fait absolument défaut à Farafangana, on recueille les eaux de pluie qui s'écoulent du toit dans une immense caisse à eau provenant d'un navire naufragé sur les récifs.

La maison est bâtie sur des piliers de bois reposant sur des dés en maçonnerie ; aussi la visite des rats n'est pas à redouter. Une brise perpétuelle éloigne les moustiques importuns. Enfin, M. Bénévent a mis à ma disposition un lit plus confortable que mon pliant. Je puis donc à bon droit espérer une bonne nuit. J'avais compté sans les chiques ou puces pénétrantes qui infestent certaines régions de la Grande Ile, surtout celles où ont séjourné les Sénégalais, que les Malgaches considèrent non sans raison comme les importateurs de ces bestioles. Ces désagréables insectes, à peine gros comme des cirons, s'insinuent prestement sous la peau des pieds, de préférence au voisinage des ongles, en causant une vive démangeaison. Si on ne les extirpe pas sur-le-champ, les femelles pondent dans l'alvéole où elles se sont établies, le prurit s'accroît, et tout autour du point de pénétration, le sang se corrompt, produisant sur la peau une tache noire

caractéristique de la grosseur d'un pois. Dans la plupart des cas, l'expulsion du parasite suivie d'une application de teinture d'iode suffit pour éviter toute suite fâcheuse ; on a cependant observé de redoutables accidents, consécutifs à l'indiscrète visite des chiques. Au moment de me mettre au lit, je suis tout à coup surpris par l'attaque simultanée de deux de ces maudits insectes. J'appelle aussitôt Rafaralahy à l'aide et son œil de lynx a bientôt découvert la retraite de mes ennemis, qu'il enlève l'un après l'autre à la pointe d'une aiguille préalablement aseptisée dans la flamme de mon photophore.

D'après l'itinéraire officiel, nous devons passer à Farafangana les trois journées des 8, 9 et 10 septembre.

Le 8, de grand matin, les chefs indigènes des points les plus éloignés de la province et notamment de Vondrozo, Ivohibe et Karianga se pressaient autour de la vérandah de la Résidence pour entendre le kabary du chef de la colonie, exprimant son mécontentement aux tribus qui avaient participé à l'insurrection et adressant par contre ses félicitations à celles qui étaient restées fidèles. Les chefs des premières protestèrent aussitôt de la sincérité de leur soumission et témoignèrent publiquement le vif regret de leur conduite passée. Le Gouverneur général, prenant acte de ces déclarations, leur promit toute sa sollicitude pour le cas où ils persévéraient dans leurs bonnes intentions, mais leur déclara que dans le cas contraire, il n'hésiterait pas à recourir aux mesures les plus rigoureuses.

Après ce discours qui parut recueillir l'approbation unanime des divers clans, le Gouverneur général, entouré de tous les membres de la mission, se rendit au camp de la milice pour y recevoir la soumission du chef Befanoha et de son beau-frère qui, munis d'un sauf-conduit et accompagnés d'une escorte chargée de veiller à leur sûreté, venaient de se rendre de Tsivory à Farafangana pour être présentés au chef de la colonie.

Aussitôt introduits, les deux rebelles s'accroupissent devant le Gouverneur général pour témoigner à leur manière de la déférence et du respect qu'ils doivent au fankajana. Je remarque l'extraordinaire ressemblance de Befanoha avec Behanzin, l'ex-roi du Dahomey, que j'ai eu l'occasion de voir à la Martinique, au moment de son internement dans cette île. Cette ressemblance est encore soulignée par la présence à côté de Befanoha de son beau-frère, sorte d'hercule, court, ramassé, trapu et qui doit être doué d'une force prodigieuse. La vue de ce satellite du grand chef de l'insurrection me rappelle, en effet, le dahoméen Adameïan qui était tout à la fois le ministre et l'exécuteur des hautes œuvres de Behanzin et qui fut son compagnon d'exil.

M. Lepreux interpelle sans brusquerie le chef de l'insurrection, l'invite à se tenir debout et à lui exposer avec sincérité les motifs qui l'ont poussé à prendre les armes contre nous, l'assurant que les Français n'ont qu'une parole et que, quelque grands que soient ses torts, il lui sera fait grâce de la vie puisqu'il est venu se remettre avec confiance entre les mains du Gouverneur général.

Encouragé par ces paroles bienveillantes, Befanoha se relève alors et se tient devant le Gouverneur général dans une attitude qui ne manque ni de noblesse ni de fierté. Je l'examine à loisir ; il est drapé dans un lamba de toile jadis blanc et sa coiffure est constituée par un lambeau de même étoffe. Le chef rebelle paraît âgé, sa chevelure est grisonnante mais ses traits sont énergiques et il se redresse dans sa haute taille. C'est d'une voix saccadée qu'il répond aux questions du Gouverneur général. Il lui déclare d'abord qu'il n'a voulu se rendre qu'au chef de la colonie parce que sa réputation de bienveillance, d'intégrité et de justice est venue jusqu'à lui. S'il a armé son bras contre la France, c'est parce qu'il a eu à se plaindre de son représentant à Midongy, le capitaine Y... Bien avant l'insurrection, en effet, au cours de l'une de ces rixes trop fréquentes entre les militaires indigènes et les habitants, l'un de ses fils a été tué et il n'a pu obtenir justice contre les meurtriers d'ailleurs restés inconnus. C'est pour venger la mort de ce fils bien-aimé qu'il a soulevé la tribu des Iakotika, enlevé le poste de Begogo et gagné la brousse, où pendant de longs mois il est resté insaisissable. Pendant ce récit, son visage s'anime peu à peu ; ses yeux lancent des éclairs et tout son être respire la haine du chef français dont il met en doute l'équité. C'est en vain que le Gouverneur cherche à lui faire comprendre combien il était difficile de retrouver, pour le punir, le véritable meurtrier de son fils puisque l'enquête faite à ce sujet n'avait donné aucun résultat.

Tout à coup, au cours de la conversation, le docteur



BEFANOHA ET SON PARENT

Jourdran braque sur Befanoha son objectif photographique. Le vieux chef, croyant sans doute que cet inoffensif appareil est une machine infernale destinée à le mettre à mort, manifeste aussitôt la plus vive inquiétude et cherche à se dissimuler derrière nous. On parvient à le rassurer et il continue alors à s'expliquer. Il déclare faire soumission pleine et entière et, en présence de la magnanimité des Français, il s'engage même à faire déposer les armes à ceux de ses partisans qui tiennent encore la campagne, notamment au chef Tsiafary. Séance tenante, sur l'invitation de M. Bénévent, il lui dépêche un émissaire pour l'engager à faire sa soumission et à rendre tous les fusils français tombés entre les mains des rebelles au cours de l'insurrection.

Le Gouverneur général décide que Befanoha sera embarqué sur le prochain paquebot pour aller attendre à Sainte-Marie que la pacification soit complète ; après quoi il sera statué sur son sort. Il lui laisse cependant espérer que si sa conduite ne donne lieu à aucun reproche, il pourra un jour revenir au milieu des siens.

Après cette entrevue sensationnelle, à l'issue de laquelle le docteur put photographier sans nouvel incident les deux rebelles, le Gouverneur général visita les travaux de construction de la nouvelle prison, établie de manière à pouvoir, au besoin, servir de réduit à la défense de Farafangana, puis assista à la manœuvre des miliciens dont l'instruction militaire parut très satisfaisante. C'est un brigadier indigène qui fait exécuter les mouvements de l'école de section. Je remarque qu'au lieu de l'indi-



eation réglementaire un, deux (un sur le pied gauche, deux sur le pied droit) qui sert à scander le pas accéléré, on l'entend glapir sans relâche quelque chose comme inn, zwi. Aurait-il donc été dressé par un légionnaire d'Outre-Rhin ? Inn, zwi, se rapprochent, en effet, beaucoup plus de l'allemand ein, zwei, que du français un, deux.

Dans l'après-midi, réception individuelle des fonctionnaires, des colons et des représentants des diverses missions. Nous dînons, comme la veille, dans la salle à manger de la Résidence, élégamment décorée avec des drapeaux et des cycas, dont les magnifiques feuilles sont artistement disposées en rosaces sur les cloisons.

Le 9 au matin, nous allons visiter la léproserie renfermant 350 malades environ et confiée aux Sœurs de Saint-Vincent de Paul. Cet établissement est situé sur la rive droite de la Manambato ; nous passons le fleuve sur des pirogues qui, comparées à celles que nous avons déjà rencontrées, nous paraissent être des vaisseaux de haut bord. La vue des affreux ravages produits par la lèpre, telles que : extrémités entièrement rongées, chute du nez, éléphantiasis des membres inférieurs, ulcères effroyables du visage, produit sur nous une impression particulièrement pénible. Comment peut-on permettre à ces misérables de procréer des êtres marqués dès leur naissance pour devenir à leur tour la proie de l'épouvantable fléau ? Quelles ne doivent pas être la sincérité et la puissance des convictions religieuses de ces admirables filles, véritables anges de charité, pour qu'elles n'hésitent pas à quitter

sans retour le monde, où certaines d'entre elles, portant les plus grands noms de France, étaient appelées à briller, pour se consacrer exclusivement au soulagement de misères aussi horribles et aussi répugnantes ?

Un compliment touchant est récité au Gouverneur par l'une des petites infirmes qui lui offre aussi un bouquet.

Nous visitons ensuite les écoles enfantines dirigées par les Pères lazaristes. Les métis, nombreux à Farafangana, paraissent, en général, être d'une intelligence supérieure à celle des autochtones.

De là, nous allons chez les Norvégiens, braves gens qui ont la prétention d'enseigner aux Malgaches la langue française dont ils ne possèdent pas eux-mêmes les rudiments. Au hasard, je prends le cahier d'un écolier et sous le titre « Dictée » je relève les membres de phrases suivants : « La blancheur de la montre », « La réparation du fromage », « La moisissure du lys » qui témoignent évidemment d'une confusion regrettable.....

L'après-midi du même jour fut consacrée à la visite des établissements publics et du camp des tirailleurs sénégalais où les « Madames Sénégal » firent assaut de coquetterie et d'élégance à notre intention. A noter en particulier le beau collier d'or massif avec pendentifs en or de la femme du sergent sénégalais, matrone un peu mûre, qui est à Madagascar depuis la conquête. Ses mains et ses pieds étaient ornés de lourds bracelets en argent et ses doigts et ses orteils surchargés de grosses bagues de même métal. Toutes ces dames étaient vêtues de robes aux couleurs voyantes, où dominait un bleu plus

vif que l'azur du ciel et leur bouche fendue en un large sourire découvrait une double rangée de dents aiguës d'une blancheur nacrée.

En revenant de la Résidence, le long de la Manampatra, nous avons la surprise d'apercevoir au large d'énormes cétaacés qui jouent en pointant vers le ciel les jets d'eau de leurs événements.

Le dimanche 10 septembre, le Gouverneur général recevait à déjeuner à sa table les principaux fonctionnaires et officiers de la province, puis à 5 heures, il offrait à toute la colonie européenne une collation dans les jardins de la Résidence, suivie d'une allocution dans laquelle M. Lepreux, énumérant les précieux résultats déjà obtenus au cours de sa tournée, qui lui permettaient d'entrevoir une ère de paix et de prospérité, recommanda à tous les Européens, fonctionnaires et colons, de s'appliquer à traiter l'indigène avec bienveillance et surtout avec la plus grande équité.

A ce moment précis, parvenait à Farafangana une lettre du lieutenant Bars, commandant le poste de Sandraviny, annonçant que Kotavy, séparé de son père et de son frère à la suite d'une tentative d'évasion, avait été trouvé mort dans sa prison. Le corps ne portant aucune lésion apparente, le lieutenant supposait que l'ancien brigadier de milice avait dû être empoisonné par les aliments, que, suivant une tolérance constante et s'appliquant sans distinction à tous les prisonniers, ses parents étaient autorisés à lui apporter du dehors. En agissant ainsi, ces derniers auraient voulu soustraire

Kotavy aux supplices imaginaires auxquels, selon leur mentalité de primitifs, il devait sans aucun doute être soumis par les vazaha dès son arrivée à Farafangana !

Le soir, pendant le dîner, un orchestre indigène comprenant un cornet à pistons, une flûte, un tambour et une grosse caisse nous joue une *Marseillaise* ponctuée de couacs à faire frémir un élève trompette. Le Gouverneur général, que ces sons cacophoniques mettent au supplice, me prie de faire distribuer quelque monnaie aux musiciens en les engageant à aller faire retentir ailleurs leurs notes discordantes.

Le 11 septembre, à 7 heures du matin, nous reprenons notre marche vers le nord. Des barques pontées nous attendaient dans la Manampatra, qui forme à Farafangana un port intérieur assez profond. La route suit le littoral. Sur la dune resserrée entre la mer et les lagunes se développe une végétation splendide de filaos, de cycas géants, de palmiers nains dont les fruits en forme de masses d'armes ont la dimension des pommes de pin, d'arbustes analogues aux lauriers-roses portant des olives, des glands ou encore de petites pommes vertes, le tout dominé par des arbres gigantesques dont les fruits présentent assez exactement l'aspect de bonnets d'évêque renversés. Sous le dais de feuillage s'étend un tapis de verdure rappelant les belles pelouses de nos squares parisiens. Nous arrivons ainsi à Nosikely, village situé dans une clairière, où nous nous arrêtons pour prendre le repas du matin. Les indigènes nous apportent des cocos frais dont nous buvons

le lait avec plaisir. Sur la place du village croissent quelques arbustes portant des fruits appelés « cœurs de bœuf » dont la saveur fade et douce rappelle la pommade. De nombreux margouillats, sorte de lézards aux couleurs vives et changeantes, se promènent lentement dans le feuillage en quête de pucerons qu'ils capturent adroitement en avançant à l'improviste vers ces insectes leur langue visqueuse.

Pendant le repas, je vais visiter le campement des porteurs de bagages. Je remarque sur un des bambous servant à transporter les colis de la mission un maki gros comme le poing qu'un porteur vient de prendre dans la forêt et qu'il se propose de transporter à Tananarive. Pour le protéger de l'ardeur du soleil, son maître lui a remis un lambeau de toile blanche dans lequel le petit singe s'enveloppe avec gentillesse.

Mais déjà la colonne s'ébranle et nous recommençons à cheminer sous les arbres de la dune. Vers 4 heures, nous traversons la rivière Andranamby pour atterrir au village du même nom où nous devons passer la nuit. Immédiatement les habitants d'Andranamby se rassemblent devant la case réservée au Gouverneur général et les danses s'organisent au son des flûtes et des langorono dont les accords sont soulignés par un chœur de ramatoa frappant des mains en cadence.

Je remarque qu'ici les femmes sont vêtues très convenablement de cotonnades et paraissent être d'une propreté qui frise la coquetterie.

Habitué depuis longtemps au spectacle de ces exer-

cices chorégraphiques qui rappellent trait pour trait ceux qui accompagnent, en Imerina, toute cérémonie publique, je vais me promener dans le village. J'ai la bonne fortune d'y rencontrer un indigène qui me raconte une anecdote intéressante. Autrefois, me dit-il, Andranamby était un port fréquenté, dans lequel on pénétrait assez aisément par une échanerure de la ligne de récifs qui longe le rivage. Il y a cinquante ans environ, un bateau de nationalité française venait tous les ans au mouillage d'Andranamby pour faire le commerce des bœufs et du caoutchouc. Ces denrées étaient échangées contre de vieux fusils à pierre. Pour une charge de 25 kilos, on faisait une encoche sur le fût de l'arme et ce n'est que lorsque le bois était entaillé du haut en bas que le fusil tant convoité devenait la propriété du porteur de caoutchouc. Nul doute que, dans ces conditions, les armateurs n'aient fait de bonnes affaires.

Le 12 septembre, à 6 heures du matin, nous reprenons le sentier qui longe la mer sous la voûte de verdure des dunes. Nous traversons de nombreux villages près desquels je remarque que les arbres portant les bonnets d'évêque sont munis de filets pour prendre les fanihy. Au près des cases sont disposés de longs bambous remplis d'eau potable qui font ici l'office de cruches. En passant, nos porteurs boivent à longs traits à ces hanaps d'un nouveau genre. Vers 9 heures, nous quittons le bord de la mer pour remonter la rive droite de la Matitanana, à travers une immense lande couverte de goyaviers nains et de sensitives aux petites fleurs mauves disposées en

forme de houppes sphériques. Nous arrivons bientôt à Vohindrava, où les habitants appartiennent à cette race Antaimoro qui, par son ardeur au travail, sa résistance à la fatigue et sa tendance à s'expatrier pour amasser au loin un petit pécule fidèlement rapporté au pays natal, a mérité le nom d'Auvergnats de Madagascar. Les femmes, d'assez petite taille, sont très convenablement vêtues de robes coniques serrées à la ceinture et formant à la fois corsage et jupe. Celles qui sont mariées portent une coiffure de jonc en forme de corbeille carrée ornée par devant d'une croix rouge ou noire ; par contre les fiancées ont la tête nue et leurs cheveux sont tressés en nattes grosses et courtes qui retombent en couronne tout autour du crâne.

L'aisance paraît générale à Vohindrava et la gaieté et le bien-être que respirent tous les visages contrastent singulièrement avec la tristesse et la pauvreté des gens du sud de la province de Farafangana. Ces différences n'expliqueraient-elles pas dans une certaine mesure la tranquillité des uns et la turbulence des autres ? Dans tous les cas, il est bien certain que les Antaimoro ont fait preuve, au milieu des troubles, d'un loyalisme absolu. Soumis autrefois par les Hova, dont ils exécraient le joug, ils ont accepté avec joie la domination française qui respecte soigneusement leurs mœurs et leurs croyances.

Les Antaimoro tirent vanité de leur origine arabe dont ils ont conservé l'écriture, sinon la langue. Les caractères dont se servent leurs lettrés qui sont, il est vrai, en très petit nombre, paraissent tout à fait analogues à ceux des

musulmans, mais la langue a, au contact des Malgaches, subi de telles déformations et altérations que nos plus savants arabisants d'Algérie y perdent leur arabe. La plupart des Antaimoro sont d'ailleurs des sectateurs du Coran. Le papier dont ils se servent mérite une mention spéciale. Ils le fabriquent avec les fibres blanches de l'écorce d'un arbrisseau dit havoha, qu'on fait sécher puis bouillir avec des cendres. On lave ensuite à grande eau, puis on écrase ces fibres de manière à en faire une pâte qu'on étend en couches minces sur des nattes et qu'on fait enfin sécher au soleil. Un cahier du papier ainsi obtenu, dont l'aspect rappelle un peu celui du parchemin, relié avec une peau de bœuf, fut remis au Gouverneur général en souvenir de son passage dans le pays antaimoro.

Il est curieux de constater l'analogie que présente le procédé rudimentaire des Antaimoro avec celui usuellement employé dans les pays civilisés pour la fabrication du papier ordinaire. Il n'y manque guère en effet que le blanchiment par l'hypochlorite de soude et le passage au laminoir de la pâte préalablement lessivée à la potasse et étendue sur des toiles métalliques.

Pendant notre déjeuner dans une case très confortable de Vohindrava, où les habitants avaient eu l'aimable attention de nous apporter d'excellentes framboises sauvages, très abondantes dans la région, une foule considérable, où dominait surtout l'élément féminin, s'était réunie devant la porte. Elle s'ébranla en même temps que nous pour nous faire escorte jusqu'au point de passage de la Matitanana, en face de Vohipeno, chef-lieu du district



antaimoro situé sur la rive opposée. En vain, nos porteurs tananariiviens, qui passent à bon droit pour les meilleurs coureurs de l'île, cherchèrent-ils à distancer les petites ramatoa antaimoro, celles-ci courant, chantant, battant des mains, tinrent à honneur de rester constamment à notre hauteur et y réussirent. Comme je demandais à l'un de mes porteurs la raison de cet enthousiasme, il me répondit sans sourciller : « Ces ramatoa ne se tiennent pas d'aise de voir les beaux garçons hova venus de Tananarive ». J'emploie à dessein un euphémisme, mais le langage de mon mpilanja fut autrement expressif. Je dois d'ailleurs déclarer à l'honneur de la femme antaimoro que cette insinuation malveillante et d'une fatuité puérole constitue une calomnie gratuite, car sa moralité est bien supérieure à celle des autres ramatoa de l'île. Les jeunes filles de la région auraient, en effet, pour la plupart, au jour de leur mariage, le droit de se parer des fleurs des orangers qui ombragent leurs villages et on s'accorde à reconnaître qu'elles restent ensuite fidèles à leurs maris.

Vers une heure, après avoir visité, sur la rive droite du fleuve, une pépinière renfermant plusieurs milliers de cocotiers, nous franchissons la Matitanana sur des radeaux puis nous faisons notre entrée à Vohipeno au milieu d'un immense concours de population rangée des deux côtés sur notre passage. Les flûtes et tambours jouent très convenablement la *Marseillaise* et leurs accords se mêlent aux acclamations du peuple dont l'enthousiasme est indescriptible. Guidés par l'administrateur Bosquet, chef du district de Vohipeno et le lieutenant Adeline, chef du

district de l'Ikongo, qui sont venus nous rejoindre à Vohindrava, nous nous dirigeons vers le rova bâti sur un tertre dominant le fleuve.

Là, à 4 heures de l'après-midi, un kabary, où se pressent plus de 10.000 indigènes, parmi lesquels nous remarquons avec curiosité Andriamanapaka, roi des Tanala d'Ikongo, est prononcé par le Gouverneur général qui félicite la population de son loyalisme, de sa sobriété et de son ardeur au travail, dont témoignent les belles cultures qui entourent la ville.

Après que les principaux chefs eurent répondu en se félicitant du bien-être qu'a créé l'administration française et de l'honneur que leur fait le chef de la colonie en venant les visiter, des danses animées s'organisent dans tous les carrefours de la ville pour durer jusqu'au lendemain matin.

Je profite d'un moment de répit pour me présenter à Andriamanapaka, venu à Vohipeno avec sa ramatoa favorite qui porte non sans élégance une robe de coupe européenne et le petit chapeau en forme de corbeille carrée orné d'une croix noire. Cette beauté malgache est l'héroïne d'une histoire amusante arrivée à un de nos officiers qui, l'un des premiers, pénétra dans le pays tanala. Andriamanapaka le reçut fort aimablement et, en manière de politesse, invita sa favorite à distraire le vazaha pendant son séjour à Ikongo. Mais à quelque temps de là, le roi rendit à son tour visite au vazaha dans sa résidence, et, sans y entendre malice, demanda à user de réciprocité. Or, dans l'intervalle, notre compatriote s'était marié en

France et avait amené à Madagascar sa jeune et charmante femme... Heureusement, une ramatoa complaisante et adroite sut dénouer, à la satisfaction de tous, cette situation scabreuse.

A Vohipeno, Andriamanapaka est vêtu d'un uniforme brodé d'or d'officier de marine que, paraît-il, il porte dans toutes les cérémonies publiques. C'est un homme avenant qui aime beaucoup les Français et le leur témoigne en toute occasion. Il me dit sa joie d'avoir été présenté au Gouverneur général et nous nous séparons après avoir échangé un vigoureux shake-hand.

Je ne crois pas qu'il existe au monde un point plus infesté de moustiques que Vohipeno. La nuit du 12 au 13 septembre fut pour moi la plus mauvaise du voyage. Ma moustiquaire, malheureusement déchirée par endroits, fut en effet insuffisante pour me préserver de l'attaque de cette engeance dont j'entendis jusqu'à l'aube l'agaçante fanfare, et mon visage et mes mains furent criblés de piqûres cuisantes que le docteur dut cautériser avec de l'alcali.

Le lendemain matin, après avoir réglé nos montres sur le cadran solaire que deux officiers du service géodésique du corps d'occupation ont gravé sur une pierre, dans la cour du rova de Vohipeno, nous nous mettons en route vers Manakara par Ampasimeloka. La route décrit une courbe vers le sud en suivant la rivière Matitanana dont nous traversons en pirogue un bras mort au nord du thalweg actuel. La région très fertile est couverte de rizières soigneusement cultivées. Quant à la rivière, elle renferme

des caïmans en si grand nombre, que pour se procurer de l'eau sans danger, les habitants des villages riverains isolent une portion du courant par une ligne de pieux jointifs disposés en arc de cercle. Les indigènes distinguent les « masimboay » ou caïmans dangereux des « malemboay » ou caïmans inoffensifs, mais aucun de ces monstres aquatiques n'ayant jugé à propos de se montrer, je n'ai pu me rendre compte des différences que pourraient présenter ces deux variétés de sauriens. J'ajouterai même que, jusqu'à preuve du contraire, je douterai de l'existence de crocodiles sociables, bien qu'on m'ait raconté, sur la Betsiboka, que les piroguiers de ce fleuve passent fréquemment les nuits sur les bancs de sable, auprès des caïmans assoupis.

Les villages que nous traversons sont propres et coquets ; ils sont entourés de vergers où dominant de magnifiques orangers en fleur à cette époque de l'année et dont les senteurs pénétrantes parfument agréablement l'atmosphère. A Ambohitsara nous rejoignons la route qui court le long du littoral sur la dune entre la mer et les lagunes ou les marais. Bientôt nous atteignons Ampasimeloka où nous devons déjeuner.

En malgache, Ampasimeloka signifie : là où la côte s'infléchit. Or, il est impossible de découvrir en cet endroit le moindre défaut dans la rectitude du littoral et la thèse étymologique de M. Bénévent reçoit, de ce fait, une confirmation nouvelle.

Après le repas, je vais sur le rivage suivre de l'œil les ébats des jeunes indigènes d'Ampasimeloka qui, à tour

de rôle et sans se soucier des requins, s'amuse à lutter contre les grosses lames qui les soulèvent et les roulent sur le sable à la grande joie des acteurs et des spectateurs.

Sur le bord de la mer, le sable est parsemé de trous très profonds servant de refuge à de tout petits crabes qu'entre deux lames on voit courir avec rapidité dans tous les sens pour saisir les minuscules proies apportées par le flot.

Pendant notre repas, des femmes antaimoro, dont certaines nous suivent depuis Vohipeno, exécutent avec conviction leurs danses nationales. Au moment de remonter dans mon filanjana, je demande insidieusement à celui de mes porteurs déjà interrogé la veille, si, pendant son séjour à Vohipeno, il a eu l'occasion de se montrer galant avec les ramatoa. Mon homme prend aussitôt un air dégoûté pour me dire que « les femmes de ce pays sentent mauvais et qu'elles ont vraiment trop de graisse dans leurs cheveux ». « Ils sont trop verts », disait le renard du bon La Fontaine.

Il y a cinq heures de marche d'Ampasimeloka à Manakara où nous devons passer la nuit. Aussi nous mettons-nous en route dès midi sous un soleil ardent. La dune, toujours couverte d'une végétation luxuriante, est à présent large de quelques dizaines de mètres à peine.

Tout à coup, à l'ombre d'un buisson, j'aperçois, se déroulant avec lenteur, un serpent gros comme le bras et long de plus d'une toise. J'appelle aussitôt le docteur, qui a fait une étude très intéressante des ophidiens de la Grande Ile, pour lui montrer ma trouvaille. Mais le reptile, sans doute effrayé par le bruit, s'apprêtant à faire

demi-tour et à rentrer dans les taillis, je le cloue au sol d'un coup de fusil.

Le docteur arrive sur ces entrefaites et reconnaît aussitôt dans ma victime le « *pelophilus madagascariensis* » que les indigènes appellent plus simplement « *menarana* ». Il m'apprend que ce serpent, qui habite les dunes du bord de la mer, est un grand destructeur de rats, ce qui m'inspire des regrets tardifs.

Le sentier suit le milieu de la dune et, à droite comme à gauche, les fourrés sont si épais que nous marchons complètement à l'ombre. Malheureusement, l'écran de la végétation intercepte non seulement les rayons solaires, mais aussi la brise de mer assez fraîche en cette saison, et, de ce fait, l'atmosphère humide du sous-bois est étouffante. Dans une clairière où un souffle léger atténue la rigueur de la température, je m'arrête pour prendre quelques notes à l'ombre d'un « bonnet d'évêque », lorsque je vois venir, dans le lointain, un nain noir, difforme, cagneux et claudicant. Je crus être en présence d'un des gnomes de la forêt. Ce Quasimodo malgache s'approche de moi en poussant de petits cris inarticulés et en me montrant avec insistance quatre doigts de sa main droite.

Cette mimique me paraissant incompréhensible, je remonte dans mon filanjana sans me préoccuper autrement du bonhomme. Je donne ensuite à mes porteurs l'ordre de presser le pas pour rattraper la colonne, que je ne rejoignis d'ailleurs qu'à Manakara. Comme dans la soirée je racontais cette aventure au docteur, il se prit à rire et me dit : J'ai eu l'occasion de soigner votre Quasi-

modo à l'école de médecine. Le drôle était en possession d'une bourse pleine de voamena (1) récoltés en parcourant l'île dans tous les sens et en exploitant la crainte qu'ont de lui les indigènes auprès desquels il passe pour un mpamosavy (sorcier) dangereux. Il contrefait le muet, mais parle fort bien à l'occasion. Quant au geste qui vous a intrigué, c'est sa manière ordinaire de réclamer son impôt. Comme vous ne lui avez rien donné, il vous aura sans doute jeté un sort, ajouta-t-il gaiement.

Manakara est pourvu d'un poste télégraphique où nous attendent des dépêches officielles plus ennuyeuses qu'importantes. Je prends ma part du lot et, après avoir fait le nécessaire, je vais me promener un instant au bord de la mer. Le pays est complètement découvert, et, grâce à cette circonstance, je puis contempler un magnifique spectacle, particulier aux pays tropicaux, et qui, plus que la vue des feux de l'aurore, eût fait « bondir le cœur et fléchir les genoux » du poète : la lune, déjà vermeille, émergeant paisiblement à l'Orient et venant répandre sa douce lumière dans l'admirable sérénité d'un ciel d'azur, cependant que le soleil, radieux encore, descend majestueusement derrière les montagnes pour s'éteindre enfin dans le flamboiement des rutilantes vapeurs qui empourprent le couchant.

Ici les récifs qui, depuis Manantenina, étaient restés parallèles à la côte, à un mille environ de distance, se rapprochent du littoral jusqu'à venir encombrer l'étroite embouchure de la petite rivière Mananara.

(1) Voamena, pièce de quatre sous.



LE GNOME DE LA FORÊT



Il n'y a pas d'eau potable à Manakara, Mais M. Bosquet, qui pense à tout, a heureusement fait apporter à l'avance quelques dames-jeannes d'eau d'un excellent cru.

Après le diner, les jeunes gens du village dansent à la clarté de la lune. Leur danse, à laquelle on pourrait donner le nom de « pas du bâton » est vraiment fort originale. Les danseurs, couplés, sont séparés par un long bâton que chacun d'eux tient de la main droite ou gauche et franchit alternativement de la jambe gauche ou droite, selon le cas, pendant que les ramatoa, groupées en cercle autour des exécutants, frappent des mains en cadence. Cet exercice chorégraphique, qui ne manque ni de grâce, ni d'élégance, pourrait être introduit dans nos salons parisiens, pour y faire avantageusement concurrence au cake-walk.

Le 14 septembre, de grand matin, nous traversons la Mananara en pirogue, puis nous nous engageons de nouveau dans le sentier ombragé qui suit la crête de la dune très resserrée entre la mer et la lagune. Je descends de mon filanjana et, escorté par un miaramila (1) armé de son fusil modèle 86, je suis le bord des marais au milieu desquels s'ébattent en pleine sécurité des bandes de canards au plumage doré qui me paraissent gros comme des oies de France. Mon miaramila, apercevant à la cime d'un arbre très élevé un pigeon vert, me demande la permission de le tirer, et, à ma grande surprise, le volatile tombe raide mort, le corps traversé par la balle. Plus loin, l'habile tireur abat encore un grand passereau, au beau plumage blanc et vert foncé, que je recueille soigneuse-

(1) Miaramila, tirailleur malgache.

ment, me proposant de demander au docteur de le préparer en vue de le faire empailler. Puis, fatigué, je confie mon fusil de chasse au tirailleur et presse mes bourjanès d'arriver à Loharano, « la source », endroit fixé pour le déjeuner et où nous attendent, à la limite de la province de Farafangana, MM. Godel, administrateur de la province de Mananjary et Ravel, chef du district de Loholoka.

---



## LE PAYS BETSIMISARAKA

Après avoir pris congé de MM. Bénévent et Bosquet, nous continuons notre route vers le nord jusqu'au bord du Faraony, fleuve qui, au voisinage de son vinany, réduit à un goulet très étroit, s'étale parallèlement à la côte. Le Faraony est navigable de son embouchure jusqu'à Sasinaka, gros village situé à une quarantaine de kilomètres dans l'intérieur, et où, semble-t-il, devrait être placé le chef-lieu du district de Loholoka. Chemin faisant, M. Godel nous expose un projet de percement des pangalanes de sa province, qui permettrait de faire communiquer, par une ligne d'eau continue, Sasinaka et Mananjary. Déjà, il s'est attaqué au seuil qui sépare l'épanouissement nord du Faraony des lagunes qui dépendent du Namorona.

Des bacs formés de pirogues accouplées ont été disposés pour franchir le Faraony que nous traversons sans encombre. A 4 h. 30 du soir nous arrivons à Loholoka, où un kabary est fait à la population indigène venue de plusieurs lieues à la ronde pour voir et entendre le chef de la colonie.

Quelques petites cases de miliciens ont été aménagées

pour le campement de la mission qui se trouve adossé à des marais au bord desquels nous retrouvons avec surprise les népenthès ou gobe-mouches déjà admirés à Fort-Dauphin et les sensitives de Vohipeno. Mais ici les fleurs des népenthès n'étant pas encore épanouies pour la plupart, le rebord du couvercle adhère à la flûte et la bouche hermétiquement. Par contre, les houppes mauves des sensitives ont fait place à un petit fruit dur ayant la couleur et la grosseur des fraises des bois.

Au diner, on nous sert le produit de la chasse du tirailleur qui a, par mégarde, remis à la cuisine le passereau que je désirais garder en souvenir du voyage et dont la chair coriace défie les plus solides mâchoires et les plus robustes appétits.

Le 15 septembre, après avoir jeté un coup d'œil sur les travaux de percement du pangalana de Loholoka, nous nous mettons en route, vers 8 heures, pour Amboapaka, situé au-delà du vinany de Namorona et où nous devons déjeuner. Il suffit de consulter la carte pour reconnaître que le Namorona atteint le complet développement des fleuves à vinany dont j'ai indiqué plus haut les phases successives. Ce fleuve alimente en effet, de part et d'autre de son débouché actuel dans la mer, une longueur totale de 25 kilomètres de lagunes et communique même au nord avec un grand étang dans lequel se déversent de petits arroyos côtiers.

Nous traversons le fleuve en pirogue et faisons presque aussitôt un crochet vers la gauche pour aller à Amboapaka, village caché sous la verdure au pied de la dune du

côté opposé à la mer. Mais une surprise désagréable nous y attend. Les porteurs des vivres et du matériel de cuisine, partis de très grand matin, comme d'ordinaire, n'ont pas aperçu les cases d'Amboapaka que l'itinéraire officiel indique d'ailleurs comme situé à quatre heures de Lokoloka, alors qu'il en est à peine à deux heures et demie et ils ont continué sur Nato. Le seul parti à prendre est de les suivre. Heureusement, la distance d'Amboapaka à Nato indiquée par l'itinéraire a été également doublée et nous arrivons à l'étape à 1 h. 1/2 au lieu de 5 heures. Il est vrai de dire que sur cette partie de la route tous les vinany sont bouchés, ce qui explique dans une certaine mesure la rapidité de notre marche.

Depuis que nous sommes entrés dans la province de Mananjary, le littoral est complètement déboisé. Nous marchons dans le sable de la dune ayant à droite la mer, à gauche la lagune, et sur nos têtes un soleil implacable dont les eaux nous renvoient les rayons en une réverbération aveuglante, cependant que le vent nous chasse continuellement au visage des grains de sable brûlants. Pour se prémunir dans la mesure du possible contre ces désagréments, chacun de nous a mis des lunettes bleues, voire même des lunettes de chauffeur.

A Nato, des cases en falafa, qui serviront ultérieurement de gîte d'étapes, ont été construites pour la mission. Elles sont toutes orientées nord-sud et alignées le long de la route. L'unique porte étant à l'ouest, l'intérieur des cases est exposé au soleil pendant toute l'après-midi, ce qui les transforme en véritables étuves. Elles seront donc

inhabitables avant la nuit et ce qu'il y a de mieux à faire après le déjeuner, est d'aller se promener sur la lagune. Je pars avec le docteur dans le *Kinga*. Guidés par un pêcheur indigène, nous nous engageons dans un dédale d'îlots verdoyants séparés par des bras où règne un courant assez fort. Des sarcelles au bec rose et aux ailes bleutées s'enfuyaient à tire-d'aile à notre approche, rasant la surface des flots irradiés par les feux du couchant. Nous nous égarons ensuite dans de véritables champs de joncs où notre esquif n'avance qu'avec peine et d'où s'élèvent isolément des hérons solitaires troublés dans leur quiétude. Mais le soleil descend rapidement sur l'horizon. Craignant d'être surpris par les ombres de la nuit, au milieu desquelles il nous serait sans doute difficile de retrouver notre route, nous virons de bord et faisons force de rames pour arriver à Nato à l'heure du dîner.

Le lendemain, au lever du soleil, nous quittons ce village dont les cases à l'aspect misérable s'alignent de chaque côté du sentier qui s'élargit bientôt en une pelouse bordée de buissons parmi lesquels je remarque particulièrement les faux cycas que les indigènes appellent « andro ». Les longues palmes de ces magnifiques arbustes sont plus déliées et d'un vert moins sombre que celles des cycas ordinaires. Un bel arbre au tronc droit comme celui d'un platane et dont la frondaison affecte la forme globulaire, porte des fruits rappelant à s'y méprendre les cerises de France ; ce sont en effet de grosses baies rouges aux longs pédoncules soudés à leur origine par deux ou par trois. Intrigué, je m'approche pour cueillir quelques-unes de ces

pseudo-cerises, dont la mine est vraiment appétissante, quand mes bourjanes inquiets m'avertissent que ces fruits renferment un poison mortel.

Certaines lianes portent aussi des fruits singuliers en forme de poire. Ainsi qu'on vient de le voir, à Madagascar comme ailleurs, les apparences sont souvent trompeuses.

Vers 11 heures, nous sommes en vue de Mananjary qui disparaît littéralement sous les drapeaux et les oriflammes et dont nous sommes séparés par le fleuve du même nom. Les principaux colons sont venus nous attendre sur la rive droite avec de fringantes baleinières pavoisées et munies de tentes dans lesquelles nous prenons place à la suite du Gouverneur général. Quelques minutes après, nous débarquons sur l'appontement de la douane entre deux rangées de fonctionnaires et de colons précédant la foule enthousiaste des indigènes dont les acclamations, soulignées par le bruit assourdissant des tamtams, nous accompagnèrent jusqu'à la Résidence, où nous fûmes reçus par Mme Godel, femme de l'administrateur de la province, qui nous en fit les honneurs avec une grâce parfaite.

Mananjary est, comme on sait, la porte du Betsileo sur l'Océan Indien. Une bonne route relie cette ville à Fianarantsoa qui est la métropole du sud de l'île et le centre d'une région relativement fertile où la culture du riz est aussi importante qu'en Imerina. La ville se développe en longueur sur une étroite langue de sable resserrée entre le fleuve et les lagunes qu'il alimente sur sa rive gauche. Ces lagunes communiquent d'une manière intermittente avec celles que forment au nord de Mananjary le Fanan-



tara et le Sakaleona et l'ensemble constitue, pendant la plus grande partie de l'année, une ligne d'eau continue, parallèle à la côte, et longue de 100 kilomètres environ. Le percement des pangalanes au sud du Mananjary, en réunissant à ce fleuve les lagunes du Namorona et du Faraony, ouvrirait à la navigation un canal de 160 kilomètres de développement dont l'existence ferait de Mananjary un centre commercial de premier ordre.

Dans l'après-midi du jour de notre arrivée, un groupe de colons venait présenter au Gouverneur général les desiderata de la population et le convier à un « champagne d'honneur » que la colonie française, très nombreuse à Mananjary, désirait lui offrir le lendemain. Après avoir remercié les délégués des colons de leur invitation, M. Lepreux promit d'étudier avec bienveillance les questions qui lui étaient soumises et de leur donner une suite favorable dans la mesure où leur réalisation serait reconnue possible.

A 5 heures, la mission se rendait sur la place du Marché, à l'extrémité de la longue rue du Commerce qui, bordée de part et d'autre d'élégantes constructions en bois et fer, et ombragée par de beaux arbres, constitue l'axe de l'activité commerciale de Mananjary.

Sous les grands badamiers qui ombragent la place, une vaste estrade avait été disposée autour de laquelle étaient réunis les représentants des diverses tribus du centre et de l'ouest de la province. Quelques Européens, parmi lesquels plusieurs dames portant de ravissantes toilettes claires à l'abri d'ombrelles aux couleurs chatoyantes, étaient venus en curieux assister au kabary.

Le Gouverneur général félicita les indigènes de leur excellent esprit et de leur attitude correcte au cours des derniers événements, et les engagea à participer, par un travail assidu, au développement économique du pays, qui ne pourra être obtenu que par une mise en valeur intensive des terres.

Pour mieux voir le chef de la colonie et sa suite, des gamins s'étaient, tout comme nos gavroches parisiens, juchés dans les branches des arbres, et il fallut l'intervention de la police pour les déloger.

Le 17 septembre, pendant que le Gouverneur recevait les représentants du syndicat des prospecteurs, particulièrement nombreux dans la région, les cabinets civil et militaire s'employaient à dépouiller un volumineux courrier accumulé à Mananjary depuis notre départ de Tamatave.

A 4 heures du soir avait lieu, dans la salle du tribunal, artistiquement décorée pour la circonstance, le vin d'honneur offert au Gouverneur général et aux membres de la mission par la colonie européenne.

Au nom de cette dernière, M. Lauratet, un des plus anciens colons de Mananjary, remercia le chef de la colonie de sa visite et de la bienveillance qu'il a toujours témoignée aux habitants de la province, notamment au cours et à la suite de la tournée qu'il a déjà faite l'année dernière ; il l'assura des sentiments de respectueuse sympathie que toute la colonie européenne professe à son égard et qui ne feront, a-t-il dit, que s'affirmer à la suite de cette nouvelle entrevue. Remerciant l'assistance des

paroles que M. Lauratet venait de prononcer en son nom, le Gouverneur général dit combien il était heureux de se retrouver au milieu de ceux qui, à des titres divers, représentent la civilisation et le progrès dans une contrée où l'effort de la colonisation s'est plus particulièrement porté ; il déclara que le précieux concours de tous était nécessaire pour permettre à l'Administration de mener à bonne fin la lourde tâche qui lui incombe, et il se félicita, à ce sujet, de la bonne entente qui règne dans la circonscription entre les colons et les représentants de l'autorité. Parlant de son voyage dans le sud, il fit connaître combien les résultats en étaient satisfaisants déjà, puisqu'ils permettaient d'entrevoir une ère de paix et de tranquillité, sinon absolument définitive, du moins d'une durée d'autant plus longue que nous saurions amener complètement à nous des peuplades encore très impressionnables et imbues de préjugés, voire même de fanatisme. Ces résultats dépendaient, d'ailleurs, en grande partie, des procédés employés à leur égard par tous ceux, fonctionnaires ou particuliers, qui sont appelés à entrer en relations avec elles, procédés dont la caractéristique devait être toujours la bienveillance et surtout l'équité. Répondant aux divers desiderata qui lui avaient été soumis, le chef de la colonie indiqua la suite qu'il lui paraissait possible de réserver à chacun d'eux. Il termina son allocution en formant des vœux pour la prospérité de tous les membres de la colonie européenne.

Depuis quelques années déjà, le monde des affaires se préoccupe de la situation du Transvaal dont les mines

d'or appauvries par une longue exploitation ne donnent plus qu'un rendement décroissant. Le jour n'est sans doute pas éloigné où l'or extrait sera à peine suffisant pour couvrir les frais d'outillage, de main-d'œuvre et l'intérêt des capitaux engagés. Les sociétés industrielles qui se sont constituées pour l'exploitation des mines du Transvaal auraient donc avantage à trouver dans le voisinage de l'Afrique du sud des terrains aurifères suffisamment riches pour y transporter leurs moyens d'action qui, dans un avenir prochain, risquent de se trouver sans emploi.

On comprend dès lors que l'attention des spéculateurs se soit naturellement portée sur Madagascar où, comme on sait, l'or se trouve à peu près partout.

Mais si l'on admettait, d'après le témoignage de tous les explorateurs, que Madagascar pouvait être considéré comme un vaste champ d'or, les recherches des prospecteurs tendaient à accréditer l'opinion que même sur les points les plus favorisés de la surface de l'île, la teneur du métal précieux était trop faible pour permettre l'emploi rémunérateur des procédés industriels et que seules les alluvions de quelques vallées privilégiées pouvaient être exploitées avec profit par le procédé primitif et rudimentaire de la batée (1).

Or, au commencement de 1905, on apprit tout à coup qu'un filon d'une importance exceptionnelle venait d'être découvert à Madagascar dans la concession de la Société

(1) Ecuelle de bois pour le lavage des sables aurifères. Le produit de cette opération.

Lyonnaise d'Anasaha. L'émotion fut grande à Lyon, où, pendant quelques semaines, les actions de la Société furent l'objet d'un agiotage effréné.

A cette nouvelle, de nombreux ingénieurs et prospecteurs accourus de tous côtés, notamment du Transvaal, se dirigèrent en toute hâte vers la Grande Ile, dont les ports et, à l'intérieur, les villes principales, présentèrent de ce fait une animation inaccoutumée. En France, l'opinion publique parut enfin s'intéresser aux affaires de Madagascar et le Gouvernement de la métropole, heureux de l'aubaine inespérée qui semblait devoir lui permettre non seulement d'équilibrer le budget, mais aussi de réaliser des réformes impatientement attendues par la masse des travailleurs, décida inopinément de suspendre les mesures libérales qui avaient été prises après l'occupation de Madagascar et de préparer une réglementation nouvelle lui permettant de prélever la « part du lion » sur les richesses présumées de la colonie.

La vaste région qui, descendant des hauts plateaux du Betsileo, se limite à la portion du littoral comprise entre Mananjary et Vatomandry, est à juste titre considérée comme l'une des plus riches en or de Madagascar. Aussi, dès le début du « rush » qui porta vers la colonie le courant des chercheurs d'or, fut-elle envahie par une véritable nuée de prospecteurs. En quelques semaines, les cartes des chefs de circonscription du service des mines de la province de Mananjary se couvrirent de circonférences indiquant les périmètres réservés aux recherches des explorateurs. Ces cercles se recoupaient de telle sorte, au

moment de notre passage, qu'aucune parcelle ne restait disponible pour de nouveaux arrivants.

L'occasion du « champagne d'honneur » était unique pour converser avec les prospecteurs réunis en nombre à Mananjary afin de voir le Gouverneur général à son passage ; je n'eus garde de la laisser échapper. C'est ainsi qu'on me raconta que des capitalistes anglais, venus du Transvaal pour exploiter aux environs de Fianarantsoa des placers qu'on disait merveilleux à notre départ de Tananarive, étaient repartis fort désappointés, déclarant qu'ils avaient été « bluffés » et que les fameuses mines ne renfermaient qu'un peu d'or alluvionnaire en quantité trop restreinte pour être exploitable. Ils accusaient hautement l'ingénieur qu'ils avaient préalablement envoyé en reconnaissance et qui aurait, disaient-ils, fait un rapport des plus favorables, de connivence avec les concessionnaires des mines, auxquels, sur la foi de ce document, ils auraient déjà versé une provision respectable. De plus, les batées faites sous leurs yeux auraient été truquées par les indigènes qui, soudoyés par les vendeurs, auraient habilement introduit dans le sable de la poudre d'or dissimulée sous les ongles et dans la bouche, de manière à faire présumer des rendements considérables. Cette opération frauduleuse qui, paraît-il, a été fréquemment pratiquée dans tous les pays de l'or, porte le nom bien expressif de « salage » de la mine. Ce salage serait aussi quelquefois obtenu en criblant avec un fusil de chasse le quartz aurifère de grains d'or substitués dans les cartouches aux grains de plomb.

Mais on disait aussi que cette bruyante sortie des Anglais avait été préméditée dans le but évident de jeter le discrédit sur les mines malgaches au profit de celles du Transvaal.

Il faut reconnaître que si c'est en effet une manœuvre elle a pleinement réussi, car les actions des mines dont il s'agit, émises primitivement à 25 francs et qui en quelques semaines avaient atteint le cours fabuleux de 700 francs venaient de tomber subitement à 6 fr. 25. Mais l'avis du plus grand nombre est que cette défaveur n'est nullement justifiée et que la valeur réelle de ces actions est bien supérieure au taux d'émission.

Quoi qu'il en soit, on voit combien la prudence s'impose en matière de mines d'or et que là plus que partout ailleurs il faut savoir se garder des enthousiasmes irréfléchis comme aussi des découragements prématurés.

Le résultat le plus certain de ces agiotages reste malheureusement acquis : il a consisté dans la mise en vigueur d'un décret minier dont les rigueurs fiscales ont enrayé les progrès de l'industrie aurifère et découragé les prospecteurs.

La journée du 18 septembre fut entièrement consacrée à la visite des nombreux établissements officiels, écoles, prisons, casernement de la milice, service des postes, des mines, de la douane, etc., etc. Ces allées et venues dans tous les sens, d'un bout à l'autre de la ville, me confirmèrent dans l'opinion que Mananjary est une cité aquatique, resserrée à l'excès entre le fleuve, les marais et la

mer. Comme toutes les villes de la côte Est, elle est bâtie sur le sable, mais plus que tout autre, son existence est menacée d'une part par les raz de marée et de l'autre par les crues du fleuve. De temps en temps un lambeau de son territoire est emporté et peut-être un jour la situation devenant intenable, sera-t-on obligé de transporter le chef-lieu de la province sur un emplacement moins exposé. Comme le Gouverneur général l'a fait judicieusement observer dans son discours aux colons, le proverbe « on ne doit pas fonder sur le sable » s'applique donc particulièrement à Mananjary (1).

A l'issue de la visite des établissements, je me rendis chez un aimable prospecteur, M. M..., dont j'avais fait la connaissance la veille au « champagne d'honneur » et qui m'avait invité à aller voir quelques belles pépites trouvées sur sa concession. Ce colon me montra, en effet, de nombreux cailloux d'or dont le poids moyen doit être de 40 à 50 grammes et qui contiennent environ les neuf dixièmes de leur poids d'or pur. M. M..., m'a dit être très

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites une crue du fleuve, survenue du 2 au 4 mars 1906, a enlevé toute la partie sud de Mananjary et notamment les bâtiments des services militaires. De plus, en quatre mois (février-avril 1906), les érosions de la mer ont réduit de plus de 20 mètres la largeur de la dune, sur laquelle est bâtie la ville ; plusieurs bâtiments ont dû être évacués. Contrairement à ce qui a été observé pour la plupart des fleuves de la côte Est, le vinany du Mananjary se déplace régulièrement vers le nord et c'est là une menace constante pour la ville. Il serait même possible que la barre venant à être accidentellement bouchée, le vinany passât brusquement au nord de la ville où la largeur du cordon littoral est minima. Mananjary deviendrait ainsi une île qui disparaîtrait rapidement sous l'action combinée du fleuve et de la mer.



satisfait du rendement de son exploitation qui se fait uniquement par le moyen de la batée.

Il fait très chaud à Mananjary, mais heureusement les nuits sont encore fraîches. Je dis « encore » parce que les habitants affirment qu'il n'en sera plus de même lorsque la saison d'hivernage sera franchement établie.

Jusqu'à ce jour le temps nous a particulièrement favorisés et, par une grâce spéciale, la pluie n'est encore tombée que pendant notre séjour dans les localités principales où nous étions parfaitement à l'abri et seulement aux heures où les nécessités du programme ne nous appelaient pas au dehors. C'est ainsi que le kabary pour la population indigène de la province de Mananjary ayant été fixé le 16 septembre à 5 heures du soir, la pluie est tombée sans interruption de midi à 4 h. 1/2, moment où nous devions quitter la Résidence, et elle n'a repris que cinq minutes après notre retour. La continuation de ce privilège est à souhaiter, car, malgré la protection du puncho, il est bien désagréable de cheminer par mauvais temps, surtout en terrain découvert.

Dans la soirée, le Gouverneur général recevait à sa table les principaux fonctionnaires et colons de la province.

Nous quittons Mananjary le 19 septembre à 5 heures du matin par un temps splendide. La végétation de la dune est identique à celle déjà vue au sud du fleuve. Nous traversons les villages d'Ampangalana et d'Iefaka aux environs desquels je remarque des pierres levées, hautes de moins d'un mètre, enveloppées de linges blancs et entou-

rées de barrières en bois. Ce sont, paraît-il, des monuments destinés à perpétuer la mémoire des guerriers morts loin de leur pays et dont le corps n'a pas reçu de sépulture. Nous arrivons devant Mahela dont nous sommes séparés par l'un des vinany du Fanantara, fleuve qui, arrivé à la dernière phase de son développement, alimente de part et d'autre de son cours des lagunes qui communiquent au nord comme au sud avec les lagunes produites par les fleuves voisins.

En débarquant à Mahela, dont les piroguiers sont venus nous prendre sur la rive opposée, le Gouverneur général est salué par un créole bourbonnais, M. Colombel, dont les trente-cinq ans de séjour à Madagascar ont singulièrement bronzé le visage. Ce colon de la première heure, entouré d'une multitude enthousiaste d'indigènes, prononça une allocution vibrante de patriotisme à la suite de laquelle M. Lepreux l'invita à sa table. Ce fut pour nous un véritable régal d'entendre M. Colombel. La conversation roula particulièrement sur les indigènes de Mahela dont personne mieux que lui ne pouvait décrire les mœurs et les coutumes puisqu'il habite le pays depuis plus d'un quart de siècle. Leur naïveté est, paraît-il, sans limites. Ils sont d'humeur très pacifique. Mais leur apathie est extrême et ils ont pour la « betsabetsa », ou jus de canne à sucre fermenté, un penchant irrésistible. Ces bons alcooliques nous appellent les « mangamaso » c'est-à-dire les hommes aux yeux bleus.

On a déjà deviné, par ce qui précède, que les habitants de Mahela appartiennent à la race betsimisaraka dont

La fainéantise est proverbiale. Les femmes, à la démarche nonchalante, aiment à se parer d'étoffes aux couleurs voyantes sur lesquelles elles jettent un châle multicolore qu'elles laissent pendre négligemment en écharpe sur l'épaule. Leur coiffure consiste en un chapeau de paille aux larges bords orné de rubans de couleurs diverses.

A une heure nous reprenons notre route vers Ambahy où nous passerons la nuit. Arrivés à Ambohitsara, nous faisons un crochet vers la gauche pour aller contempler un spectacle curieux. Sur le bord du sentier, en face d'un village assez important, et auprès d'un cimetière, se trouve une pierre sculptée qui représente grossièrement un éléphant. Or, de mémoire d'homme, jamais pachyderme de cette espèce n'est venu à Madagascar et on n'y trouve pas son fossile. On doit admettre que ce monolithe n'est pas l'œuvre d'un autochtone, mais probablement celle d'Arabes dont l'existence des Antaimoro paraît attester l'invasion à une époque indéterminée. L'éléphant est creux et son dos porte une ouverture rectangulaire par laquelle on versait sans doute le sang des victimes rituelles.

Le cimetière betsimisaraka, à demi-caché sous les ronces, n'est pas moins singulier. Qu'on se figure un hangar ouvert à tous les vents, dont la toiture est faite de feuilles de ravinala et qui est entouré à distance par une clôture de bambous. De nombreux cercueils en bois creusés dans des troncs d'arbres et de forme tout à fait analogue aux nôtres, sont empilés méthodiquement sous le hangar, autour duquel se trouvent disposés pêle-mêle des bouteilles,

des bols et des assiettes contenant ou ayant contenu des vivres destinés aux morts. Ceci semblerait indiquer que les Betsimisaraka estiment que dans l'autre monde les besoins sont les mêmes qu'ici-bas.

A Ambahy, en arrivant à l'étape, nous rencontrons M. Mérignand, chef du district de Sahavato, qui s'est rendu au-devant du Gouverneur général.

D'Ambahy à Nosi-Varika, la bande littorale qui s'étend entre le Sakaleona et la mer atteint plusieurs kilomètres de largeur ; elle est couverte d'une forêt épaisse à travers laquelle est tracée en ligne droite une route qui rappelle les layons des chasses des environs de Paris. Le gibier est d'ailleurs très abondant, notamment les pintades dont on entend la « crécelle » au loin dans les taillis. Une troupe de ces gallinacés, poursuivie par le chien de M. Mérignand, se réfugie sur un arbre élevé où nous les fusillons comme à la cible. Nous abattons aussi quelques pigeons verts et bleus, un oiseau parleur connu sous le nom de martin, et même un hibou !

A 11 heures du matin, nous arrivons à Nosi-Varika (l'île aux singes), agglomération importante située sur une hauteur dominant le Sakaleona et ombragée par de beaux arbres fruitiers. M. Mérignand occupe, tout au bout du village, une jolie maison en bois dont une chambre m'est réservée. C'est là que je reçois la visite d'un jeune homme originaire de mon département ; venu à Madagascar pour occuper dans l'administration locale de l'île un emploi secondaire, il a donné sa démission pour se consacrer à la prospection. Jusqu'à présent le sort paraît

lui avoir été favorable et il est plein de confiance dans l'avenir. Les efforts des courageux Français qui, loin de leur famille et de leur pays, cherchent à mettre en valeur les vastes territoires de la Grande Ile, sont vraiment des plus méritoires et il est à souhaiter que le succès vienne récompenser leur énergie et leur travail.

Dans l'après-midi un kabary est fait aux habitants. Le Gouverneur général les invite à renoncer à leurs habitudes de paresse invétérée, à combattre leur fâcheux penchant pour la *betsabetsa*, et à transformer en rizières les marais qui avoisinent le *Sakaleona* au lieu d'aller brûler chaque année sur les hauteurs l'étendue de forêt nécessaire à la culture du riz de montagne. S'il est nécessaire, ajouta M. Lepreux, des impôts seront établis sur cette catégorie de riz, alors qu'au contraire le riz de plaine sera dégrévé, car il faut à tout prix arrêter le déboisement par le feu qui détruit chaque année les richesses latentes que constituent les bois de construction et les diverses lianes à caoutchouc très nombreuses dans la forêt.

Lorsque le Gouverneur général eut terminé son speech, écouté en silence par les assistants, le Gouverneur indigène de *Nosi-Varika* lui adressa à son tour, en malgache, le discours suivant auquel je me suis efforcé, en le traduisant, de conserver sa netteté et sa clarté, vraiment remarquables :

« Monsieur le Gouverneur général,

« Je suis vraiment ému de l'honneur qui m'échoit de  
« me faire aujourd'hui le porte-parole de toute la popu-

« lation indigène du district de Sahavato. Au nom de  
« tous, je vous remercie, Monsieur le Gouverneur général,  
« des conseils précieux que vous avez eu la bonté de  
« nous donner ; je puis vous assurer que de longtemps  
« nous ne les oublierons, car vous n'avez parlé qu'en vue  
« de notre propre intérêt.

« Les desiderata de la population sont contenus dans  
« ces trois choses : Ecole, Assistance médicale et Assis-  
« tance agricole.

« L'école a été mise au premier rang, car elle développe  
« notre esprit en l'ouvrant à la civilisation, c'est par elle  
« que nous apprenons à aimer la France envers laquelle  
« nous avons contracté une éternelle dette de reconnais-  
« sance. Or, ce district, un des plus grands de la province  
« de Mananjary, ne possède qu'une seule école.

« Quant à l'assistance médicale, peu à peu le Betsimi-  
« saraka en comprend les bienfaits : la preuve, c'est  
« qu'aussitôt atteint d'une maladie ou blessure quel-  
« conque, il n'hésite pas à venir de très loin réclamer les  
« soins du chef de district qui, souvent et à regret, se  
« trouve dans l'impossibilité matérielle de lui donner  
« satisfaction, à cause de l'étendue de ses occupations.  
« Donc, il nous faut au moins un médecin à demeure dans  
« le district, susceptible de se déplacer pour aller visiter  
« les malades.

« Tout récemment nous avons eu à déplorer une épi-  
« démie de variole qui a fait quelques ravages parmi la  
« population. Après la variole est venue la coqueluche  
« prélevant un lourd tribut sur les enfants. Cette der-

« nière épidémie n'est pas encore terminée à l'heure qu'il  
« est. Le Betsimisaraka est de sa nature relativement  
« prolifique, mais comme il ignore les règles les plus  
« élémentaires de l'hygiène, le pourcentage de la morta-  
« lité infantile est grand.

« Au reste, Monsieur le Gouverneur général, la popu-  
« lation prend sur elle le soin de construire les écoles et  
« les logements des instituteurs ; elle n'est pas moins  
« disposée à contribuer à la construction des établis-  
« sements sanitaires que l'Administration croira bon d'ins-  
« tituer dans le district.

« J'ai nommé l'Assistance agricole. Le mot est peut-  
« être nouveau. Je veux parler du concours matériel que  
« les indigènes sollicitent de l'Administration aux fins de  
« développer par tous les moyens possibles les cultures  
« du café, du cotonnier et du cocotier. Le Betsimisaraka,  
« avec un peu de bonne volonté, pourrait faire ces cultures  
« car le district produisait autrefois beaucoup de café et  
« même de coton. Rien ne nous empêcherait donc de  
« demander de nouveau à la terre ce qu'elle nous a jadis  
« donné avec générosité.

« Voilà, Monsieur le Gouverneur général, les desiderata  
« que la population du district m'a chargé de vous ex-  
« primer.

« En terminant il ne me reste plus, Monsieur le Gou-  
« verneur général, qu'à vous assurer du dévouement le  
« plus entier de la population dont j'ai l'honneur d'être  
« présentement l'interprète. »

Le 21 septembre, à 6 heures du matin, nous traversons le Sakaleona pour nous engager dans une vaste lande de bruyères et de goyaviers nains, parsemée de marécages au bord desquels nous retrouvons les ravinala. A 10 heures, après avoir franchi l'Ivolo où nous attendaient MM. Marcoz, chef de la province des Betsimisaraka du sud et Ravon, chef du district de Mahanoro, nous atteignons Ambinanivolo où, après le déjeuner, nous devons nous séparer de MM. Godel et Mérignat. A l'entrée du village, de longs bambous sont disposés horizontalement sur des poteaux fourchus. Toutes les ramatoa d'Ambinanivolo chantent à tue-tête en frappant à tour de bras sur ces singuliers tambourins. On croira sans peine qu'un repas pris au milieu de ce bruit assourdissant nous parut moins agréable que les diners en musique des grands restaurants parisiens.

La chaleur étant accablante, j'allai, en attendant l'heure du départ, me reposer à l'ombre d'un bancoulier, grand arbre dont le feuillage et même les fruits sont assez analogues à ceux de nos noyers, avec cependant cette différence que la noix est double à l'intérieur de l'enveloppe verte et qu'elle n'est pas comestible.

Le village est entouré de buissons sur lesquels folâtraient des bandes de petites perruches vertes qui, sans motif apparent, s'enfuient à tire d'aile à la manière des étourneaux pour aller se poser dix pas plus loin.

D'Ambinanivolo à Masomeloka, la route zigzague au milieu d'une plaine marécageuse où croissent en abondance des jones qui, par endroits, viennent encombrer



le sentier, indiquant ainsi que le passage doit être coupé en plusieurs points pendant la saison des pluies.

Nous arrivons vers 5 heures du soir à Masomeloka, gros village aux rues bien alignées. Je suis logé dans une case appartenant au Gouverneur indigène, bâtie sur pilotis, mais dont le plancher est très peu élevé au-dessus du sol. La porte d'entrée à deux battants s'abrite sous un auvent. Le logement comprend deux pièces communiquant par une porte intérieure ornée d'une portière en indienne. Dans la première, le maître du logis a gracieusement mis à ma disposition un fauteuil et deux chaises en rotin avec coussins brodés. La seconde chambre, où j'ai fait installer mon lit, prend jour par une fenêtre à tabatière ayant les dimensions d'une petite lucarne. Tout à côté de la case, se trouve une étable à porcs et un véritable poulailler est installé sous la maison même.

L'ensemble est entouré d'une clôture en bambous plantés en terre. Cinq ou six de ces bambous sont, à leur partie supérieure, percés de trous permettant de les faire coulisser le long de la traverse horizontale qui les supporte. Pendant le jour, le passage est libre, mais durant la nuit, ces bambous mobiles sont disposés le long de la traverse de manière à dissimuler la solution de continuité que présente l'enceinte.

Les cloisons de mon logement sont doubles : la cloison intérieure est en « falafa » comme dans toutes les cases déjà vues au cours du voyage, mais il existe en outre une cloison extérieure en lamelles de bambous tressées à angle droit, verticalement et horizontalement. Cette disposi-



UN ORCHESTRE MALGACHE

tion est ici l'un des signes extérieurs de la richesse ; elle n'est en effet adoptée que pour les cases appartenant aux indigènes d'un rang élevé.

Nous dinons dans une grande baraque aménagée pour la circonstance pendant qu'un orchestre indigène improvisé, composé de flûtes, de tambours et d'accordéons, exécute presque irréprochablement nos airs nationaux et populaires : *La Marseillaise*, *Tararaboumdié*, *La mère Michel*, *Le Chant du Départ*, *Viens poupoule*, etc., etc.

Le 22 septembre, à l'aube, nous constatons avec un vif déplaisir que, pour la première fois depuis le commencement du voyage, nous devons nous mettre en route sous une pluie fine et pénétrante qui tombe depuis 4 heures du matin. Avant de quitter Masomeloka, je remets à Rafalahary une pièce de quatre sous en vue de me procurer quelques bananes. A ma grande surprise, il me rapporte trois sous et une douzaine de fruits, de l'espèce appelée « tsilavonomby » particulièrement appréciée des gourmets de la Grande Ile et qui soutient sans trop de désavantage la comparaison avec les bananes les plus estimées des Antilles.

Bientôt nous traversons la rivière Masora qui, par sa réunion avec la Lohotra, forme le long de la côte une lagune communiquant avec le Mangoro. La route tracée à travers un joli bois suit le bord de la lagune opposé à la mer. Le Gouverneur et les membres de la mission que la pluie oblige à revêtir leurs punchos noirs aux capuchons pointus ressemblent à des pénitents du moyen-âge recou-

verts de leurs cagoules. Mais bientôt la pluie fait place à un soleil ardent dont les rayons sont heureusement tamisés par le feuillage. Parmi les arbres, je reconnais des vontaka couverts de fruits dont la couleur jaune annonce la maturité. Nos bourjanés en font une ample cueillette.

Nous voici sur la rive gauche de la Lohotra très large à cet endroit et que nous traversons sur un bac. Avant d'arriver au village d'Andranotsara nous rencontrons un bœuf qui s'est cassé la cuisse en tombant accidentellement dans un trou et qui a été abandonné sur place par les indigènes. Je signale le fait à la Société protectrice des animaux en lui faisant toutefois remarquer que les Malgaches étant à peu près indifférents à leurs propres souffrances, on ne peut guère leur demander de compatir à celles de nos frères inférieurs.

Le village d'Andranotsara s'étend le long de la lagune. Après le déjeuner je vais à la découverte. Intrigué à la vue d'une grande maison bien ombragée et qui paraît abandonnée, j'entre et aperçois sur une table placée au-dessous d'un crucifix fixé à la cloison, un vieux registre d'appel, portant une liste de noms malgaches et quelques indications rédigées en langue anglaise. Sans doute y avait-il autrefois ici une école anglicane ?

D'Andranotsara à Ambodiharina où nous devons passer la nuit, la forêt s'éclaircit beaucoup et bientôt ne paraissent plus que des buissons que dominent les vontaka. Je remarque au bord de la route de nombreuses pierres levées coiffées de linges et entourées d'une barrière quadrangulaire en bois, ce qui, je l'ai signalé plus haut,

indiquerait que beaucoup d'habitants de la région ont dû s'expatrier.

Ambodiharina est situé sur la rive droite du Mangoro et tout près de son embouchure. Le 23 septembre, après avoir franchi à gué l'émissaire des lagunes d'Andranotsara, nous arrivons au bord du grand fleuve de la côte Est dont l'aspect est vraiment majestueux, bien que son cours soit embarrassé par de nombreux bancs de sable couverts de roseaux.

La traversée en pirogue dure une heure, ce qui correspond à une largeur de 4 kilomètres environ.

A son débouché dans la mer, que nous apercevons distinctement au passage, la largeur du fleuve paraît réduite à moins d'une centaine de mètres, et cet étroit goulet est obstrué par une grosse barre couronnée d'écume sur laquelle les vagues déferlent impétueusement.

Il y a 10 kilomètres au Mangoro à Mahanoro où nous arrivons en suivant un sentier bordé de taillis. Nous déjeunons à la Résidence, vaste construction en bois et fer édifiée sur une hauteur dominant la mer et un canal naturel par où se déverse le trop-plein des lagunes. Sur les récifs, des carcasses de bateaux échoués attestent que ces parages sont inhospitaliers. Ce fait n'est d'ailleurs pas particulier à Mahanoro et depuis Fort-Dauphin, où nous avons laissé les lamentables débris du *Lapérouse*, on peut dire que tous les points d'atterrissage sont jalonnés par des épaves. Pourquoi dès lors s'obstiner à aborder Madagascar par ce littoral inaccessible, alors que les nombreux golfes et estuaires de la côte occidentale sont pres-

que tous praticables et que, pour accéder au plateau central, la pente est plus raide à l'Est qu'à l'Ouest ?

A son entrée à Mahanoro, le Gouverneur général avait été salué par la population indigène massée sur la route et par les fonctionnaires et colons qui lui furent présentés séance tenante par l'administrateur du district. Parmi eux, je remarque M. Déprez, qui ne compte pas moins de quarante-cinq ans de présence à Madagascar !

Dans l'après-midi, à 3 heures, un kabary réunissait plusieurs milliers d'auditeurs, auxquels le chef de la colonie prodigua ses encouragements et donna les mêmes conseils qu'aux habitants de Nosi-Varika. Le discours terminé, M. Lepreux et sa suite traversèrent la rivière pour aller visiter les écoles anglicanes situées dans le vieux Mahanoro aujourd'hui à peu près abandonné. Ces écoles sont placées sous la direction de M. Kestell-Cornish. Cet honorable pasteur anglican, qui doit faire partie des ligues antialcooliques, est un « abstinent total » ; il désirerait voir supprimer complètement l'usage de la betsabetsa, boisson moins alcoolisée cependant que l'ale ou le whisky si chers à certains de ses compatriotes. Chez Mlle Porter, chargée de l'instruction des petites filles, on nous offre un échantillon de l'inénarrable méthode Ollendorff et nous entendons traduire, du malgache en français, des phrases telles que les suivantes : « Avez-vous le bas de fil du grand frère de votre petite sœur ? Non, mais j'ai le gant de laine de la mère de mon grand-père ».

Nous quittons le vieux Mahanoro, désert et triste, pour revenir dans le haut de la ville où la colonie européenne

offre un vin d'honneur au Gouverneur. Dans une allocution pleine d'humour, M. Campan, petit-neveu de Jean Laborde, qui fut, à Tananarive, l'un des précurseurs de la colonisation française, et dont le buste orne aujourd'hui l'un des jardins de la capitale malgache, souhaila la bienvenue à M. Lepreux et lui exposa les desiderata de la colonie européenne. Le Gouverneur général, après avoir remercié les colons de leur accueil chaleureux, leur affirma tout l'intérêt qu'il portait aux planteurs victimes du cyclone, qui, au mois d'avril 1905, avait désolé la région de Mahanoro, et les assura de son désir de leur venir en aide dans la plus large mesure possible.

Le lendemain matin, M. Lepreux inspecta en détail l'école normale régionale de Mahanoro, créée dans le but de former des instituteurs officiels indigènes pour les populations de la côte Est. Je dois à la vérité de déclarer que si les élèves montrèrent une connaissance suffisante de la langue française et des éléments du calcul, leur science ne va guère au-delà, malgré le zèle et le dévouement de leurs professeurs. Ainsi un élève, réputé le meilleur de la classe supérieure, ne trouva que 100 centimètres cubes dans un litre et donna sans hésiter Saint-Pétersbourg comme capitale à l'Angleterre ! Ces constatations paraissent montrer la nécessité de réduire aux rudiments indispensables les programmes de l'enseignement de cette école. On sait en effet que l'établissement scolaire de Mahanoro compte environ 400 élèves. Or, des réponses du protagoniste, et de quelques-uns de ses émules, on peut

sans contredit inférer que pas un de ces futurs éducateurs ne serait capable de subir avec succès en France, non seulement les examens du brevet simple, mais ceux même du modeste certificat d'études primaires.

Par contre, les maîtres de l'école professionnelle ont obtenu des résultats vraiment intéressants et le fini de quelques assemblages de charpente et de menuiserie, comme le soin apporté à l'exécution de certains ouvrages de forge, de chaudronnerie et de ferblanterie témoignent de l'aptitude des Betsimisaraka aux travaux d'atelier.

C'est aussi à l'école professionnelle de Mahanoro que j'ai eu l'occasion d'examiner de près un spécimen du soufflet malgache au moyen duquel les forgerons indigènes, et notamment ceux appartenant aux tribus guerrières, fabriquent clandestinement dans les forêts le fer nécessaire à la confection de leurs armes et de leurs outils aratoires. L'habileté de ces artisans est telle qu'ils peuvent parfaitement faire et remplacer les pièces d'armes, non seulement des fusils à pierre, mais même celles des fusils modèle 1874. Le fait m'a été affirmé par plusieurs officiers qui en avaient été les témoins oculaires.

La méthode appliquée par les Malgaches à la fabrication du fer est, en somme, identique à la méthode catalane. Le fourneau est généralement creusé dans la terre argileuse ; à sa base est pratiquée une ouverture où aboutit la tuyère venant de la soufflerie. On met alternativement dans le fourneau des couches annulaires de charbon et de minerai, en ayant soin de réserver dans l'axe du creuset un canal permettant le passage du vent.





FORGERON MALGACHE ET SES AIDES

La soufflerie se compose de deux cylindres verticaux creusés dans des troncs d'arbres accolés et dans chacun desquels est ajusté très librement un piston muni d'une tige. La soupape est constituée par une couronne en peau souple ou en chiffons remplie de plumes et attachée par des ficelles à la base inférieure du piston. Le diamètre extérieur de cette couronne est à peu près égal au diamètre intérieur du cylindre. A leur extrémité inférieure, les deux cylindres communiquent par des tuyaux en bambou avec une tuyère pratiquée dans la terre en avant du creuset.

Il est facile maintenant de concevoir le jeu de l'appareil. Lorsqu'on remonte la tige, le vide tend à se produire au-dessous du piston, la couronne se contracte sous l'action de la pression atmosphérique et cesse de s'appliquer contre les parois du cylindre. L'air pénètre donc aisément dans le corps de pompe par le jeu annulaire ainsi produit. Si, au contraire, on abaisse la tige, la pression augmente dans le corps de pompe et tend à aplatir la couronne qui vient s'appliquer fortement contre la paroi cylindrique. Toute communication avec la partie supérieure du cylindre étant ainsi interdite, le système formé par le piston et la couronne refoule dans la tuyère l'air contenu dans le corps de pompe.

En manœuvrant convenablement les deux tiges, de manière que l'un des pistons monte pendant que l'autre descend, l'opérateur peut arriver à produire dans la tuyère un courant d'air continu et régulier.

A 1 h. 1/2 du soir, nous partons pour aller visiter la concession de M. de Sardelys, située sur la rive gauche du Mangoro, à deux heures de marche de Mahanoro. Nous constatons avec peine que le cyclone du mois d'avril dernier a produit dans les belles plantations de café Liberia de cette propriété, des ravages considérables. Sur les bords du fleuve, les arbustes, qui atteignaient plus de 3 mètres de hauteur, sont littéralement noyés sous le sable. La maison d'habitation, qui a résisté à la poussée des eaux, demeure fortement inclinée et menace ruine.

D'après les traces laissées par les eaux sur les bâtiments et dans le feuillage des beaux jacquiers, chargés de fruits énormes, qui bordent les allées, la crue du Mangoro a dû atteindre 5 à 6 mètres. Une partie notable de la rive a été emportée. Néanmoins, ce qui reste de la plantation témoigne des efforts considérables déployés par M. de Sardelys, pour mettre en valeur ce coin de terre, et des magnifiques résultats qu'il avait obtenus déjà, lesquels ont été malheureusement anéantis par l'inondation.

C'est seulement à la tombée de la nuit que nous rentrons à Mahanoro, où, après le dîner, nous avons l'agréable surprise d'une audition musicale donnée par quelques amateurs européens réunis sous la direction de M. Campan, qui brandit avec autorité et compétence le bâton du chef d'orchestre.

Le 25 septembre, à l'aube, nous quittons Mahanoro pour nous engager sur une lande plate et inculte dans laquelle, paraît-il, une Société française de colonisation a

l'intention d'établir une vaste plantation de cocotiers. Sur la rive droite du Manampotsy, où nous arrivons vers 11 heures, nous sommes reçus par deux industriels de Vatomandry, MM. Itey et Rodet, qui viennent d'édifier à Marosiky, de l'autre côté de la rivière, une rizerie à vapeur. Guidés par les propriétaires, nous visitons en détail l'établissement.

On sait que la graminée qui produit le riz porte des épis renfermant des graines, exactement comme notre froment. A l'état brut, c'est-à-dire lorsqu'elles sont encore enveloppées de leurs balles, ces graines reçoivent le nom de paddy — akotry — et sont utilisées uniquement pour la nourriture des animaux domestiques. En général, les Malgaches se bornent à décortiquer grossièrement, au fur et à mesure de leurs besoins, le riz nécessaire à leur subsistance en le pilant au moyen d'un gros bâton — fanoto — dans un mortier de bois — laona.

Ce procédé primitif, outre qu'il est long et coûteux, a le grave inconvénient d'écraser les grains de riz qu'on ne peut ensuite complètement débarrasser de leurs balles, malgré les vannages auxquels on les soumet. De plus, le riz ainsi préparé ne se conserve pas.

Or, la seule culture qui, dans l'état actuel des choses, semble susceptible de prendre quelque extension à Madagascar, est celle du riz. Il paraît, en effet, possible d'augmenter dans de notables proportions la production de cette céréale, dont la qualité excellente rend l'écoulement certain et d'en faire l'objet d'un commerce d'exportation important.

C'est en raison de ces considérations que MM. Itey et Rodet, dont il convient de louer l'initiative hardie, ont eu l'idée d'établir, au centre d'une région couverte de rizières et de terrains aptes à la culture du riz, une décortiquerie actionnée par une machine à vapeur chauffée au bois, plus abondant dans le pays que le charbon, et dans laquelle le riz, d'abord débarrassé de sa gaine sans être ni déformé, ni brisé, est ensuite passé à l'étuve, puis glacé. Entré à l'usine sous la forme de paddy, il en sort à l'état de riz blanc ou « fotsimbary », ayant, de ce fait, acquis le maximum de sa valeur marchande, et aussi la précieuse faculté de se conserver très longtemps.

A l'issue de cette visite, M. Lepreux et les membres de la mission assistèrent au banquet d'inauguration de l'usine, gracieusement présidé par Mme Itey et auquel avaient été conviés la plupart des colons de la province. Le Gouverneur général, après avoir remercié l'assistance des paroles de bienvenue qui lui furent adressées, félicita les propriétaires et forma des vœux pour la prospérité de leur établissement. Après maint palabre, que fit éclore spontanément la chaleur communicative du banquet, la note comique fut donnée par certain orateur qui, dans une improvisation amphigourique, demanda au Gouverneur général de vouloir bien étendre sa sollicitude non seulement sur les grandes entreprises comme celle de MM. Itey et Rodet, mais aussi sur les « infinis » qui travaillent obscurément à la mise en valeur de la colonie. Le mot eut comme on pense, « infiniment » de succès. La maladresse d'un « boto » qui, en débouchant un flacon de champagne,

aspergea libéralement quelques convives, déchaina l'allégresse générale.

De Marosiky à Maintinandry, la route est ombragée par des citronniers sauvages. De temps en temps l'on rencontre, à demi-cachés dans l'épaisseur du sous-bois, d'anciens cimetières betsimisaraka fermés par une enceinte carrée ou triangulaire de pieux pointus. Les pierres tumulaires enveloppées de linges sont fréquentes, mais on les voit parfois remplacées par des poteaux de section carrée et au bout appointi, sur lesquels sont enfilés un ou plusieurs crânes de bœufs munis de leurs cornes, et qui portent une inscription indiquant le nom et la qualité du défunt.

Nous remarquons aussi de nombreux linges attachés aux branches des arbres. Ces objets ont, paraît-il, une signification symbolique. Lorsqu'un parent mort apparaît en songe à un Betsimisaraka, celui-ci s'empresse d'aller suspendre au voisinage de sa tombe l'un de ces singuliers ex-voto dont le grand nombre indique que la pensée des indigènes se reporte souvent vers les êtres affectionnés dont ils sont à jamais séparés. Cet usage, dont la manifestation est sans doute puérile, procède donc d'une idée touchante et se rattache étroitement à la vénération craintive dont la plupart des peuples primitifs, et notamment les Malgaches, entourent la mémoire de leurs ancêtres (1). Ce culte n'est-il pas d'ailleurs le tronc commun sur lequel se sont greffées la plupart des religions. Aimer et honorer

(1) A la vérité, le culte des ancêtres est le seul que professent les Malgaches en leur for intérieur et, malgré les efforts des missionnaires des diverses confessions, leur indifférence en matière de religion est à peu près complète.

ceux auxquels on doit l'existence est en effet une loi naturelle dont le culte des ancêtres, et par extension celui du Créateur, n'est que la généralisation logique.

Avant d'arriver à Maintinandry, le sentier se rapproche encore de la mer et se confond même un instant avec la plage.

Nous traversons encore une lagune, sur le bord opposé de laquelle est construit le village où nous devons passer la nuit. Maintinandry est un chef-lieu de canton ou « saina ». Je suis logé chez le chef de canton « mpitantsaina » Rainilambo, 6 honneurs, ainsi que l'atteste un diplôme fixé à la cloison en falafa. Pour me recevoir dignement, on a orné ma chambre de branches de cycas et de fleurs des bois. Dans un coin, un long bambou appuyé au mur contient la provision d'eau nécessaire à ma toilette. Des « taratasy » officiels, rédigés en langue malgache, sont pendus à un crochet en fer. Au-dessus de la porte d'entrée, tournée vers l'est, est attachée au plafond une queue de bœuf.

Les indigènes attribuent, dit-on, à cet appendice caudal une influence analogue à celle que prêtent nos paysans aux herbes de la Saint-Jean, avec lesquelles, le 24 juin, chaque ménagère confectionne dévotement une croix rustique qu'on cloue au-dessus de la porte principale de la ferme.

Après le dîner, je vais conférer avec M. Marcoz, pour arrêter les détails du dîner officiel que le Gouverneur général doit offrir le lendemain à Vatomandry à l'élite des fonctionnaires et colons. Je passe devant une épicerie

tenue par un Chinois. Bien que l'heure soit déjà avancée, la boutique est encore ouverte ; elle me paraît bien approvisionnée et, au comptoir, trône la compagne du fils du ciel, jeune ramatoa de 15 à 16 printemps, qui compte certainement parmi les plus jolies du village.

Comme le disait naïvement le bon Cortambert, de géographique mémoire, « les Chinois ont le teint jaune, mais ils sont laborieux ». Sans doute, la brune beauté betsimisaraka pense-t-elle que cette qualité, d'autant précieuse qu'elle est plus rare parmi ses congénères, compense suffisamment la différence de couleur.

Le 26 septembre, à 7 heures du matin, nous quittons Maintinandry. La route suit le bord d'une lagune formée par l'épanouissement de la rivière Sakalina. A 8 heures, nous arrivons au village de Pangalana et, abandonnant la route, nous appuyons à l'ouest pour suivre la berge d'un fossé bourbeux qui porte pompeusement le nom de canal de Vatomandry. Ce conduit a été creusé pour faire communiquer les lagunes qui s'étendent au nord de Vatomandry avec celles de Maintinandry et de Marosiky. Bien qu'il soit inauguré officiellement depuis déjà deux ans, le filet d'eau qui coule dans son thalweg est d'une maigreur telle que, plus encore que le Manzanarès, il eût excité la moqueuse commisération d'Alexandre Dumas. Une coquille de noix ne pourrait certainement pas y flotter ; je tiens à préciser que je parle des noix de France et non des noix de coco, comme on pourrait le croire.

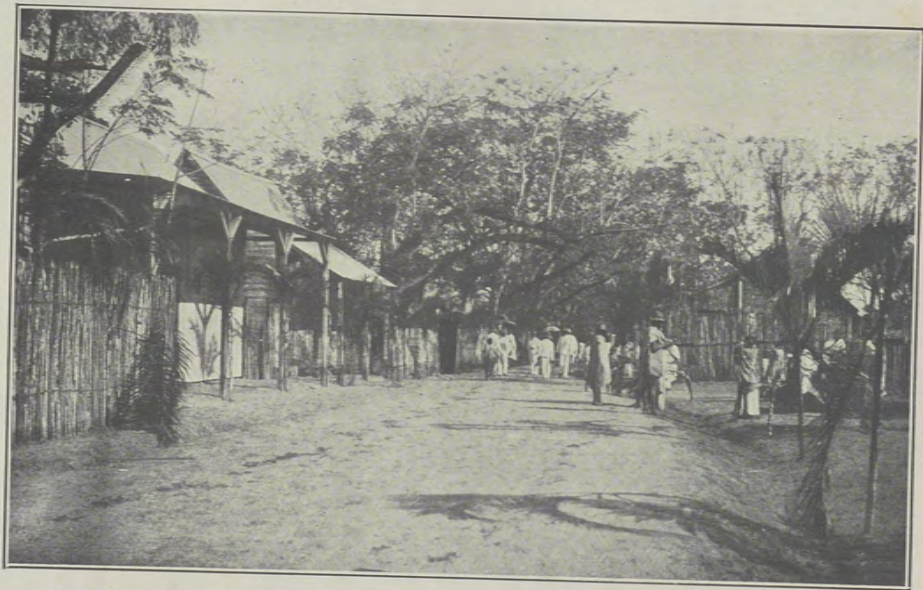
Il est près de 10 heures lorsque nous arrivons à Vatomandry dont le nom signifie : les pierres dormantes.



L'entrée de la rivière est, en effet, obstruée par des écueils à fleur d'eau environnés d'une écume blanchâtre et sur lesquels les lames du large brisent avec fracas pour retomber ensuite en une pluie fine dont les gouttelettes donnent parfois naissance à de minuscules et gracieux arcs-en-ciel.

Les fonctionnaires, les colons et une foule bigarrée d'indigènes endimanchés sont venus recevoir le Gouverneur général à l'entrée de la ville, où, au nom de tous, M. Jénot, ingénieur agronome, président de la Chambre d'agriculture de Madagascar, lui souhaita la bienvenue. Après les présentations officielles, le cortège reprit sa marche vers la ville magnifiquement pavoisée. Nous entrons à Vatondry par la rue Latour-d'Affaure, défilant sous une voûte presque ininterrompue d'arcs de triomphe élégamment décorés. Parmi les nombreuses inscriptions laudatives à l'adresse du Gouverneur général, je relève la suivante, dont le libellé me laisse quelque peu rêveur : « La confiance bien placée est la meilleure des fortunes. »

Après le déjeuner à la résidence, coquettement située sur un tertre, au bord de la rivière de Vatondry, nous nous rendons sur une grande et belle place ombragée de superbes manguiers, où le Gouverneur général doit faire un kabary à la population indigène. Sur l'estrade, protégée par une tente, des places avaient été réservées à la colonie européenne et la présence de nombreuses dames portant des toilettes claires et élégantes mettait une note gaie dans l'appareil un peu sévère de cette enceinte officielle. Le Gouverneur général répéta aux indigènes les conseils déjà donnés à Mahanoro et leur fit connaître aussi toute la



RUE PRINCIPALE DE VATOMANDRY

satisfaction que la loyauté de leur attitude pendant les troubles avait causée au Gouvernement.

Après le kabary, M. Lepreux alla visiter les divers établissements publics. L'école officielle de Vatomandry, récemment ouverte, est pauvrement installée, mais le jeune instituteur hova qui la dirige parut appliquer d'une manière très intelligente la méthode Berlitz à l'enseignement du français. C'est également à un Hova qu'est confiée l'école anglicane, beaucoup mieux outillée que la précédente. Par contre, l'instituteur ne sait pas un mot de notre langue et le docteur constata, en outre, que presque tous les élèves étaient couverts de gale.

Le soir, le Gouverneur général conviait à sa table la plupart des Européens de Vatomandry, puis, dans les salons de la Résidence brillamment illuminés, s'organisait spontanément une sauterie qui dura jusqu'au lendemain matin. Entre temps, une firme anglaise à laquelle s'était jointe toute la colonie étrangère, donnait sur la lagune une fête vénitienne représentant « l'invasion de l'Angleterre par les Normands ». Des bateaux dont tous les cordages étaient garnis de lanternes multicolores, défilèrent d'abord sous les fenêtres de la Résidence, puis eut lieu, dans un ordre parfait, le débarquement d'indi-gènes déguisés en guerriers normands. Cette aimable fantaisie obtint le plus grand et le plus légitime succès.

La matinée du lendemain fut occupée par la réception individuelle des Européens et aussi par l'expédition des affaires courantes accumulées à Mananjary. En particulier, le Gouverneur général, qui venait d'apprendre la sou-

mission des derniers irréductibles réfugiés dans l'Isalo, après la mise hors de cause de Befanoaha, data de Vatomandry la lettre de félicitations suivante aux troupes qui avaient concouru à la répression de l'insurrection :

« Vatomandry, le 27 septembre 1905.

« Le Gouverneur général par intérim de Madagascar à  
« Monsieur le Général Commandant Supérieur.

« Au cours de la tournée que je viens d'effectuer dans  
« les territoires du sud de l'île, j'ai traversé la plupart des  
« villages où se sont déroulés les déplorables événements  
« qui ont marqué l'origine de la rébellion. J'ai eu la satis-  
« faction de constater que celles des tribus qui avaient  
« participé à ces troubles étaient aujourd'hui revenues au  
« calme et que, sous la direction de leurs administrateurs,  
« civils ou militaires, elles s'occupaient activement, après  
« avoir relevé leurs habitations, à cultiver de nouveau  
« leurs champs et leurs rizières, laissés en friche depuis  
« le commencement de la révolte.

« Partout j'ai vu les populations se porter avec empres-  
« sement au devant du chef de la Colonie pour affirmer  
« la sincérité de leur soumission. En particulier, les habi-  
« tants des villages de Ranomafana, Ampasimena, Ma-  
« nantenina, Sandravinany et Amparihy, dont les noms  
« évoquent les souvenirs les plus tragiques de la première  
« phase de la rébellion, ont accueilli avec enthousiasme  
« le représentant du Gouvernement de la République.  
« Ils lui ont manifesté solennellement, par la voix de

« leurs chefs, le vif repentir de leurs crimes et ont humblement imploré l'oubli d'un passé odieux et qu'ils paraissent regretter profondément.

« Le 31 août, au sortir du village d'Ampasimena, dont l'église, aux murs calcinés, rappelle l'héroïsme du sergent Casalonga et de ses braves Sénégalais, une dépêche m'annonçait officiellement que Befanoha, cédant enfin aux dernières et pressantes sommations que je lui avais fait adresser dès mon arrivée à Fort-Dauphin, s'était présenté spontanément, à Tsivory, au capitaine Vacher, lui demandant à être conduit en ma présence pour solliciter sa grâce. La soumission de cet audacieux chef rebelle, dont l'énergie indomptable avait groupé en une bande compacte les derniers irréductibles, survenant en même temps que la capture de l'ancien brigadier de milice Kotavy, qui, depuis quelque temps, errait à l'aventure dans le district de Vangaindrano, théâtre de ses abominables forfaits, marquait la fin de la rébellion.

« En effet, à la date du 1<sup>er</sup> septembre, en dehors des rebelles réfugiés dans l'Isalo, dont la dispersion et la soumission sont aujourd'hui un fait accompli, aucune bande de quelque importance ne tenait plus la campagne, et je pouvais dès lors, ce même jour, annoncer, par câble, au Ministre, que la pacification du sud de l'île devait enfin être considérée comme entière et complète.

« Il vous appartiendra, mon cher Général, dès que vous aurez reçu les derniers rapports sur les opérations du sud, d'adresser aux vaillantes troupes dont le courage et

« le dévouement ont amené les résultats décisifs que je  
« viens de rappeler, un ordre général de félicitations,  
« dans lequel vous ferez sans doute ressortir les mérites  
« de tous ceux qui se sont spécialement signalés, et, aussi,  
« de me faire parvenir, pour être transmises au Ministre,  
« des propositions spéciales de récompenses pour les offi-  
« ciers et hommes de troupe dont la conduite a été plus  
« particulièrement digne d'éloges.

« Mais, sans vouloir en aucune façon déterminer pré-  
« maturément la part qui revient à chacun dans la représen-  
« tion de la révolte et la pacification des esprits, qui en  
« est le complément nécessaire, je vous prie de vouloir  
« bien exprimer à nouveau, à M. le lieutenant-colonel  
« Berdoulat, toute ma satisfaction pour la manière bril-  
« lante dont il s'est acquitté de la difficile mission que je  
« lui avais confiée avec votre assentiment. Je dois aussi  
« rendre hommage aux qualités exceptionnelles d'en-  
« train, de vigueur et de ténacité déployées par les troupes  
« européennes et indigènes qui ont pris part aux opéra-  
« tions. C'est, en particulier, grâce à leur zèle inlassable  
« que les mouvements convergents de nos colonnes  
« mobiles, judicieusement ordonnés par le lieutenant-  
« colonel Berdoulat, ont amené rapidement la dislocation  
« des bandes de Befanoha, réfugiées dans le Kalamba-  
« titra, massif montagneux couvert de forêts et jusque-là  
« réputé inaccessible à des troupes européennes.

« Je suis également heureux de constater que, en même  
« temps qu'ils prêtaient leur concours à cette énergique  
« action militaire, les commandants de troupe et de

« postes s'appliquaient, chacun dans sa sphère, par des  
« négociations conduites avec habileté, à ramener dans  
« le devoir les tribus égarées et à prendre ensuite toutes  
« les mesures propres à les y maintenir en leur inspirant  
« confiance.

« En tempérant ainsi, par la douceur et la bienveil-  
« lance, l'énergie et la fermeté inséparables de toute  
« action militaire, ces officiers ont montré qu'ils avaient  
« pleinement conscience de leurs devoirs envers l'humani-  
« té et envers la patrie.

« Je vous serais reconnaissant de vouloir bien leur  
« transmettre, ainsi qu'aux autres officiers et aux hommes  
« de troupe qui ont pris part aux opérations du sud, mes  
« bien vives félicitations et l'expression de la gratitude  
« de la Colonie tout entière. »

Dans l'après-midi, le Gouverneur général présida une réunion plénière de la Chambre consultative et du Comice agricole de la province.

Il accueillit favorablement divers vœux formulés par les membres de ces deux assemblées ; notamment la réfection du quai de Vatomandry, l'aménagement de voies de communication dans l'intérieur de la région et l'amélioration du canal de Vatomandry à Mahanoro. Au vin d'honneur qui réunissait de nouveau, à l'issue de cette séance, tous les Européens présents au chef-lieu, M. Lepreux, répondant aux discours par lesquels MM. Jénot et Le Bihan lui affirmèrent la bonne harmonie qui régnait entre les représentants du Gouvernement et les colons,

témoigna toute la satisfaction qu'il ressentait de cette entente qui ne pouvait qu'être profitable au développement et à la prospérité du pays.

En quittant cette réunion, qui avait lieu à l'école officielle aménagée pour la circonstance, le Gouverneur général et sa suite durent se frayer un chemin à travers la foule enthousiaste qui encomrait les rues et regagner la Résidence sous une pluie de fleurs lancées par les femmes betsimisaraka en habits de fête.

Dans la soirée, au cours d'une promenade dans l'unique avenue de Vatomandry, j'aperçois de nombreux débits de betsabetsa établis en plein vent, où chacun, une bouteille à la main, vient acheter sa part du précieux liquide. Je m'approche à mon tour pour goûter cette boisson, mais le débitant indigène ayant cru devoir, sans doute pour me rassurer sur son innocuité, porter à ses lèvres le goulot de la bouteille, préalablement rincée sur ma demande et qu'il venait de remplir à mon intention, la prudence m'oblige à m'abstenir.

Le 28 septembre, à 7 heures du matin, nous traversons la rivière de Vatomandry sur un radeau entre deux rangées de bateaux pontés — les barques normandes de la veille, — dont les rameurs poussent des vivats. Au moment du débarquement du Gouverneur général, les hurrahs redoublent d'intensité et tout l'équipage exécute avec un ensemble remarquable le lève-rames réglementaire dans la marine française.

La route suit la crête boisée de la dune jusqu'à Antsi-



ramihanana, limite de la province, village auquel nous accédons en traversant un vinany bouché. A mi-chemin de ce point, je fais la rencontre d'un boa de l'espèce dite menarana qui, lové sur un tronc d'arbre et la tête soulevée, me contemple curieusement. Je l'excite avec le bout de mon ombrelle, prêt à l'ouvrir si le reptile fait mine de s'élancer. Mais il se borne à darder sur elle sa langue fourchue, puis se décide à disparaître dans son repaire situé au pied du tronc.

Nous retrouvons, à Antsiramihanana, M. Vally, administrateur de la province des Betanimena et M. Mirio, directeur des Messageries de Madagascar. Nous prenons alors congé des sympathiques administrateurs de Vatoman-dry, MM. Marcoz et Deitte, puis nous nous dirigeons vers Analalava où notre déjeuner est servi dans la case des passagers divisée en deux compartiments, portant extérieurement des plaques indiquant que l'un d'eux est affecté aux « officiers, assimilés et colons » et l'autre aux « officiers supérieurs et assimilés ». Pourquoi vouloir ainsi distinguer deux catégories de passagers ? La seule loi qui paraisse sage en l'espèce est celle du premier occupant.

En quittant Analalava, notre caravane s'engage au milieu des pandanus qui croissent en grand nombre dans les marécages du pied de la dune. Comme les eaux sont basses, nous pouvons voir que ces plantes sont supportées, à une certaine distance du sol, par leurs racines symétriquement disposées suivant les génératrices d'un cône dont la tige du pandanus serait l'axe prolongé. Nous arrivons

bientôt à l'extrémité d'un canal en voie de creusement où des terrassiers indigènes jettent la terre au-dessus de leurs têtes avec des outils disparates et même avec leurs mains. A notre vue tout ce monde affecte une activité fébrile.

Une pirogue de grandes dimensions nous attend ; nous y prenons place à la suite du Gouverneur général et, aussitôt, de robustes pagayeurs nous entraînent à grande vitesse. Nous traversons des lagunes où une eau noire et croupissante répand dans l'atmosphère des odeurs méphitiques. Chemin faisant, j'engage la conversation avec M. Mirio, qui, plus que personne à Madagascar, a eu l'occasion d'observer le régime des lagunes et des fleuves de la côte Est. C'est ainsi que j'apprends que les saisons ont une influence bien déterminée non seulement sur le niveau des eaux, mais aussi sur leur nature. M. Mirio me fait judicieusement remarquer que le niveau moyen des lagunes est le même que celui de l'Océan avec lequel elles communiquent par les vinany. Or, pendant la saison sèche, le niveau des lagunes tendant à baisser, les eaux de la mer affluent dans ces étangs dont la salure augmente à tel point qu'il n'est pas rare d'y rencontrer des requins et que, par contre, le crocodile remonte dans les rivières. Pendant la saison des pluies, le phénomène inverse se produit ; l'eau des lagunes redevient douce et même potable, et l'on constate la réapparition progressive des crocodiles, en même temps que les requins retournent à la mer.

Il serait intéressant de déterminer a priori les consé-

quences géographiques qui pourraient résulter de l'ouverture, le long de la côte Est, d'un canal continu dont l'existence améliorerait, à n'en pas douter, le régime économique de la région. Il est clair tout d'abord que la pression des eaux à l'embouchure des fleuves serait sensiblement diminuée par les dérivations latérales ainsi produites et que, par suite, les vinany se boucheraient plus facilement et plus fréquemment qu'aujourd'hui. Les observations personnelles de M. Mirio semblent confirmer ces vues ; en effet, depuis le percement des pangalanes entre l'Ivondrono et l'Iaroka, il a pu constater que tous les vinany intermédiaires se sont successivement fermés et ne se sont plus rouverts.

Il se pourrait donc que la réunion, par un canal ininterrompu, de tous les fleuves et étangs de la côte Est, réduisît considérablement le nombre des vinany surtout pendant la saison sèche. Durant l'hivernage, au contraire, à la suite des pluies torrentielles qui tombent pendant de longs mois dans toutes les régions tropicales, de nouvelles issues pourraient s'ouvrir inopinément et dans les conditions les plus fâcheuses pour les villes et établissements disposés le long du cordon littoral.

La question du percement des pangalanes est donc des plus délicates et il serait désirable qu'on invitât les chefs de province du littoral qui, sans doute encouragés par le succès du canal d'Ivondro à Andevorante, cherchent à faire communiquer, par une ligne d'eau continue, les divers bassins hydrographiques, à se renfermer strictement dans leurs attributions administratives. C'est au

service des travaux publics de la colonie, en effet, qu'il appartient, après avoir révisé soigneusement la cartographie de la côte Est de Madagascar et étudié le régime des eaux du versant de l'Océan Indien, de proposer les travaux hydrauliques qui paraîtront convenables. Qui sait si, par exemple, la ville de Mananjary, dont l'existence est quotidiennement menacée, ne pourrait pas être préservée par une intervention opportune du service compétent ? Il semble bien, en effet, qu'il ne serait pas impossible de faire dévier vers le sud tout ou partie des eaux du fleuve et cette saignée aurait peut-être pour heureux effet d'arrêter le déplacement du vinany vers le nord ou même d'en inverser le sens.

Le canal qui doit relier l'Iaroka à la rivière de Vatomandry présente une partie très rapprochée de la mer, qui déferle à quelques brasses seulement de notre pirogue, puis il s'éloigne de nouveau du littoral. Nous le quittons alors pour reprendre la route et bientôt nous arrivons à l'Iaroka qui s'épanouit devant Andevorante avant d'aboutir à la mer par un vinany très resserré.

Devant nous, à quelques encâblures en mer, se balance gracieusement le *Zanzibar*, vapeur de la maison allemande Oswald et Cie, dont l'équipage est tranquillement occupé à débarquer la cargaison sur des bateaux pontés qui franchissent allègrement la barre pour entrer en rivière et remonter ensuite jusqu'à Brickaville, point terminus de la voie ferrée, situé sur la Vohitra, affluent de l'Iaroka.

C'est de cette façon que les armateurs avisés évitent les droits de port de Tamatave, la manutention dans les

magasins généraux de cette ville, les frais de transport par chemin de fer jusqu'à Ivondro, les tarifs élevés de la Compagnie des Messageries Françaises qui exploite le canal des pangalanes et les transbordements coûteux dans les gares de Tamatave et d'Ivondro.

Pour ces raisons, le commerce a une forte tendance à délaisser la rade de Tamatave, à l'amélioration de laquelle on a cependant consacré des millions, et chaque fois que les contrats intervenus ne contiennent pas une clause impérative de livraison à Tamatave, les marchandises importées dans la colonie transitent par Andevorante, d'ailleurs plus rapproché de Tananarive que le grand port de Madagascar. On pourrait sans doute remédier à cette situation fâcheuse en prolongeant jusqu'à Tamatave la voie ferrée venant de Tananarive, comme le comportait d'ailleurs le projet primitif. Mais beaucoup de bons esprits, effrayés par le surcroît considérable de dépenses qu'entraînerait cette mesure radicale et par les difficultés qu'elle susciterait à la colonie, liée par un contrat devant durer un demi-siècle, à la Compagnie des Messageries Françaises, proposent de pousser le rail d'Aniverano jusqu'au lac Rasoabe dans lequel on pourrait facilement établir un port intérieur.

Les tarifs de la Compagnie seraient ensuite établis de manière à ce que le commerce d'importation n'ait plus aucun intérêt à emprunter la voie d'Andevorante.

L'embranchement d'Aniverano à Brickaville pourrait néanmoins être conservé comme régulateur des tarifs de la Compagnie des pangalanes. Enfin, pour diminuer

le nombre des transbordements, il serait utile de prolonger le canal jusqu'à Tamatave où il déboucherait dans le port (1).

De même que Mananjary, et pour les mêmes raisons, Andevorante est menacée par les crues de l'Iaroka qui de temps à autre lui enlèvent un lambeau de son territoire. Nous traversons le fleuve en pirogue et abordons au village indigène. L'arrivée du Gouverneur général ne paraît pas cette fois avoir troublé outre mesure la nonchalance des habitants qui, placés sur la route la plus fréquentée de la colonie, entre Tamatave et Tananarive, sont plus habitués que les autres indigènes aux visites du « fanjakana ». Comme au départ, nous sommes logés à la Résidence ou dans ses dépendances immédiates.

Le programme de la tournée du 29 est très chargé : inspection de l'hôpital, du service des postes, de la douane, de la police, des écoles officielles, de la garde régionale, des prisons, etc. La fréquence de ces pérégrinations suggère à l'un des membres de la mission la réflexion humoristique suivante : « La caractéristique de cette tournée est que l'on ne marche jamais autant que lorsqu'on est en station. »

Pendant nos allées et venues une petite pluie fine qui tombe avec persistance nous oblige à déplier nos punchos et cette circonstance augmente encore l'ennui inhérent à ces visites monotones. L'inspection de la prison donna

(1) La première solution a prévalu et aujourd'hui Tananarive et Tamatave sont réunies par une voie ferrée ininterrompue.

cependant lieu à un incident amusant. Cet établissement pénitentiaire, entouré de pieux pointus de 5 mètres de hauteur, est divisé en trois sections dont deux pour les indigènes (prisonniers de droit commun et prisonniers administratifs) et une pour les Européens ou assimilés. Or, le compartiment réservé à ces derniers ne comprenait qu'un unique pensionnaire, un noir originaire de la Réunion condamné pour vol à plusieurs années d'emprisonnement. Comme M. Lepreux lui demandait s'il n'avait rien à réclamer, il répondit, avec l'accent inimitable des habitants de son île, qu'il sollicitait seulement une petite faveur : sa mise en liberté immédiate !

Comme d'ordinaire, la soirée fut remplie par un kabary, un vin d'honneur et un diner officiel. Le Gouverneur général félicita les colons d'Andevorante d'avoir su faire de leur port, malgré les difficultés que présente l'entrée de l'Iaroka, un centre commercial particulièrement florissant.

Le lendemain matin, après avoir pris congé de l'aimable M. Vally, nous quittons Andevorante sur le *Charles-Bricka*, le plus grand et le mieux aménagé des bateaux de la flottille des Messageries Françaises. Bientôt nous dépassons le *Mahatsara*, courrier régulier de Brickaville à Tamatave, parti quelques minutes avant nous ; mais nous perdons dans les canaux l'avance acquise dans les lagunes. Or, le propulseur du *Charles-Bricka* comprend deux hélices, tandis que le *Mahatsara* est actionné par une seule roue placée à l'arrière du bateau. MM. les ingénieurs du Génie maritime ne seront sans doute pas embar-

rassés pour expliquer ce fait que je signale à leur attention.

Nous sommes convoyés à distance respectueuse par un petit vapeur, le *Tanifotsy*, chargé de nous prêter aide et assistance en cas de besoin. La précaution n'est pas inutile, car les eaux sont basses et le *Bricka* cale quelques décimètres de plus que les vapeurs qui font le service régulier.

Je reprends avec M. Mirio notre conversation de la veille. Le sympathique administrateur des « Messageries Françaises » a observé que pendant la saison des pluies les eaux du chapelet de lagunes, dont le canal des pangalanes forme la chaîne, s'écoulent à la mer à toute heure de marée par leurs émissaires, l'Ivondrono et l'Iaroka; mais que durant la saison sèche, il y a renversement de courant au moment de la pleine mer. On remarquera que ce fait vient à l'appui de la théorie des vinany esquissée plus haut.

A 4 heures du soir, nous arrivons à Ivondro où MM. les administrateurs Faucon et Hesling et le colonel Gallois viennent recevoir le chef de la colonie et le complimenter sur l'heureuse issue de son voyage.

A 5 heures, M. Lepreux arrivait à Tamatave, il y recevait à l'Hôtel du Gouvernement général les corps constitués et les fonctionnaires des divers services.

La mission était terminée.

M. Lepreux séjourna un mois à Tamatave où il inspecta en détail les divers services, visita les établissements privés, assista aux séances de la Commission municipale



et de la Chambre consultative et présida à l'installation de la Chambre d'Agriculture de Madagascar. Le Gouverneur général intérimaire put ainsi se pénétrer des besoins et des aspirations des nombreux Européens établis dans le principal port de commerce de la Grande Ile dont la prospérité a toujours été au premier rang des préoccupations du chef de la colonie.

Le 4 novembre, il quittait Tamatave pour Brickaville et de là rentrait à Tananarive par le chemin de fer qui, considérablement endommagé par la tourmente d'avril 1905, était à cette époque presque entièrement réparé et même prolongé de Fanovana à Moramanga. Le capitaine Mouneyres, directeur par intérim des Travaux publics de la colonie depuis le départ du colonel Roques, accompagnait le Gouverneur général intérimaire, lequel, à la suite de son inspection de la voie ferrée, fixa au 1<sup>er</sup> janvier 1906, la réouverture du tronçon Brickaville-Moramanga.

Le 6 novembre, M. Lepreux était de retour à Tananarive. Un câblogramme *Havas* venait de lui annoncer la démission du Gouverneur général Galliéni et son remplacement par M. Augagneur, député du Rhône et ancien maire de Lyon.

---



## ÉPILOGUE

L'île de Madagascar couvre une superficie de près de 600.000 kilomètres carrés. Sa plus grande longueur est d'environ 1.500 kilomètres ; sa plus grande largeur n'excède pas 600 kilomètres. Au point de vue orographique, elle se divise en trois régions bien distinctes : les hauts plateaux, la zone littorale, la région intermédiaire.

Les hauts plateaux couvrent plus de la moitié de la surface totale de l'île ; ils forment dans leur ensemble un immense glacis irrégulier incliné de l'est à l'ouest et servant de socle à de formidables massifs tels que celui de l'Ankaratra qui sépare l'Imerina du Betsileo.

Ce glacis se raccorde progressivement à l'ouest à la zone littorale du canal de Mozambique constituée de Diégo au cap Saint-André, par un plateau calcaire dont les falaises dominant la mer, puis par une côte sablonneuse qu'entourent dans le sud des récifs de coraux. A l'est, la muraille, qui se prolonge par d'étroites protubérances jusqu'aux extrémités sud et nord de l'île, est coupée à mi-hauteur par un palier longitudinal au-dessous duquel elle s'infléchit pour s'arrêter brusquement à un escarpe-

ment dominant de plusieurs centaines de mètres l'étroite bande littorale de l'Océan Indien, dont une ligne continue de récifs semble défendre l'accès.

Il résulte de cette disposition des montagnes, que les cours d'eau de la côte Est ont généralement une importance bien inférieure à celle des principaux tributaires du canal de Mozambique. Selon la nature du littoral, ces derniers fleuves se rendent à la mer, tantôt par de larges estuaires taillés dans le plateau calcaire du nord-ouest, comme la Mahajamba ou la Betsiboka, tantôt par de vastes deltas comme ceux de la Tsiribihina ou du Mangoky.

Sur la côte Est, tout au moins dans la partie que nous avons suivie, c'est-à-dire de Fort-Dauphin à Tamatave, les fleuves qui descendent du talus oriental sont le plus souvent courts et d'un faible débit.

Deux cours d'eau, la Mananara et le Mangoro, ont cependant quelque importance, tenant à ce que leurs hautes vallées, ou celles de leurs principaux affluents, sont creusées dans le palier longitudinal dont nous avons signalé l'existence. Ces fleuves longent donc la muraille orientale du plateau central jusqu'à ce qu'ils rencontrent une faille d'où ils se précipitent par des rapides dans la zone littorale.

Grâce à leur volume, le Mangoro et la Mananara s'ouvrent franchement un passage à travers les dunes du littoral et finalement aboutissent à la mer par des goullets resserrés dans lesquels leurs eaux acquièrent la vitesse nécessaire au refoulement des vagues de la mer que le vent du large pousse constamment vers la côte. Le choc de ces ondes produit en avant de l'embouchure une barre

formidable au-dessous de laquelle s'accumulent les sables arrachés par l'érosion aux roches siliceuses qui émaillent le lit des torrents et que les courants marins et l'action des vagues rejettent perpétuellement à la côte où le vent les amoncelle en dunes.

Quant aux cours d'eau plus faibles, ils ne peuvent pour la plupart franchir d'emblée l'obstacle des dunes, et s'étalent dès lors longitudinalement en arrière du cordon littoral, formant parfois, comme l'Ivondrono, un véritable chapelet de lagunes. Les fleuves de cette catégorie ne parviennent à la mer que d'une manière intermittente par d'étroits orifices qui se déplacent plus ou moins fréquemment, et en avant desquels se forment des barres en tous points analogues à celles du Mangoro ou de la Mananara.

Aux trois régions que nous venons de définir, et dont la dernière nous intéresse plus particulièrement, correspondent des flores spéciales. Sur les terres rouges des hauts plateaux, d'où émergent çà et là d'immenses roches, croît seulement une végétation herbacée ; mais les fonds alluvionnaires des nombreuses vallées aux biefs systématiquement étagés par la nature ou la main de l'homme, sont éminemment propres à la culture et notamment à celle du riz, qui est la base de l'alimentation des habitants de Madagascar. Des forêts riches en bois de construction et en lianes à caoutchouc couvrent la région intermédiaire. Enfin dans la zone de dunes et de marécages du littoral, en dehors des vallées limoneuses où prospèrent toutes les cultures tropicales, se développe une luxuriante végéta-

tion semi-aquatique dont le rafia et le cocotier sont les spécimens les plus directement utilisables.

On évalue à 2.500.000 individus le nombre des habitants de Madagascar, soit environ 4 habitants par kilomètre carré. La moitié appartiennent aux races hova ou betsileo qui peuplent les hauts plateaux. A l'ouest, se trouvent environ 400.000 Sakalaves, auxquels on doit logiquement rattacher les 300.000 indigènes du sud, Mahafaly, Antandroy, Antanosy, Bara, et même Antaisaka. Si l'on en excepte le petit rameau Antaimoro, dont l'origine arabe est évidente, le reste des habitants de la côte Est, 600.000 environ, appartient à la race Betsimisaraka.

On connaît les précieuses qualités des Hova que présentent également, quoique à un degré moindre, leurs voisins du Betsileo. Les indigènes qui occupent le plateau central sont intelligents, entreprenants, relativement travailleurs, aptes au négoce et, par dessus tout, doués d'une grande faculté d'assimilation, ce qui en fait des auxiliaires précieux pour les Européens. Malheureusement, ils ne s'expatrient que difficilement et le rude climat de la côte les éprouve presque autant que nous.

Les Betsimisaraka, doux et hospitaliers, sont encore plus apathiques que paisibles ; leur irrésistible penchant pour l'alcool et leur paresse invétérée sont légendaires.

Quant aux Sakalaves et aux tribus qui peuvent être rangés sous cette dénomination générale, ce sont des pasteurs nomades, guerriers et pillards, qui, avant l'occupation française, vivaient surtout de rapines exécutées parfois aux dépens les uns des autres, mais le plus souvent

au détriment des établissements européens dont ils assassinaient les employés. Ils s'attaquaient aussi aux villages paisibles situés sur la lisière de leur territoire et placés sous la protection du Gouvernement hova. Soumis aujourd'hui, mais encore frémissant sous le joug, c'est de mauvais gré que le Sakalave cultive ses terres et il faudra sans doute beaucoup de temps pour l'amener à coopérer sans arrière-pensée à la mise en valeur du pays.

C'est en raison surtout de cette différence essentielle entre les mœurs des Sakalaves et celles des Betsimisaraka qu'aussitôt après avoir assis notre domination sur le plateau central, l'effort colonisateur du général Galliéni s'est particulièrement porté vers la côte Est, qui offrait à nos colons le maximum de sécurité.

D'ailleurs, bien que située sur l'Ikopa, dont les eaux vont par la Betsiboka au canal de Mozambique, Tananarive se trouve beaucoup plus rapprochée de Tamatave, point principal d'atterrissage de la côte orientale que de Majunga dont le vaste port naturel est, il est vrai, admirablement situé à l'estuaire de la Betsiboka, vis-à-vis de l'Europe et de l'Afrique, alors que Tamatave regarde seulement Maurice et la Réunion.

Mais il faut bien reconnaître que la route de Tananarive à Majunga, ouverte sur l'ordre du Gouverneur général, presque en même temps que la route de l'Est, qui conduit de la capitale à Mahatsara, ne traverse, après avoir quitté l'Imerina, que les vastes régions désolées et désertes du Boeni. Enfin, à partir de Maevatanana, elle emprunte pendant plus de 200 kilomètres le cours même de la Betsiboka

dans laquelle il serait nécessaire de draguer continuellement un chenal pour en assurer la navigabilité en toute saison.

Ces divers motifs, parmi lesquels celui de la plus courte distance a sans doute été prépondérant, ont conduit l'administration de la Grande Ile à diriger vers l'est le chemin de fer considéré comme nécessaire pour relier Tananarive à la mer. L'avantage que présente la baie de Bombetoka en raison de la proximité des marchés d'Europe et d'Afrique, est d'ailleurs plus apparent que réel. Dans une certaine limite, en effet, la durée des trajets par mer n'a, au point de vue commercial, aucune importance.

Au surplus, il n'est nullement démontré que le trajet Majunga-Maevatanana-Tananarive puisse, dans le cas où ces deux dernières localités seraient réunies par une voie ferrée, être effectué en moins de temps que l'itinéraire Tananarive-Brickaville-Tamatave-Diégo, et ce dernier port est encore moins éloigné de France que Majunga. Le deuxième parcours est en effet effectué réglementairement aujourd'hui en soixante-douze heures ; or, déjà le tronçon Majunga-Maevatanana exigerait au moins quarante-huit heures, et, pour mon compte personnel, je n'ai pas, en mai 1901, mis moins de six jours pour remonter la Betsiboka sur une canonnière à vapeur faisant régulièrement le service.

Cet exposé préliminaire était indispensable pour justifier l'impression d'ensemble que nous avons rapportée de la tournée et qu'il est nous impossible d'isoler complè-



tement de celles déjà éprouvées au cours d'un long séjour à Madagascar, pendant lequel nous avons eu le loisir d'observer les hommes et les choses. Les impressions successives réagissent en effet les unes sur les autres de manière à ne laisser finalement subsister qu'une sorte de résultante qui seule importe ici.

L'itinéraire de M. Lepreux, on l'aura sans doute déjà remarqué, peut se diviser en deux parties bien distinctes. La première, qui s'étend de Fort-Dauphin à Farafangana, traverse dans sa plus grande longueur le pays troublé par la dernière insurrection. Cette région est habitée par une véritable mosaïque de tribus que, au cours du voyage, nous avons vu défiler sous nos yeux comme les images d'un kaléidoscope.

La route suivie est entièrement comprise dans la zone littorale, sauf cependant le crochet sur Ranomafana et la haute vallée du Manampanihy, qui empiète sur la protubérance sud du massif central.

Si l'on fait abstraction des détails qui les différencient pour ne retenir que les caractères qui leur sont communs, on constatera que les populations à demi-sauvages du sud-est de Madagascar, quelle que soit la race à laquelle elles appartiennent — Antanosy, Bara ou Antaisaka — sont d'humeur indépendante et belliqueuse. Très impressionnables et mobiles, leur crédulité est extrême et elles sont entièrement soumises à l'influence de leurs sorciers qui décident en premier et dernier ressort de tous les événements un peu importants de la vie.

Or, notre occupation permanente du pays, qui a fait

briller les premières lueurs de la civilisation parmi les ténèbres épaisses où se meut la masse ignorante et barbare, tend naturellement à ébranler, sinon à détruire, l'autorité séculaire des ombiasy, imposteurs traditionnels qui arguent de leurs relations mystérieuses avec les puissances occultes pour asservir un peuple naïf et superstitieux.

Il n'est donc pas surprenant que l'ombiasy soit le principal adversaire de notre œuvre civilisatrice dont il demeure cependant, en apparence, le témoin muet et indifférent. Mais qu'une occasion favorable se présente et notre ennemi laissera aussitôt éclater sa haine contre les Français, qui sont venus lui enlever une suprématie dont il avait toujours librement joui avant la conquête et dont il tirait honneurs et profits.

Il n'est même pas téméraire d'affirmer que cette résistance des ombiasy à la pénétration de l'influence française est le seul lien qui unisse toutes ces tribus de races diverses, dont la constante rivalité s'est de tout temps traduite par de sanglants conflits à la suite desquels le vainqueur réduisait le vaincu en esclavage. Les kabary prononcés à Vangaindrano par les chefs des Zafimananga et des Rabehava peuvent servir d'indication touchant la force et la persistance des inimitiés qui existent parfois entre deux clans ennemis.

C'est grâce à cette mésintelligence des tribus, dont il a profité avec habileté, que le général Gallieni a pu occuper le pays sans trop de difficultés malgré les moyens limités dont il disposait. Mais pour nous y maintenir, il est de toute nécessité que nos représentants, fonction-

naires et colons qui sont comme noyés dans la masse des indigènes, en imposent à ces derniers par leur ascendant moral. Or, ils ne le peuvent que s'ils restent fidèles à l'idéal de justice et de vérité qu'en prenant possession du pays nous avons déclaré vouloir substituer au règne de l'arbitraire et du mensonge. En un mot, pour que l'hostilité des ombiasy soit mise en échec et paralysée, il est indispensable que nous nous efforcions d'accroître le bien-être matériel et moral de nos nouveaux et indociles sujets, tout en respectant leurs mœurs et leurs coutumes, et surtout, que nous évitions de froisser le sentiment d'équité naturelle dont tous les primitifs sont instinctivement imbus.

Il faut dire hautement, à l'honneur de nos compatriotes civils et militaires, qui à des titres divers représentent la France au milieu des tribus du sud-est, qu'ils sont en général profondément pénétrés de la grandeur de leur belle et noble mission. Dans ces contrées lointaines, livrés à eux-mêmes, loin de toute surveillance, ils se sont toujours montrés les dignes fils de la grande et généreuse nation qui, la première, a semé à pleines mains à travers le monde le germe des grands principes de fraternité et de liberté dont l'humanité civilisée voit aujourd'hui mûrir la splendide moisson (1).

Partout, l'indigène est traité avec justice et bonté, instruit des devoirs élémentaires de l'homme envers lui-

(1) En écrivant ces mots il y a dix ans, je ne prévoyais pas le monstrueux attentat que, sous le masque de la « Kultur », la barbarie germanique allait perpétrer contre la civilisation.

même et envers ses semblables et exhorté au travail fécond qui améliore, élève et reconforte. En résumé, chacun s'efforce, dans sa sphère, de substituer progressivement aux coutumes barbares des autochtones des habitudes plus douces et des mœurs policées.

Avec de tels éducateurs, l'hostilité latente ou déclarée des ombiasy ne saurait être redoutable. Mais que l'un des dépositaires de l'autorité vienne un jour à déchoir de la hauteur morale où le placent instinctivement les indigènes, en commettant des abus, des injustices, des exactions dont auront à souffrir ses administrés, la confiance de ces derniers l'abandonnera aussitôt. Par une sorte de magnétisme atavique, ils se tourneront aussitôt vers les sorciers aux oracles desquels ils se soumettront aveuglément. Ceux-ci pourront dès lors, s'ils jugent l'occasion propice, prêcher la guerre sainte et ordonner, sûrs d'être obéis, le massacre des Européens, de leurs auxiliaires hova ou betsileo (1) et en premier lieu celui du malheureux égaré, qui payera ainsi de sa vie l'oubli de sa mission civilisatrice.

Tel fut le cas du sergent X... dont le meurtre ne put être immédiatement réprimé, ce qui fit croire à notre faiblesse. Aussi la révolte se propagea-t-elle avec une rapidité inouïe. Il est cependant intéressant de noter que si la plupart des tribus suivirent avec empressement le mouvement venu d'Amparihy, l'onde insurrectionnelle se heurta dans toutes les directions à des obstacles infran-

(1) Le massacre des fonctionnaires indigènes originaires du plateau central, médecins, instituteurs, etc., donne bien à l'insurrection le caractère d'un retour offensif de la barbarie contre la civilisation.

chissables tels que le pays des Mahafaly et Antandroy au sud et le district bara de Betroka à l'ouest. Au centre même du pays insurgé, plusieurs villages, parmi lesquels celui d'Andasibe, nous restèrent inébranlablement fidèles. La réponse déjà citée des Antandroy aux émissaires envoyés par les rebelles pour les engager à prendre les armes contre nous est à cet égard absolument typique.

La répression et la pacification furent notablement facilitées par ce manque d'homogénéité et de cohésion des tribus et par la limitation du mouvement qui en fut la conséquence. Les troupes envoyées surtout de Diégo-Suarez, où, pour assurer la sécurité de ce point d'appui de la flotte, dont des événements récents ont souligné l'importance, nous entretenons une nombreuse garnison, chassèrent rapidement les insurgés de la zone littorale et les refoülèrent d'abord dans la région intermédiaire, puis sur l'éperon sud du massif central.

Nous avons relaté sommairement les opérations qui furent dirigées contre les rebelles du cercle de Fort-Dauphin. Antérieurement la zone côtière du district de Vaindrano avait été complètement purgée de rebelles par le chef de bataillon d'infanterie coloniale Vache qui, débarqué le 6 décembre à Farafangana, dispersa à Nosiomby les bandes insurgées. Laissant alors au capitaine Bourgeron le soin de pacifier le district, le commandant se tourna contre Befanoha qu'il obligea rapidement à se réfugier à l'ouest de l'Ionaivo.

A cet égard, il convient de remarquer que, si tous les défilés du talus oriental du massif central avaient pu être

gardés par des troupes suffisantes, toute retraite eût été coupée aux rebelles et de ce fait l'insurrection aurait été terminée beaucoup plus tôt. A notre avis, pour qu'un tel résultat puisse être, le cas échéant, obtenu, il serait nécessaire de déplacer vers le sud le centre de gravité du corps d'occupation. Les peuplades de la région nord, y compris les Sakalaves du nord-ouest, qui, soumis depuis longtemps par les Hova sont beaucoup moins belliqueux que leurs congénères de l'ouest et du sud, sont en effet absolument paisibles. Il semblerait donc judicieux de renforcer la garnison de Fianarantsoa de manière à pouvoir cerner rapidement entre les troupes de l'intérieur et celles venues de Diégo toute région où éclateraient des troubles.

Suivant un axiome médical bien connu, il vaut mieux prévenir que guérir. Nous avons indiqué les causes du soulèvement, hostilité des ombiasy, défaillance de l'un de nos agents. On peut en ajouter une troisième : ignorance de la langue des indigènes par les administrateurs. Il est bien certain en effet que si les réclamations des habitants d'Amparihy et de Sandraviny avaient pu parvenir directement au chef du district, sans être au préalable déformées et dénaturées par les interprètes, une enquête immédiate aurait été prescrite et sans doute la révolte eût pu être évitée. Aussi mon opinion ferme est qu'on devrait exiger que tout administrateur en contact permanent avec les indigènes ait une connaissance suffisante de leur langue. Il est vrai que cette obligation aurait pour corollaire la formation d'un cadre d'administrateurs spécial à la colonie de Madagascar.

J'ai également donné mon sentiment sur le recrutement de la milice ou garde régionale. Il est indispensable de ne jamais employer dans une région des miliciens originaires du pays qui peuvent à un moment donné être placés entre leur devoir professionnel et leurs affections familiales ou leurs préjugés. Il serait également dangereux de faire appel à des miliciens d'une tribu ennemie ou même rivale, car des rixes pouvant dégénérer en émeutes seraient à craindre. Le mieux consisterait sans doute à mêler en quelque sorte les races, c'est-à-dire à faire surveiller les Sakalaves par des Hova ou des Betsileo, fortement encadrés d'Européens afin de compenser le manque réel de qualités guerrières des habitants du plateau central. Ceux-ci en effet, qui excellent dans les détails de la vie de garnison, les manœuvres de parade, etc., sont incontestablement moins braves que les tribus belliqueuses de l'ouest et du sud. Quant aux Betsimisaraka, leur valeur militaire est nulle.

Comme je l'ai indiqué au cours du récit, les richesses naturelles du pays traversé dans la première partie de l'itinéraire sont médiocres. Cependant les Antanosy, de même que leurs voisins les Antandroy et les Mahafaly, élèvent de nombreux troupeaux dont ils ne tirent peut-être pas tout le parti possible et désirable. Il faut espérer que le gaspillage de bœufs dont chaque événement de quelque importance (circoncision, mariage, funérailles, etc.), devient l'occasion, pourra être peu à peu enrayé et que le mouvement d'importation vers Durban par Tuléar, dont nous avons signalé l'existence, prendra

de plus en plus d'extension malgré les embarras continuels que, nonobstant l'entente cordiale, nous suscite le Gouvernement du Natal, à l'exemple de celui de Mozambique. On peut encore noter quelques cultures vivrières, particulièrement des rizières, suffisant juste à assurer la subsistance des habitants, et le caoutchouc. Faute de routes et aussi de port méritant ce nom, l'exploitation des bois de construction n'a pu encore être entreprise.

Enfin, il est à remarquer que, dans tous les centres importants, le commerce est entre les mains des Hova.

Telles sont les réflexions qui nous ont été inspirées par l'examen de la région troublée. Au moment où nous l'avons quittée, la situation politique s'était heureusement éclaircie, et les tribus compromises dans le mouvement insurrectionnel avaient réintégré leurs villages et remis leurs terres en culture ce qui, mieux que toutes les protestations de soumission, témoignait de leur état d'esprit pacifique.

Il ne faudrait pas cependant s'illusionner et accorder une confiance aveugle à des promesses de fidélité survenant immédiatement après la répression de la révolte par l'action militaire.

Les tribus du cercle de Fort-Dauphin et du sud de la province de Farafangana auront toujours, en effet, une tendance instinctive à recourir à la force si elles se croient victimes d'injustices ou d'abus de pouvoir.

Aussi, est-ce avec de grands ménagements, n'excluant pas, au surplus, la fermeté, qu'il faut les amener à se plier



aux exigences de la nouvelle organisation sociale résultant nécessairement de notre occupation du pays. Eviter de heurter trop ouvertement les coutumes et les préjugés ancestraux, user de persuasion plutôt que de contrainte, ne jamais refuser d'écouter les doléances, enfin, agir toujours avec la plus grande équité, tels sont les moyens, lents, sans doute, mais réellement efficaces, à mettre en œuvre pour amener à nous ces peuplades, qui récemment encore, jouissaient d'une indépendance absolue (1).

La deuxième partie de l'itinéraire traverse d'abord le pays des Antaimoro puis celui des Betsimisaraka. Les uns et les autres sont restés paisibles pendant les troubles.

La caractéristique des Antaimoro est la sobriété et l'ardeur au travail. Ce sont eux qui ont fourni les meilleurs ouvriers pour l'exécution du programme des grands travaux publics dont le général Gallieni avait doté la colonie. Toutes les constructions importantes (point d'appui de Diégo-Suarez, chemin de fer, bâtiments publics de Tananarive, Fianarantsoa, Tamatave, Majunga, etc.), à l'édification desquelles les Antaimoro ont particulièrement contribué, permettaient à l'indigène de gagner facilement l'argent nécessaire à l'acquittement de ses impôts et avaient en outre l'avantage, au lendemain de la suppression de l'esclavage, de le maintenir dans l'habitude

(1) Ces lignes sont le résumé des instructions données par M. Lepreux aux fonctionnaires et aux colons au sujet de leurs relations avec les indigènes.

du travail, de l'amorcer en quelque sorte, en vue de la mise en valeur directe du sol et aussi du sous-sol de la colonie.

Comme on le sait, les Antaimoro se réclament d'une origine arabe. Le fait n'est pas contestable ; les habitants des bords de la Matitanana sont, en effet, sectateurs du Coran et font usage des caractères musulmans. Leurs mœurs sont moins relâchées que celles des autres tribus de Madagascar. Comme tous les Malgaches, ils pratiquent le culte des morts, qu'ils déposent dans des réduits clos de murs où nul profane, européen ou indigène, n'est admis à pénétrer.

La vallée de la Matitanana est entièrement cultivée jusque dans le voisinage immédiat des villages auxquels de beaux vergers donnent un aspect riant, ce qui fait contraster d'une manière frappante le pays Antaimoro avec celui des Antaisaka du sud de Farafangana.

On doit rattacher aux Antaimoro, avec lesquels ils sont plus ou moins mélangés, les Antaifasy (gens du sable) qui habitent le littoral au nord de Farafangana, et les Antambahoaka qui occupent le sud de la province de Mananjary.

Cette province et celles de Vatomandry et d'Andevorante, qui lui font suite, sont peuplées par des Betsimisarakaka. Comme je l'ai déjà indiqué, cette région, dont la zone littorale est plus voisine qu'aucune autre du Betsileo et de l'Imerina, est celle sur laquelle l'effort de la civilisation s'est tout d'abord porté après la conquête. La principale culture est celle du riz : les indigènes, fidèles observateurs du principe du moindre effort, ont une ten-

dance fâcheuse à semer en montagne, n'hésitant pas à incendier les forêts pour fertiliser le sol.

Dans tous les centres où il a eu l'occasion de prononcer des kabary, M. Lepreux s'est élevé avec force contre cette coutume imprévoyante et barbare, dont la paresse est la seule raison d'être, et a donné aux administrateurs des instructions en vue de la faire cesser. Les cours d'eau sont d'ailleurs nombreux dans la vaste plaine Betsimisaraka et leurs vallées fertiles pourraient être facilement transformées en rizières.

Au point de vue européen, toutes les grandes cultures tropicales prospèrent dans la zone côtière. Mais, jusqu'à l'Iaroka, la région habitée par les Betsimisaraka est l'une des plus riches en or et la plupart des colons inclinent à négliger leurs exploitations agricoles pour se livrer exclusivement à la prospection. Il ne faut pas songer à s'en plaindre, la production de l'or ayant augmenté d'une manière régulière et continue dans la colonie. L'année 1905 marque seule un temps d'arrêt dans cette progression constante ; mais il y a lieu d'espérer que le décret minier du 21 novembre 1905 sera incessamment révisé dans un sens libéral (1) et que les capitaux européens qu'éloigne de Madagascar l'instabilité de la réglementation de l'industrie aurifère, viendront donner une impulsion nouvelle à cette source importante de richesse.

(1) « ...Les dispositions édictées, applicables à un pays de filons, sont difficilement applicables à un pays alluvionnaire où l'or est excessivement dispersé, où il faut picorer à la surface pour le recueillir... » (Discours prononcé à Tananarive le 15 juillet 1906 par M. le Gouverneur général Augagneur.)

Résumons maintenant notre opinion d'ensemble sur la Grande Ile.

Ce qui frappe tout d'abord à Madagascar, c'est le peu d'étendue relative des terres arables, aussi bien sur les hauts plateaux que dans la zone littorale. Quant à la région intermédiaire, d'ailleurs couverte de forêts, ses richesses naturelles sont notables (gomme copal, caoutchouc, cire, etc.), mais en l'absence de voies de communication, elles ne peuvent être exploitées rationnellement.

C'est sans doute à cette stérilité du sol qu'il faut attribuer le caractère semi-désertique de la Grande Ile, qui ne compte guère plus de quatre habitants par kilomètre carré.

Aussi, l'une des premières préoccupations du général Galliéni, dont l'esprit observateur et pénétrant avait immédiatement déterminé les points faibles de la colonie, a été d'organiser l'assistance médicale indigène. Le but essentiel de cette institution est d'accroître la population non seulement en conservant les adultes, mais en s'attachant surtout à diminuer la mortalité infantile, qui, en raison du manque d'hygiène et de soins, est peut-être plus considérable à Madagascar qu'en aucun autre point du globe.

Madagascar, peu fertile et presque déserte, est donc un pays pauvre. Il faudrait, par suite, clore le plus tôt possible l'ère des grands travaux publics qui entraîneraient la colonie à des dépenses hors de proportion avec ses ressources et, dans cet ordre d'idées, se borner à terminer le chemin de fer qu'il eût peut-être été plus prudent de

n'entreprendre que lorsque la colonie aurait pu se créer des ressources normales et progressives par l'exploitation continue des produits de son sol.

Suivant en cela l'exemple donné par le général Galliéni, l'Administration devra aussi apporter tous ses soins à répandre le plus largement possible dans la masse des indigènes les notions les plus élémentaires d'hygiène et tenir rigoureusement la main à ce qu'elles soient appliquées. La race est menacée, en effet, aussi bien sur les hauts plateaux que sur le littoral, par des épidémies de toute espèce et une sorte de lent dépérissement contre lequel le Malgache, quelque peu fataliste, ne réagit pour ainsi dire pas. L'avenir du pays dépend certainement de l'intelligence, de l'énergie et de la persévérance avec lesquelles jouera l'assistance médicale, en comprenant cette expression dans son sens le plus large.

En même temps qu'on s'efforcera de remédier ainsi aux dangers qui menacent, dans leur vitalité même, les races les plus intéressantes de l'île, il conviendra d'étendre aussi largement que possible l'exploitation des richesses naturelles du pays, et, dans ce but, de favoriser par des mesures fiscales l'extension de la grande culture, principalement celle du riz, ainsi que le développement de l'industrie minière qui, pour le moment, se réduit à l'extraction de l'or alluvionnaire.

En terminant, je tiens à exprimer l'admiration que, malgré les imperfections de détail que j'ai çà et là indiquées, j'éprouve pour l'ensemble de l'œuvre accomplie à

Madagascar par le général Gallieni et ses dévoués collaborateurs.

On connaît la méthode de colonisation adoptée par le général. Partant du plateau central, où après avoir détruit l'hégémonie hova, il avait solidement assis notre domination, il a fait progressivement refluer de proche en proche vers les régions côtières notre action civilisatrice. Chaque pas en avant était marqué par la construction d'un poste dont la permanence devait nettement indiquer aux indigènes notre volonté de prendre définitivement possession du pays. Selon la métaphore imagée des Malgaches, ces divers postes, d'abord militaires, puis administratifs au fur et à mesure des progrès de la pacification, « s'enchaînent les uns aux autres comme la soie des araignées », couvrant ainsi, d'un réseau à mailles serrées, les territoires habités par les tribus turbulentes. C'est par cette méthode de diffusion lente, mais sûre, et qui, on le voit, n'a rien de commun avec une guerre d'extermination, qu'en quelques années, la zone littorale, même dans les parties où les Hova n'avaient pu se maintenir, a été entièrement soumise à notre influence et ouverte à la civilisation.

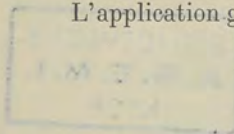
L'insurrection de 1905, due aux causes permanentes et accidentelles que nous avons fait connaître, n'a été autre chose qu'un retour offensif de la barbarie. Espérons que ce soubresaut sera le dernier et que les sages et conciliantes paroles du Gouverneur général que les tribus indociles du Sud-Est ont écoutées avec déférence et respect, n'auront pas été prononcées en vain.

Il ne faudrait pas, en effet, que l'effort civilisateur de la France demeurât inutile et que les peuplades que nous arrachons progressivement à la barbarie y retombent brusquement au lendemain de leur future et inévitable émancipation.

Madagascar ne saurait être, comme le Canada, par exemple, une colonie de peuplement. On ne s'expatrie plus sans esprit de retour, du moins en France. L'élément européen de la Grande Ile y est comme noyé parmi les éléments divers de la population indigène, autochtone ou importée. Il faut prévoir qu'à un moment donné, lointain encore sans doute, la masse sortira de sa passivité pour secouer le joug d'une minorité qui ne s'impose que par le prestige du conquérant civilisateur. De même que l'Indochine, Madagascar peut donc nous échapper quelque jour et, sans doute, dans les mêmes conditions que Saint-Domingue. J'estime que par la juxtaposition systématique d'une administration indigène à l'administration française au contact de laquelle elle est appelée à se former, que par la propagation de la langue hova qui est, certes, le meilleur élément d'homogénéisation des diverses peuplades de l'île, le général Galliéni a préparé pour un avenir que verront sans doute nos petits-neveux, l'unité de la nation malgache lentement formée à l'ombre de notre drapeau.

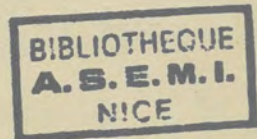
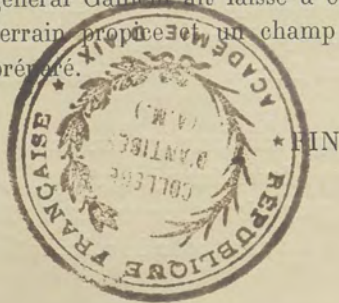
En dépit de certaines appréciations intéressées, c'est à cette tutelle prévoyante, qui devra durer jusqu'à la majorité du peuple malgache, que doit se borner notre rôle.

L'application générale de cette méthode de colonisation



qui ne s'inspire que de l'ordre naturel des choses, conduirait à couvrir le monde de filiales de la métropole ayant conservé avec celle-ci, à défaut de liens administratifs, des liens plus sérieux peut-être d'intérêt et d'affection, sans parler de la diffusion de notre langue nationale. N'est-ce pas, vis-à-vis de l'Espagne et du Portugal, le cas de l'Amérique latine, comme, vis-à-vis de l'Angleterre, le cas des Etats-Unis, et, demain celui du Canada, de l'Australie et du Cap ?

Mais le fruit ne doit être détaché de l'arbre qu'à complète maturité. Aussi est-ce un grand malheur pour une colonie que de s'affranchir prématurément du joug de la métropole, que de s'émanciper avant d'avoir été suffisamment formée à l'exercice de la liberté. L'exemple d'Haïti est, à ce sujet, particulièrement concluant. Il convient donc, dans l'intérêt même des indigènes, de ne relâcher que progressivement la surveillance d'abord très étroite qu'il est indispensable d'exercer sur eux et de les amener peu à peu, et sans à-coups, au degré de maturité nécessaire à leur émancipation. Dans cet ordre d'idées, comme dans plusieurs autres, il semble que l'administration du général Galliéni ait laissé à celle de ses successeurs un terrain propice et un champ d'action convenablement préparé.







## TABLE DES GRAVURES

---

Paysage malgache .....	Frontispice	
Une femme malgache et son enfant .....	Face page	12
La rade de Vatomandry .....	—	26
La rade de Fort-Dauphin .....	—	31
Un chef Antandroy et ses lieutenants. ....	—	36
Un chef Sakalave. ....	—	64
Groupe de femmes de Mahabetroky .....	—	94
Befanoha et son parent. ....	—	120
Le gnome de la forêt. ....	—	136
Un orchestre malgache .....	—	161
Forgeron malgache et ses aides .....	—	166
Rue principale de Vatomandry .....	—	174

### Cartes

Croquis du Cercle de Fort-Dauphin. ....	Face page	78
Croquis de la province de Farafangana. ....	—	138
Croquis du pays des Betsimisaraka. ....	—	190
Carte générale de Madagascar. ....	—	212

---

## TABLE DES MATIÈRES

---

Prologue.....	1
De Tananarive à Fort-Dauphin .....	13
Le Cercle de Fort-Dauphin .....	31
La Province de Farafangana .....	79
Le Pays Betsimisaraka .....	139
Épilogue .....	191

---

---

ORLÉANS, IMP. H. TESSIER

---

